

Histoires d'outretombe. Le Judas breton / Paul Féval fils

Féval, Paul (1860-1933). Auteur du texte. Histoires d'outretombe. Le Judas breton / Paul Féval fils. .

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

PAUL FÉVAL fils.

HISTOIRES
PRE TOMBE

80-Y²
L. 8319
27

Judas Breton



Collection A.-L. Guyot

6 et 8, Rue Duguay-Trouin, 6 et 8

20 Centimes

PARIS

1801

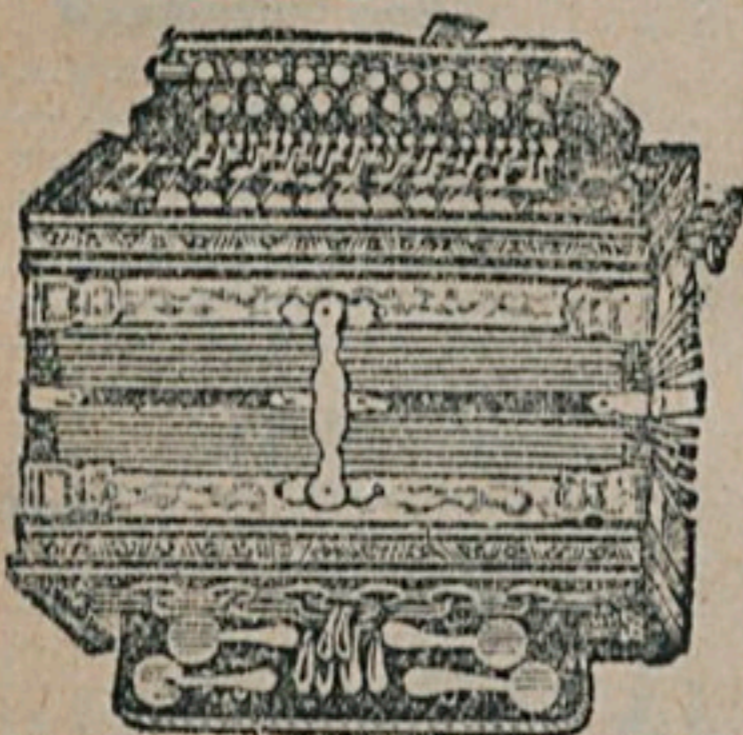


John A. - I. - A. - A. - A.

DERNIERE NOUVEAUTE!

ACCORDEONS

Avec appareil de Trémolo Italien



Ce superbe et solide instrument avec une garniture magnifique à 2 chœurs, 10 touches, 48 voix, double soufflet fort, ressorts spirale incassables et brevetés pour les touches et les basses, 2 registres et 1 registre pour faire fonctionner l'appareil de trémolo à son d'orgue de Barbarie italien, qui

charme les auditeurs et les musiciens, soit débutants ou musiciens de profession, coûte 6 fr. Instruments à 3 chœurs, 8 fr.; à 4 chœurs, 10 fr.; à 6 chœurs, 15 fr.; à 2 rangées avec 21 touches et 4 basses, 13 fr. Ces accordéons sans trembleur coûtent 50 cent. de moins; avec nouveau jeu de sonnettes, 40 cent. en plus. **Cithare Guitare** ne coûte que 11 fr. *Expédition contre remboursement. Port 1 fr. 25. Emballage et Méthode française gratis. Catalogue gratis et franco. Port de lettres, 25 cent.*

S'adresser directement à

HERFELD & Cie

NEUENRADE, N° 40 (Allemagne)

*Fabrique d'Instruments de Musique
la plus importante de la place.*

Œuvres de PAUL FÉVAL

Chez A.-L. Guyot

	Vol.
Le Cavalier Fortune.	2
Chizac-le-Riche.	2
Ceux qui aiment.	1
Haine de Race.	1
Le Fils du Diable.	2
Les Trois Hommes Rouges.	2
Les Marchands d'argent.	2
La Vengeance de Blutaup.	2
Les Parents Terribles.	2
Le Vulnérable du Docteur Thomas.	1
Gavotte.	1

Chez Dentu-Fayard

Aimée.	1
Alizia Pauli.	1
Les Amours de Paris.	2
Amette laïs.	1
L'Arme invisible.	2
L'Avaloir de Sabres.	2
Blanchefleur.	1
Le Bossu.	2
Bouche de Fer.	1
Le Capitaine Fantôme.	3
La Chambre des Amours.	1
Cœur d'Acier.	2
La Cosaque.	1
Le Dernier Vivant.	2
Les Deux Femmes du Roi.	1
Le Drame de la Jeunesse.	1
La Fabrique de Mariages.	1
Les Habits Noirs.	2
Jean Diable.	3
Le Jeu de la Mort.	2
Madame Gil Blas.	2
Le Mari embaumé.	2
Les Mystères de Londres.	2

	Vol.
La Pêcheresse.	1
La Province de Paris.	1
Le Quai de la Ferraille.	2
Le Roi des Gueux.	4
Le Roman de Minuit.	1
La Rue de Jérusalem.	2
La Tache Rouge.	2
Le Tueur de Tigres.	1
La Vampire.	1
La Ville Vampire.	1
Le Volontaire.	1

Chez Ollendorff

La Belle Etoile.	1
Le Capitaine Simon.	1
La Cavalière.	2
Le Château de Velours.	1
Chateaufeuve.	1
Le Chevalier de Kéramour.	1
Le Chevalier Ténébre.	1
Chouans et Bleus.	1
Contes Bretons.	1
Contes de Bretagne.	1
Corbeille d'Histoires.	1
Les Compagnons du Silence.	2
Les Contes d'Or.	1
Le Dernier Chevalier.	1
Les Errants de Nuit.	1
Étapes d'une Conversion.	4
Les Panfaroas du Roi.	1
La Fée des Grèves.	1
La Fille du Juif-Errant.	1
Fontaineaux Perles.	1
Frère Tranquille.	1
L'Homme de Fer.	1
L'Homme du Gaz.	1
Le Loup Blanc.	1
La Louve.	2

Œuvres de PAUL FÉVAL Fils

Chez A.-L. Guyot

	Vol.
Le Loup Rouge.	2
Le Faux Frère.	2
Le Testament à Surprises.	1
Un Notaire embêté.	1
Une Soirée chez la Marquise.	1
Le Judas Breton.	1

Chez Dentu-Fayard

Chasse aux Traîtres.	1
Le Serment de Lagardère.	1
La Fabrique de Crimes.	1
Le Livre Jaune.	1
Le Collier Sanglant.	1
Le Boucher des Dames.	1
Le Crime du Juge.	1

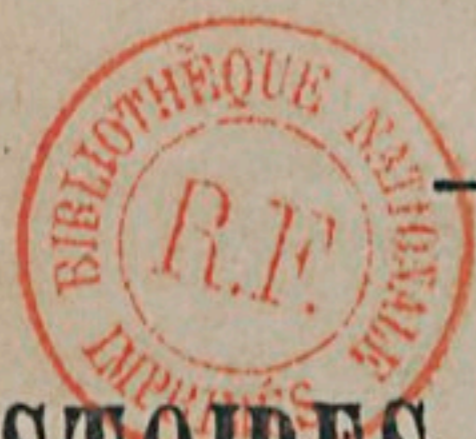
Chez Ollendorff

Un Amour de Belle-Mère.	1
Le Sergent Belle-Épée.	1
Le Duc de Nevers.	1
Le Parc-aux-Cerfs.	1

	Vol.
Madame du Barry.	1
La Tribu des Richard (comédie).	1

Chez divers éditeurs

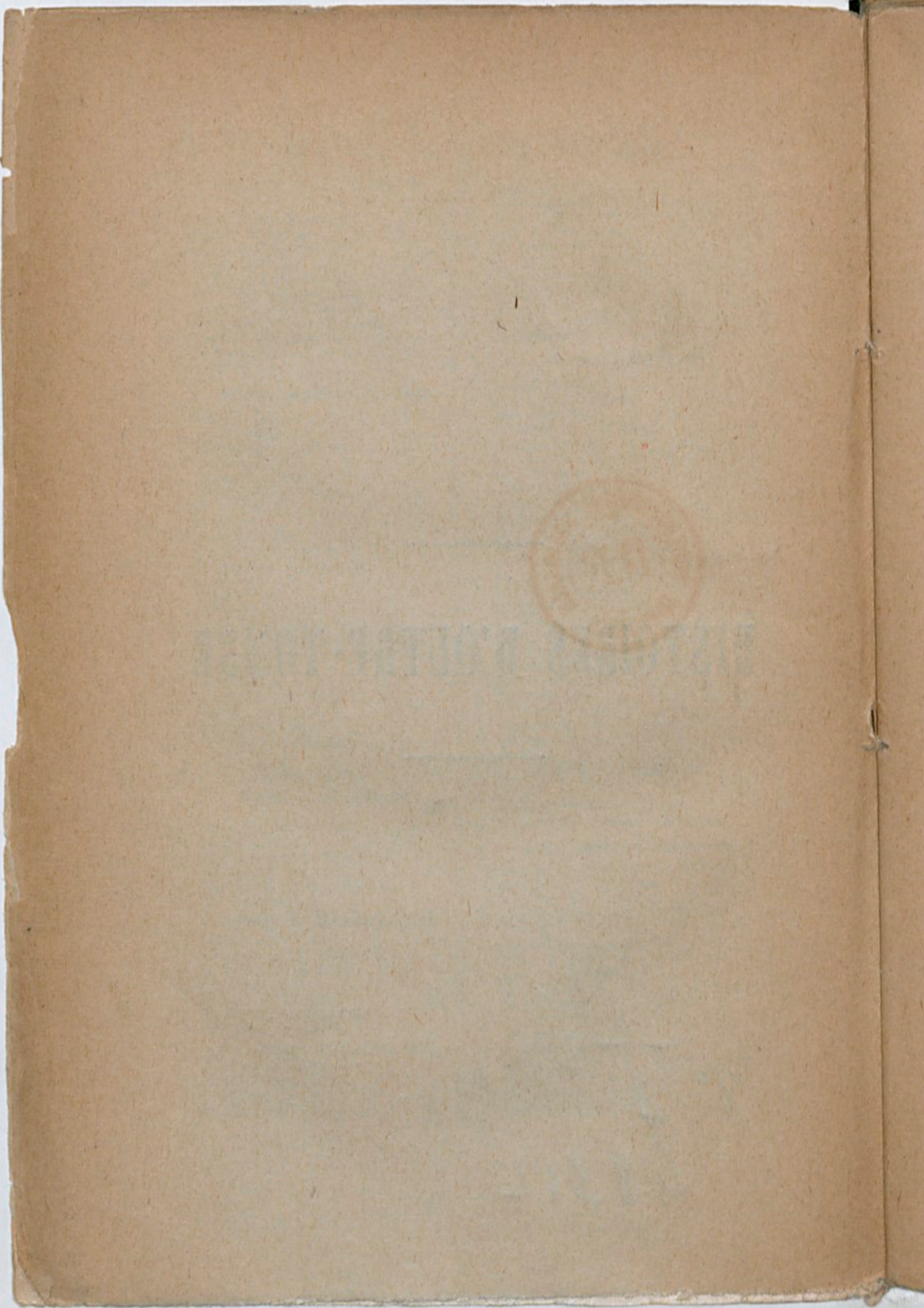
La Fille de l'Ouvrière (Geffroy).	2
Guerre à l'Angleterre	1
L'Enfant de la Noire	1
Galilée et Samarie. (Didot).	1
El Cods (La Sainte)	1
Des Villes mortes à la Mer	1
Fille de Général (Havard).	1
Les Seducrices	1
La Trombe de Fer (Téqui).	1
Maria Laura	1
Le Dernier Laird	1
Chantepic (drame)	1
Le Loup Blanc (drame).	1
Dieu me juge ! (Lavanzelle).	1
L'Invention Maudite (Mame).	1
Le Christ en Orient	1
La Mélodie des Siècles.	1



HISTOIRES D'OUTRE-TOMBE

8° Y²

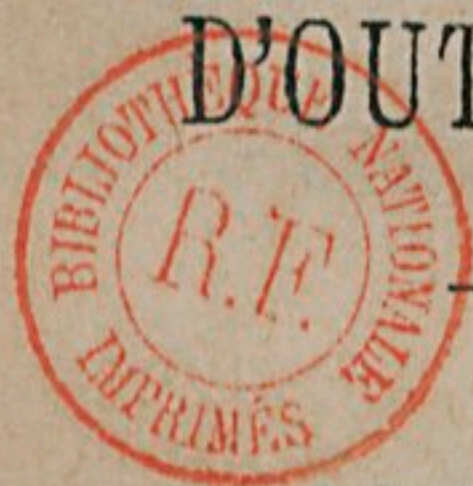
48312



PAUL FEVAL FILS

HISTOIRES

D'OUTRE-TOMBE



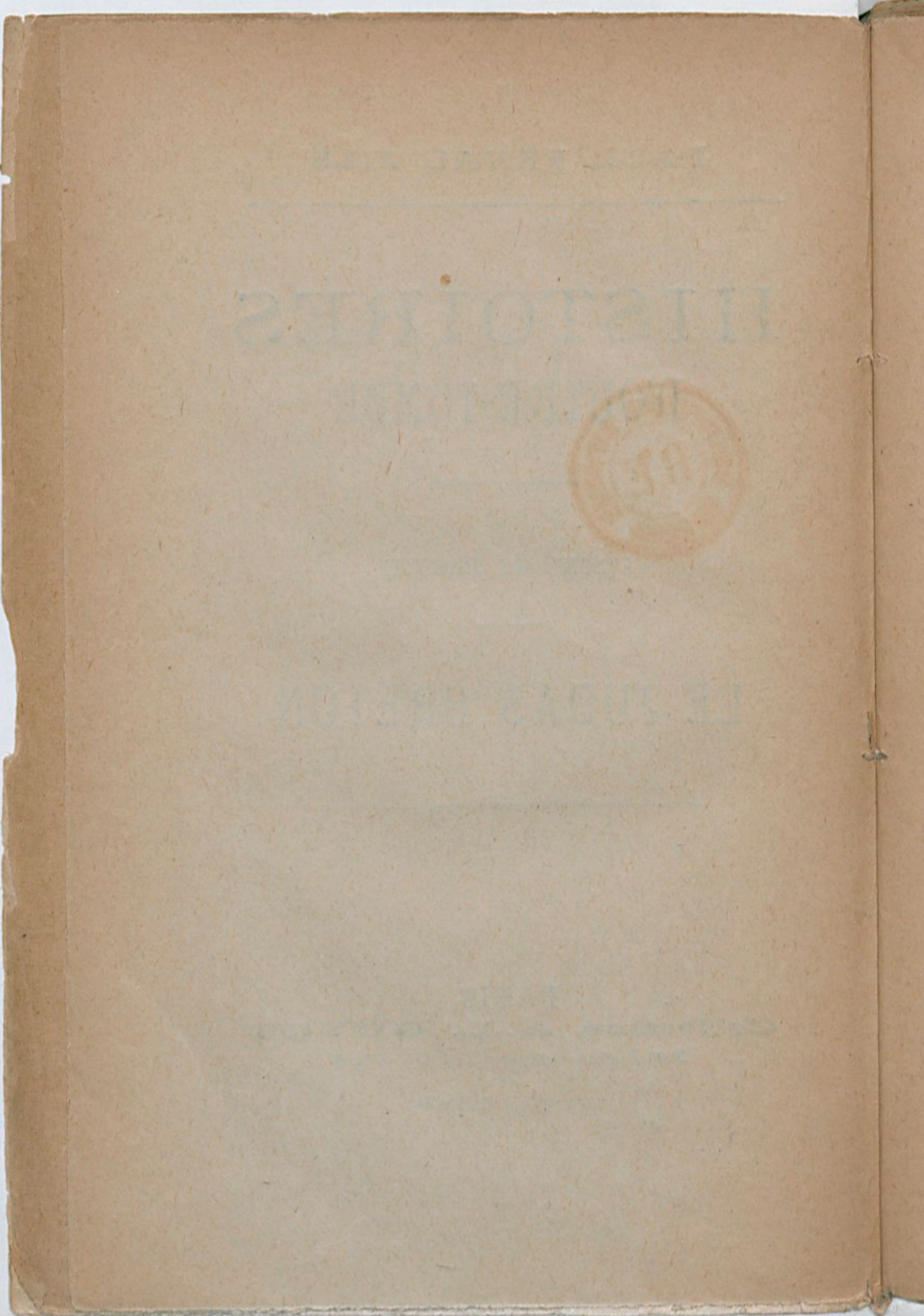
DEUXIÈME PARTIE

LE JUDAS BRETON

PARIS
Collection **A.-L. GUYOT**

6 et 8, rue Duguay-Trouin, 6 et 8

TOUS DROITS RÉSERVÉS



HISTOIRES D'OUTRE-TOMBE

LE JUDAS BRETON



I

La Bourrasque

— Joson, vilain paresseux! méchant Faraud! vas-tu bien vite fermer ta porte? cria d'une voix mâle et brève la puissante cabaretière du *Brick*, en faisant un effort inutile pour tirer sa pesante corpulence d'entre les planches du comptoir.

— Voilà! voilà! répondit la voix essoufflée de Joson, dit Faraud, gros gars breton, dont le poing noueux eût écrasé le front d'un taureau rien qu'en y touchant.

Cependant, malgré son affirmation et ses visibles efforts, la porte ou, pour mieux dire, le sabord du *Brick*, secoué comme un mouchoir par le vent qui soufflait impétueusement en tempête, venait frapper le bordage avec un bruit terrible au moment où Joson

allait le saisir, puis revenait ensuite se plaquer furieusement dans ses rainures en faisant pivoter le robuste garçon de madame Michais ainsi qu'une girouette. Bientôt, une plus violente rafale mit fin à ce jeu pénible pour le gros gars. Irrésistiblement renvoyé en dedans, le sabord se ferma avec l'éclat d'un coup de canon, en envoyant le malheureux Joson rouler sous une table, sur laquelle tous les pichets de cidre firent la cabriole, et sous laquelle il demeura anéanti et perclus, comme le pauvre poisson arraché à son élément.

Des deux bouts du cabaret, les pêcheurs attablés poussèrent une exclamation de colère contre cet inoffensif Joson, parce que leurs pichets et leurs écuelles, soudain renversés, avaient été se broyer sur le sol. Mais Joson ne les écoutait guère. Un deuil de beaucoup plus considérable torturait en cet instant même son cœur, et faisait jaillir une larme de ses yeux. Accroupi qu'il était, sur le parquet, entre les débris de bocks et les cassures d'écuelles, ses yeux humides, où se lisait toute la tendresse de son âme, ne pouvaient se détacher de deux petits objets noirs et informes tombés près de lui. Ces deux petits objets informes et noirâtres étaient tout ce qui restait à présent d'une pipe consciencieusement culottée, et leur ensemble avait formé naguère, avant la chute si précipitée de Joson, ce que l'on nomme communément, sur nos côtes et sur mer, un bien joli *brûle-gueule*. Franchement, après ce meurtre abominable, Joson, dit Faraud, n'avait-il pas raison de gémir sous la table ?

Quelques années plus tôt, un brick de Lorient, la *Louise-Amélie*, chargé de seigle pour les Antilles, était venu s'échouer, presque au départ, par une grande marée d'équinoxe, sur la côte de Port-Louis, juste en face d'une mesure misérable dont le souffle du large venait d'avoir finalement raison. La propriétaire de cette cabane se nommait madame Michais; elle était puissante de constitution, cabaretière par état, et débitait par goût du tabac de contrebande. La ruine de sa cahute ne la déconcerta point; ces tempéraments sont peu sensibles; elle nourrissait d'ailleurs, depuis un certain temps déjà, le louable projet d'agrandir son commerce. Elle alla trouver l'armateur de la *Louise-Amélie*, et offrit à ce négociant stupéfait de lui acheter son brick sur place. La *Louise-Amélie* ne valait pas les frais d'un radoub; le marché fut conclu sur l'heure. Madame Michais devint maîtresse après Dieu du brick, dans l'entrepont duquel elle fit dresser des tables et un comptoir. Un sabord, sagement élargi, devint la porte de ce nouvel établissement. En souvenir du mémorable événement auquel elle devait l'acquisition de son *brick*, madame Michais avait fait placer une tige de fer au-dessus du sabord d'entrée, et de cette tige pendait une plaque de tôle, sur laquelle les pinceaux d'un maître inconnu avaient représenté la *Louise-Amélie* courant en détresse sur une mer démontée, sous un ciel d'encre sillonné d'éclairs.

L'ouragan, qui sévissait alors sur la rade de Port-Louis et sur mer, était arrivé soudain sans s'annoncer par quelque saut prodigieux du baromètre, com-

me ont coutume de faire ses pareils. Il avait commencé à peu près à l'heure exacte où la grande ancre du clipper américain le *Renegado* mordait au fond de la rade.

Au moment même où ce pauvre Joson suait sang et eau à vouloir fermer le panneau du sabord qui se moquait si cruellement de lui, une baleinière, se détachant des flancs du clipper, accostait au débarcadère et y déposait un homme.

Cet homme, vêtu à la façon des officiers de marine anglaise, marchait à grands pas et comme enveloppé dans la bourrasque. Mais, à mesure qu'il s'éloignait de la plage, le vent semblait s'apaiser sur les flots. Autour du marin, par exemple, l'ouragan éclatait dans toute sa violence. Lui oscillait par moments ainsi qu'un homme ivre.

Arrivé devant le brick ensablé, un sourire amer contracta sa lèvre pâle, le sang abandonna ses joues, et ses yeux se baissèrent avec fatigue; il venait de distinguer l'enseigne. Cette dernière, secouée par le vent, gémissait lugubrement sur sa tige oxydée.

II

Un fragment de croix

L'homme entra.

Depuis quelques instants déjà, tous les buveurs de cidre, pêcheurs de la côte, marins au long cours ou commerçants des environs, avaient déserté l'entrepont servant de salle commune au brick-guin-

guette de madame Marchais. Il ne restait plus là que la patronne, trônant dans son comptoir, et le pauvre Joson bien attristé, qui rangeait les pichets et les écuelles de terre, sans que cette distraction quotidienne apportât aucun soulagement au chagrin cuisant dont l'abreuvait le triste sort de son brûlegueule.

L'officier du clipper américain s'approcha du comptoir et, malgré tous ses efforts, madame Michais ne put parvenir à garder sur la tête son bonnet qu'un irrésistible coup de vent emporta ; ses cheveux s'agitèrent comme sous la poussée d'une brise violente.

D'une pâleur transparente sous une peau bronzée, le visage de l'officier avait cette beauté exotique et rare que les maîtres de l'école italienne prêtent à Lucifer, l'ange déchu, que terrasse dans l'abîme l'archange saint Michel.

Ses cheveux étaient blonds, ainsi que sa barbe qu'il portait tout entière, ses lèvres se serraient en un rictus douloureux et fatal et, dans ses yeux, violentés par la souffrance, brillait une lueur fiévreuse.

Sur ce beau visage, pâle et foncé tout à la fois, on sentait imprimée une immense et inconsolable douleur. De prime abord son expression vous faisait peur, mais bientôt ce premier sentiment se fondait, se changeait en un sentiment de pitié profonde.

Cet homme devait avoir au cœur une de ces blessures mortelles que chaque jour écoulé fait plus profonde et plus aiguë. On le sentait.

Sur ces lèvres-là et dans ces yeux le sourire ne

devait jamais rayonner. On le devinait, on le comprenait presque.

Il était jeune encore, mais des rides profondes sillonnaient son visage, la trace des larmes avait creusé de larges sillons sur ses joues, et les fils d'argent semés sur sa chevelure blonde lui donnaient l'apparence d'un vieillard.

Très impressionnée par la perte de son bonnet, et les gaietés insolites de sa tignasse rouge, madame Michais regardait cet étranger avec un étonnement mélangé de stupeur.

— Je me nomme Joë de Loc-Eltas, commença d'une voix douce et calme l'inconnu. Je suis commandant du clipper le *Renegado*. Personne n'est-il venu vous remettre pour moi l'autre moitié de cette croix d'or ?

Tout en parlant, il tirait de sa poitrine la chaîne en argent de son sifflet de manœuvre, et montrait, suspendu à l'un des chainons, la moitié supérieure d'une croix d'or brisée.

La grosse femme répondit de plus en plus étonnée ;

— On ne m'a rien remis pour vous, commandant.

Un soupir qui ressemblait à la plainte d'un agonisant, s'exhala d'entre les lèvres décolorées de l'officier américain. Il ne répondit pas directement à la patronne, mais, se laissant tomber sur un escabeau, les coudes sur la table, la tête entre ses mains, il murmura d'une voix altérée :

— Que Dieu prenne en pitié mon âme !

De son coin, Joson, dit le Faraud, avait entendu l'officier déclarer son nom, sa qualité, montrer sa

croix d'or brisée et pousser finalement son exclamation de détresse.

— Oh ! oh ! modula-t-il entre ses dents, la légende des Guer-Christ, que conte le père Guébriou, aurait-elle du vrai ?... Loc-Eltas, Loc-Eltas, ce nom-là me revient maintenant, c'est bien le nom du Judas... Et puis... on ne porte pas de ces noms-là chez les Angliches, c'est de chez nous pour sûr !... Oh ! dame, oh ! dame, fit-il par deux fois, pour du fameux, c'est du fameux ! Je vais-t-y en avoir à leur conter : la tempête, et d'un ; le bonnet de la patronne, et de deux ; ses cheveux, et de trois ; la croix en or.

Il s'arrêta terrifié, parce que la voix de madame Michais disait :

— Allons, Joson, méchant Faraud ! vas-tu bientôt servir un pichet à monsieur ?

Pendant deux bonnes minutes, Joson resta comme pétrifié de stupéfaction ; puis, s'élançant d'un bond vers le sabord, il l'ouvrit et se mit à courir affolé sur la grève. Tout en courant, il se disait :

— Servir à boire au damné ! servir du cidre au Judas ! servir le maudit ! Jésus ! Jésus ! Jésus ! autant vaudrait se précipiter tête baissée dans le Trou-Tonnerre qui est, comme chacun sait, la grande porte d'enfer.

Il ne courait plus, il volait !

— Je vais dire tout cela au père Guébriou, continuait-il. Il en sait long, celui-là ; peut-être qu'il saura conjurer le danger pour le pays.

Sans rien comprendre à la fuite subite de son garçon, M^{me} Michais, mécontente, vint elle-même

servir son étrange client. Mais dès qu'elle eut posé le cidre devant lui, elle eut un mouvement de recul et d'épouvante. Le cidre, surchauffé soudain, entra en ébullition et se répandit sur la table.

III

La légende du Judas breton

Quand Joson, encore tout émotionné de ce qu'il venait de voir et d'entendre, arriva chez le père Guébriu, il y avait nombreuse société autour de lâtre du brave homme. Il contait à son entourage attentif un de ces vieux récits sans queue ni tête qui feront la joie éternelle des laboureurs de la mer, et qui ont tant d'analogie avec les contes de la Mère l'Oie, si appréciés des bambins.

Le père Guébriu ou, pour mieux dire, patron Guébriu, car notre gros Joson ne connaissait pas les subtilités des surnoms maritimes, était un vieillard de soixante-dix à soixante-quinze ans ; il se tenait droit encore, et la maigreur de ses membres donnait à sa haute taille une apparence fantastique. De père en fils, chez lui, ils avaient tous pêché la sardine. Il avait été mousse à dix ans, matelot à seize et, depuis la mort de son père, arrivée vers sa vingt-cinquième année, il commandait sa barque, *la Marie-Jeanne*, nom de sa défunte femme.

Patron Guébriu avait trois fils, Pela, Penhor et Amic, tous trois fiers et robustes marins, formant avec le mousse Yvonnec, petit frère de la madone d'Armor, tout l'équipage de la *Marie-Jeanne*. Outre

celui-là, il y avait encore ce soir, pour écouter le patron, les matelots de trois à quatre autres barques de pêche. On fumait gaillardement du tabac passé en fraude et l'on buvait du cidre doux attiédi près de l'âtre. Il n'y a rien de comparable à ce chaud cordial pour remonter le moral des Bretons et donner le mal de mer aux étrangers.

— Père Guébriu ! cria Joson dès son entrée ; je l'ai vu ce soir comme je vous vois.

Toutes les têtes se tournèrent vers l'interrupteur avec une évidente mauvaise humeur ; mais le patron demanda sans se fâcher :

— Qui ça qu' t'as vu, mon fils ?

— Le Judas !

Un frisson d'épouvante courut sur l'assemblée. Les femmes présentes se signèrent en murmurant un *Ave*. Patron Guébriu répondait cependant :

— Il aurait cent ans d'âge à c't'heure, t'as eu la berlue, mon fils...

— J'ai vu, vous dis-je, fit impétueusement le gros gars. Il s'est nommé : Joë de Loc-Eltas. Il avait entre les mains la moitié d'une petite croix d'or brisée. Il a la figure du démon, et là où il est naît la tempête. C'est lui qui a fait venir la bourrasque de cette nuit, pour sûr et pour vrai !

— Dans ce cas, dit encore le patron, tu as vu le fils du maudit, mon bonhomme. L'autre avait nom François de Loc-Eltas, chevalier, sir de Guer-Christ.

— Oh ! patron, contez-nous cette histoire, firent les marins tous ensemble.

Et comme le vieux Guébriu, tout fier, cherchait à

se faire tirer l'oreille, les femmes, craignant de voir s'éloigner leur terreur, vinrent à la rescousse :

— L'histoire de Guer-Christ, patron ; l'histoire du maudit ? demandèrent-elles.

Joson avait pris place sur un banc. Sa figure était triste, il se consolait difficilement de l'accident survenu à sa pipe. Accident qu'il attribuait à la venue du maudit, et dont il se promettait intérieurement de tirer vengeance.

Patron Guébriou commença :

« — Il y a longtemps, bien longtemps, François de Loc-Eltas, sir de Guer-Christ, vivait en son hôtel de la ville de Lorient, comme peut vivre un saint. A quelques lieux aux environs, il était réputé comme étant le meilleur seigneur de Bretagne. Il était si prodigue de ses biens envers les pauvres qui avaient appris le chemin de sa demeure, que bientôt on ne vit plus un seul mendiant courir les routes du pays. Il était bon chrétien, mais d'un caractère faible et timoré. En cela ne ressemblant en aucune façon à ses aïeux, qui avaient conquis leur titre de Guer-Christ (Guerre du Christ) en marchant à la suite de saint Louis, pour reprendre aux infidèles le tombeau du Sauveur. Son aumônier, un vénérable prêtre, lui disait qu'il manquerait de fermeté pour affirmer sa foi, si jamais l'adversité venait à tomber sur sa maison.

« Ce que le vénérable aumônier avait prévu n'arriva que trop tôt, hélas ! Un jour, on apprit chez nous que le roi de France était au Temple et que la République, proclamée, avait décrété le renverse-

ment de Dieu. A cette nouvelle, le chevalier François de Loc-Eltas eut une grande frayeur. Ses richesses étaient considérables, et la République confisquait les biens nobles.

« Le temps marchait. La frérie bretonne s'était fondée, et de pauvres paysans, sans armes, mal vêtus, mourant de faim, combattirent un contre dix les troupes de l'armée régulière. Malgré cette étonnante disproportion, la victoire restait souvent au bon droit, c'est-à-dire aux bandes affamées de la petite armée chrétienne.

« La Vendée se soulevait. La Convention dominait Paris. La terreur rouge régnait sur toute la France. Jean-Baptiste Carrier, ce monstre, avait été nommé proconsul de Nantes et, trouvant que la guillotine ne fonctionnait pas assez vite, se livrait aux plus épouvantables cruautés en inventant les noyades de la Loire.

« La République s'engraissait des biens confisqués, les proconsuls eux-mêmes y trouvaient leur bénéfice, aussi faisaient-ils une guerre acharnée aux propriétaires, et les nobles, hors la loi par le fait même de leur titre, étaient les premiers sur lesquels se portait leur rage sanguinaire.

« Un agent de Carrier, étant venu lui faire part de la fortune de ce Loc-Eltas et de ses immenses propriétés qui en faisaient presque un marquis de Carabas, le proconsul nantais débarqua un matin à Lorient, et fit mander le chevalier à la maison de ville.

« Les façons expéditives du redoutable conventionnel étaient bien connues. En recevant cet ordre,

le chevalier se mit à trembler comme la feuille. Dans cette circonstance pénible, le vénérable aumônier ne voulut point laisser son maître aller seul ; il le suivit. Seul, le chevalier de Loc-Eltas eût peut-être pu s'en tirer ; mais, accompagné du vieux prêtre, son affaire était toute jugée d'avance, on allait le déclarer *suspect*, et lui couper la tête sans autre forme.

« Sur la place de la maison de ville, Loc-Eltas manqua choir sur ses talons. Les yeux agrandis par l'épouvante, il regardait les bois de la sinistre guillotine se dresser devant lui ; il se sentait devenir fou. Le vieux prêtre le soutenait de toute son énergie ; mais le chevalier, en franchissant la porte de l'habitation de Carrier, s'éloigna brusquement de lui en se touchant le front avec un geste d'horreur.

« En frappant sur la lugubre charpente, les ouvriers chantaient :

: Du sang, du sang, il faut du sang !
« Versons à boire à la machine,
« Pour abreuver la guillotine,
« Il faut du sang, du sang, du sang !

« C'est en écoutant ce chant de mort que le chevalier, brusquement frappé d'une idée mauvaise, s'était séparé du vieux prêtre.

« Carrier, entouré de son cortège habituel de buveurs de sang, attendait Loc-Eltas dans une grande salle, tendue de rouge pourpre. Il était quelque peu physionomiste, ce vilain boucher ; il vit, dès que le chevalier parut, qu'il ne pourrait rien faire avec cet homme dont la peur atrophiait toutes les facultés.

Toutefois, et pour que son voyage n'ait pas été inutile, il eut la cruauté de se servir de la faiblesse du chevalier pour frapper un grand coup sur l'esprit de la population. Il donna l'ordre de faire entrer le peuple. Deux gendarmes s'étaient placés aux côtés de Loc-Eltas, et deux maintenaient le vieil aumônier. Quand Carrier jugea son auditoire suffisant, il commença son interrogatoire.

« — Citoyen aristocrate, dit-il d'un ton brutal en s'adressant au chevalier, vous êtes accusé de fréquenter assidûment les ennemis de la République une et indivisible.

« — Je n'ai point de relations avec ceux dont vous parlez, monsieur, répondit celui-ci.

« — Appelez-moi tout simplement : citoyen, fit brusquement Carrier.

« Puis un sourire ironique plissant brusquement sa lèvre, il ajouta en désignant de son doigt tendu l'aumônier en prière :

« — Alors que fait chez vous ce citoyen calottin ?

« Loc-Eltas de Guer-Christ, interdit, demeura muet à cette insinuation perfide.

« — Faites-vous donc cause commune avec les suppôts de Satan, qui prêchent contre l'Être suprême et se moquent des immortels principes ? demanda encore Carrier.

« Le chevalier eut un mouvement de profond découragement ; mais sa peur dominant en lui tout autre sentiment, il s'écria, sans oser regarder l'aumônier :

« — Citoyen, vous vous trompez sur mon compte.

Les immortels principes ont en moi un serviteur dévoué et convaincu.

« — Désirez-vous la mort des traîtres ?

« — Oui, fit bien bas le chevalier en rougissant.

« Le vieux prêtre n'avait rien entendu ; il pria avec ferveur, et sa belle âme en contemplation ne pouvait voir les misérables infamies de son maître.

« — Citoyen, reprit encore Carrier, je veux bien croire à vos bons sentiments ; pourtant, je serais heureux de savoir à quoi vous sert ce petit instrument antirépublicain que vous portez accroché à votre chaîne de montre ?

« Le chevalier blêmit et voulut dissimuler sa petite croix en or.

« — Inutile, citoyen, fit bonnement Carrier, contentez-vous de la fouler aux pieds.

« La pâleur du chevalier était effrayante à voir ; on n'est pas plus défait à l'heure de son agonie. Le combat qu'il se livrait intérieurement fut rude ; mais enfin la peur, ce sentiment indigne, l'emporta.

« Le signe de rédemption cria sous son talon.

« Dans l'assemblée, il y eut un murmure de dégoût. Le vide se fit autour du chevalier. Carrier souriait béatement et le vieil aumônier eut un sanglot déchirant. Alors une voix éclata sonore, faisant vibrer tous les échos de la salle. Cette voix disait :

« — Judas ! Judas !

« Le chevalier fléchit sur ses genoux, terrifié.

« La salle fut fouillée dans tous les sens. On ne sut jamais d'où ni de quelle bouche était sorti ce mot réprobateur.

« — Relevez-vous, citoyen, et emportez votre machinette.

« Loc-Eltas se releva, emportant la partie supérieure de la croix brisée. L'autre partie restait sur les dalles. Sur son passage, la foule se détournait, et ce mot de damnation résonnait sans cesse à son oreille :

« Judas ! Judas !

« Le jour même, le vieil aumônier fut exécuté, et Carrier alla continuer ses noyades sur la Loire. »

Patron Guébriou s'arrêta.

— Mais le maudit, que devint-il ? insistèrent les femmes.

— J'ai soixante-quatorze ans aujourd'hui, reprit patron Guébriou, et j'en avais sept, en 1793, lorsque je vis Guer-Christ fouler aux pieds la croix, pour laquelle étaient morts ses aïeux. Le second morceau de la croix d'or ne fut jamais retrouvé. Quant au chevalier-Judas, de ce jour, ses affaires prospérèrent en diable. Il eût désiré un malheur, mais le malheur ne venait point. Satan comblait de biens celui qui avait pactisé avec lui pour l'éternité. Tout le monde fuyait la demeure du maudit ; il vivait seul comme un ermite. Ceux qui, pour leurs affaires, s'étaient approchés une seule fois, disaient que la demeure de ce damné était enveloppée par une tempête éternelle. Il armait des vaisseaux. Tous rentraient au port avec leur cargaison et sans avarie, mais pas un seul ne revenait sans avoir perdu un ou deux hommes ; car, comme pour son château, la tempête suivait toutes les entreprises du maudit. Un jour, après

que Louis XVIII fut monté sur le trône, il alla se jeter à genoux sur les marches de la vieille église de Larmor, parce que les paysans et les pêcheurs lui en défendaient l'accès. Il dit à l'homme de Dieu qui venaient pour le relever ;

« — Mon père, comment pourrai-je racheter mon âme ? »

« — En reformant la croix que vous avez brisée, répondit le curé.

« Alors il chercha partout la moitié perdue de sa croix, des sommes folles y passèrent. Il s'embarqua enfin pour l'Amérique d'où il n'est plus revenu. On a dit de lui qu'il s'était marié là-bas en fondant un comptoir. Le bruit a couru un moment qu'il avait deux fils, aussi maudits que lui. »

— Voilà pourquoi, acheva patron Guébriou ; voilà pourquoi le gros Joson aurait bien pu voir aujourd'hui l'un des fils du Judas. Et cela doit être, puisque celui-ci se fait appeler Joë de Loc-Eltas, alors que l'autre se nommait François.

IV

Le Maudit.

Le lendemain matin, dès l'aube, le *Renégado* levait l'ancre pour remonter le fleuve jusqu'à Lorient, où il devait déposer son chargement. Durant toute la nuit, le vent avait soufflé sans relâche sur Port-Louis, Gâvre, Kerpape, jusqu'à la pointe du Talut. Les pêcheurs désolés pensaient ne pouvoir

sortir au jour, mais par une coïncidence bizarre, à mesure que le clipper américain remontait le chenal du Blavet, la tempête s'apaisait sur mer et augmentait d'intensité sur le fleuve.

Bien des gens remarquèrent cette particularité et, parmi eux, les moins étonnés, furent assurément notre ami Joson, dit le Faraud, les hôtes auxquels patron Guébriou avait conté la vieille légende des Loc-Eltas de Guer-Christ.

A Lorient, les marins du clipper, loin de chercher à décharger le navire lorsqu'il fut à quai, abandonnèrent leur poste tous ensemble, sans même réclamer les arriérés de solde qu'on leur devait.

Dans les tavernes de Saint-Guenaël, de Kérétreck et de la Ville-Neuve, les matelots américains du clipper en racontèrent de drôles. Ils disaient, pour expliquer leur désertion en masse, que le capitaine était un damné ayant renié Dieu et ses saints. Que, n'importe où il se trouvait, l'ouragan ne cessait de faire des ravages. Enfin que, fatigués d'une traversée épouvantable de laquelle ils ne seraient jamais revenus sans leur dévotion à la Vierge, ils avaient préféré abandonner le bord sans rien réclamer, par crainte que Satan lui-même ne vînt en aide à son suppôt pour les retenir.

En fait, le jour même de son entrée dans le port de Lorient, le clipper américain n'avait plus que deux êtres vivants à son bord : le commandant de Loc-Eltas et un grand chien loup des montagnes Rocheuses, dont le poil rare et roux foncé se plaquait si tristement sur sa maigre carcasse que son

squelette s'y dessinait en saillie d'une façon abominable.

Comme les matelots américains l'avaient fait prévoir, le temps ne cessait d'être affreux à Lorient et dans ses environs, depuis l'arrivée du clipper. Aussi, les hôteliers et aubergistes fermaient-ils invariablement leur porte au nez du commandant, si celui-ci venait à passer, en l'envoyant à tous les diables.

Plusieurs jours se passèrent ainsi. Depuis sa visite au brick-guinguette la *Louise-Amélie*, le commandant se promenait de long en large toute la journée sur son bord. Le soir, il quittait son navire et, suivi de son grand chien loup, traversait la ville pour gagner la campagne. Là, prenant tantôt une route, tantôt une autre, en évitant soigneusement de passer auprès des lieux habités, il se laissait aller à ses méditations d'une lugubre tristesse.

Et, tout autour de lui, le vent soufflait et tourbillonnait avec rage, tordant les chênes séculaires comme de simples fétus, arrachant les pierres aux rebords des chemins creux et fouettant son visage d'une grêle de branches mortes. Son grand chien loup, la queue entre ses pattes, hurlait à la mort. Lui marchait toujours comme le Juif errant, abandonnant les chemins, craignant de porter la ruine sur une chaumière isolée ou d'être la cause d'un malheur quelconque.

Il savait bien pourtant que l'orage se déchaînait dans toute sa violence, surtout lorsqu'il se trouvait seul. L'ouragan diminuait régulièrement d'intensité chaque fois qu'il entrait quelque part, mais il n'en

existait pas moins, et toujours après son départ, l'hôte ou l'hôtesse se mettait au lit avec une fièvre violente, témoin la malheureuse M^{me} Michais qui, depuis la visite du commandant, ne quittait plus sa cabine et laissait les soins du cabaret à Joson.

Quoique appréciant à sa juste valeur la haute confiance qu'on lui accordait, Joson, dit Faraud, n'était plus le même. La perte d'un modeste brûle-gueule avait changé ce mouton en tigre, et sa tête travaillait ferme, car il nourrissait de sinistres projets de vengeance contre le commandant ; tant pour se venger lui-même que pour punir aussi le damné du mal dont il avait gratifié sa patronne.

Quand le commandant était très fatigué et se sentait loin de la ville, où toutes les portes lui étaient fermées, il s'arrêtait dans une ferme et adressait aux paysan sa question habituelle en leur montrant l'extrémité supérieure d'une petite croix d'or pendue à la chaîne d'argent de son sifflet de manœuvre.

— Je me nomme Joë de Loc-Eltas : je suis commandant du clipper américain le *Renégado*. Personne n'est-il venu vous remettre pour moi l'autre moitié de cette croix d'or ?

La réponse était toujours la même, c'est-à-dire négative. On le prenait pour un fou peu dangereux. Il prenait alors un verre de cidre, remerciait en laissant tomber sur la table un louis d'or dont il refusait avec entêtement la monnaie. Mais après son départ le paysan et sa femme se mettait au lit avec une attaque de petite vérole noire ou de typhus.

V

La légende de la madone d'Armor.

Larmor ou Armor est un petit village situé entre Kerdéiff et Loqueltas, en face de Port-Louis, de l'autre côté de la baie. Nous avons tenu à lui conserver son ancien nom d'Armor, devenu Larmor par suite d'une prononciation erronée.

La Bretagne est, par excellence, la terre fertile en fait de légendes et de superstitieuses croyances. Peu de villages, cependant, ont l'heureuse chance d'en posséder deux pour leur seul part. Armor en possède deux : celle du maudit (puisque Loqueltas, où est construite aujourd'hui une batterie d'artillerie, est un dérivatif incorrect du mot armoricain Loc-Eltas, et c'est sur l'emplacement même du château du chevalier du Guer-Christ qu'a été dessinée la fortification), puis celle de la madone d'Armor.

Ni l'une ni l'autre de ces deux légendes ne doit être prise dans le sens superstitieux et fantaisiste. Loc-Eltas de Guer-Christ a existé; son nom est à l'armorial de Bretagne. La vierge d'Armor, elle, existe peut-être encore. Du moins, nous sommes bien près de l'époque où elle doit faire une courte apparition sur terre pour ramener une âme.

A l'époque où se passe notre récit, c'est-à-dire en 1867, une pauvre petite maison s'élevait au bord de la mer devant Armor. Elle était construite en planches, et l'eau des fortes marées venait baigner ses pilotis.

On la nommait dans le pays : « la cabane de la madone d'Armor ». Pourquoi ?

Cette pauvre cabane appartenait de compte à demi à deux jeunes filles, sœurs et orphelines. Elles exerçaient l'humble profession de pêcheuses de crevettes, mais la bénédiction du ciel semblait s'être appesantie sur leur toit, et malgré leur pauvreté reconnue, comme elles vivaient de peu, les malheureux trouvaient toujours du pain chez elles, et les veuves des pêcheurs morts en mer leur devaient bien souvent de pouvoir élever leurs enfants.

L'une se nommait Armel, et l'autre Lislia.

Armel et Lislia avaient encore un jeune frère, le petit Yvonnick. Mais le malin gars, pour ne point être à leur charge, s'était engagé mousse à bord de la *Marie-Jeanne*, barque de pêche appartenant à patron Guébriou, de Port-Louis.

Les bonnes gens de la baie aimaient également Armel et Lislia, cependant, tous les deux jours, quand la première apportait ses crevettes à Port-Louis, le peuple, tant hommes que femmes, se disputait à qui baiserait le bas de sa robe. Ce n'était pas seulement par reconnaissance pour sa charité de sainte que l'on s'empressait ainsi autour d'Armel, mais parce qu'elle était la vivante image de la madone, un chef-d'œuvre de peinture que l'on voit encore aujourd'hui à Armor.

Comme nous l'avons déjà dit, la madone d'Armor a sa légende. Or, cette légende, que chacun avait présente à l'esprit, faisait presque d'Armel un être surnaturel étranger à ce monde, mais venu sur la terre par mission divine.

En 1717, par une forte tempête, un navire fut broyé sur la côte d'Armor, et de tous les passagers on ne put sauver qu'un seul homme. Il apprit au pêcheur, chez lequel il avait trouvé un abri, qu'il était Palermitain, et avait étudié la peinture sous des maîtres à l'école de Florence.

Le pêcheur ignorait totalement ce que pouvait être la peinture, cependant, par acquit de conscience, il en parla au curé de Notre-Dame d'Armor. Ce dernier, émerveillé de posséder sur sa paroisse un peintre de talent, voulut réaliser le rêve de toute sa vie. Il alla voir le Palermitain, lui fournit la toile, les pinceaux, les couleurs, et lui commanda une Vierge pour son église.

Le peintre accepta. La femme du pêcheur chez lequel il se trouvait était d'une beauté ravissante. Il la pria de vouloir bien lui servir de modèle. Le pêcheur accorda son consentement, et, quoiqu'il fut assez indigent, ne voulut tirer aucun bénéfice d'une œuvre qu'il considérait comme une action pieuse et méritoire devant Dieu.

Pour travailler et avoir une inspiration suffisante, le peintre avait besoin de se trouver en face de l'immensité. Le pêcheur ne trouva rien à objecter contre cette fantaisie. Il construisit lui-même une baraque sur la *Pierre d'Orge*, petite île de la baie, et sa barque y menait chaque matin le peintre et sa femme, puis venait les reprendre chaque soir. Sa fille restait à la maison pour le ménage.

Le pinceau de l'artiste a rendu avec une saisissante vérité l'angélique pureté des traits de la Vierge.

Il s'est surpassé dans l'expression de candide douceur et de noble puissance qu'a la mère du Rédempteur.

Le travail avançait. Les séances touchaient à leur fin. Un soir de grande marée d'équinoxe, le pêcheur ne put monter sa barque, tant la mer était furieuse.

Sur la *Pierre d'Orge*, le peintre palermitain priait, et la jeune femme d'Armor chantait des cantiques. Le tableau était achevé. La mer montait. Elle monta tant et si bien que le toit de la cabane fut submergé.

Le lendemain matin la mer était calme comme de l'huile. Le pêcheur, très inquiet, fit force de rames vers la *Pierre d'Orge*. Là, un spectacle navrant l'attendait. La cabane n'était plus, mais sur le roc nu, entre des tas de goémons, étaient couchés, d'un côté, sa femme glacée par la mort avec le sourire aux lèvres ; de l'autre, le peintre palermitain, non moins livide. Tous deux avaient les mains crispées sur les bords du tableau, et leurs doigts entrés dans la toile montraient qu'elle lutte atroce ils avaient dû soutenir contre la mer pour lui arracher le portrait.

A Notre-Dame d'Armor on montre aux étrangers les déchirures de ces doigts.

Comment le curé de Notre-Dame prit-il livraison de cette toile qui avait coûté la vie à deux chrétiens ? A quelle époque précise la Vierge du Palermitain devint-elle la patronne de la petite église ? Sur ces deux questions la légende reste muette. Passant de ces temps reculés jusqu'à nos jours, elle constate seulement ce fait véritablement étrange, que le modèle de la madone d'Armor, noyé par la grande marée d'équinoxe de 1717, revient tous les cinquante

ans sur la terre pour sauver une âme, et pour servir d'original au travail de réparation, dans le cas où un accident serait survenu au tableau de Notre-Dame d'Armor.

Ce dont la légende parle très peu et semble s'occuper médiocrement, c'est de l'existence, en 1717, d'une jeune personne, fille du pauvre pêcheur et de sa femme, ayant servi de modèle au Palermitain. Cette circonstance, sur laquelle elle paraît passer rapidement, sans y attacher d'importance, mérite cependant qu'on s'y arrête. En effet, s'il est authentiquement prouvé que le pauvre pêcheur et sa femme possédaient une fille à l'époque, cela retire une certaine dose de merveilleux à la légende de Bretagne, car cette fille a pu se marier, et les enfants de celle-ci faire de même. Dans ce dernier cas, la vivante image de la madone d'Armor serait donc tout naturellement la descendante directe du modèle qui servit à faire le tableau. Si la vierge descend tous les demi-siècles sur la terre, cela indique d'une façon assez exacte la suite des générations.

Mis à part le merveilleux, Armel aurait donc pu être en troisième ligne la descendante de la noyée de la *Pierre d'Orge*.

VI

Les terreurs de Lislia

Le soir du 3 octobre 1867, Armel et Lislia, assises devant la petite cheminée de leur humble cabane, causaient. Trois grosses bûches et un morceau de

tourbe pétillaient dans l'âtre. Les deux sœurs venaient de rentrer après avoir assisté au salut à Notre-Dame d'Armor. Chacune tenait encore à la main un livre d'oraisons dont les tranches étaient jaunies par l'usage. Aux poutres pendaient quelques-uns de ces mignons filets de pêche emmanchés de long, qui servent à cueillir la crevette et ressemblent si étrangement, pour la forme, aux pièges à papillons.

— Ma bonne Armel, disait Lislia en fixant un regard anxieux sur sa sœur, n'as-tu point changé d'avis et veux-tu toujours te rendre demain matin à Gâvre ?

— Parbleu, ma sœur, répondit doucement Armel, c'est une chose décidée et à laquelle je ne puis apporter aucun retard.

— Oh ! si, insista Lislia, après demain, par exemple, ce serait assez tôt.

— Par exemple, petite sœur, se récria Armel, peux-tu bien parler ainsi ! La femme du gardien du sémaphore est dangereusement malade, et ces pauvres gens sont dans la misère. On ne doit apporter aucun retard à soulager l'infortune, ce serait se railler de la bonté de Dieu.

— C'est juste ! fit en soupirant Lislia.

— Et d'ailleurs, continua Armel entraînée, le voyage est commandé, il ne dépend plus que de moi d'y mettre obstacle. Par amitié pour Yvonnec, notre frère, la barque du patron Guébriou viendra me chercher demain matin dès l'aube. Elle me reprendra le soir. Il faut donc te résigner à pêcher toute seule, demain, petite sœur.

— C'est juste ! répéta pour la seconde fois Lislia. Et ce n'est pas moi qui viendrai mettre des empêchements à tes bienfaits. Mais j'ai peur ! Hier soir, en allant sur la grève, j'ai vu le Juif-Errant près de Toulhar, en face la pierre des païens.

— Oh ! oh ! s'écria en riant Armel, c'est encore cette aventure de l'autre monde qui te trotte en tête, petite sœur ? Le maudit n'est-il pas condamné à marcher toujours pour expier son péché ? Alors, si tu l'as vu hier soir, il doit être bien loin à présent, car deux soleils ne le rencontrent jamais dans la même contrée.

Lislia reprit, suivant toujours son idée, comme les gens qu'un fait a vivement impressionnés et qui veulent sans cesse revenir sur les détails de leur première narration :

— C'était un grand vieillard, à ce qu'on pouvait en juger du moins par sa barbe et ses cheveux d'un blond argenté aux derniers rayons du soleil. Il marchait entouré d'un tourbillon terrible qui faisait flotter ses cheveux et claquer son manteau, tandis qu'autour de moi il n'y avait pas un souffle dans l'air. Un grand chien-loup le suivait, la queue basse, en hurlant de frayeur. Mais ces symptômes ne prouvent-ils point que c'était le damné, ma sœur ?

Armel écoutait. Il lui avait semblé entendre sur la plage comme le bruit d'un combat, suivi d'un cri de détresse.

— Qui sait ? reprit-elle enfin. Ce misérable que tu as rencontré est peut-être l'âme en peine que je dois racheter d'après la légende de la madone d'Armor ?

— Croirais-tu à cela ? s'écria brusquement Lislia très émue en saisissant entre les siennes les deux mains de sa sœur aînée.

— Dieu peut faire de sa plus humble servante l'instrument de sa volonté sur terre. Il a donné à certaines âmes une mission mystérieuse et surnaturelle. Judith et Jeanne d'Arc le prouvent. Voilà ce que je crois, répondit simplement Armel.

— La légende affirme que la jeune fille qui se dévoue, pour arracher un répréhensible aux flammes éternelles, mourra dans l'année.

Tout en parlant, Lislia frissonnait d'épouvante.

— Est-ce cela dont tu as peur, petite sœur ? La jeune fille mourra, c'est vrai, mais seulement pour entrer dans le séjour des élus.

Lislia pleurait.

— Tu pourrais donc me quitter ? murmura-t-elle entre deux sanglots.

— Vilaine ! fit Armel en l'attirant sur ses genoux comme un enfant. Méchante vilaine ! sèche vite tes larmes. Demain tu viendras avec moi à Gâvre ; ainsi, nous serons en force pour nous défendre contre le maudit...

Elle allait continuer, quand un hurlement plaintif, long, sinistre, résonna sur la grève, à la porte même de la cabane, et fit bondir les deux sœurs.

Lislia poussa un cri ; Armel, plus forte, ouvrit tout simplement la fenêtre et prêta l'oreille au dehors, car ses yeux ne pouvaient lui être d'une grande utilité tant l'obscurité de la nuit était devenue pro-

fonde. De gros nuages noirs couraient au ciel, le vent mugissait avec furie. au loin, les vagues déferlaient sourdement.

— Tiens, fit Armel étonnée, voici un gros temps auquel je ne m'attendais pas. Les étoiles avaient pourtant leur éclat des beaux jours, quand nous sommes rentrées.

A dehors, les hurlements se faisaient lugubres.

— C'est sans doute un pauvre qui sera tombé sur la plage, dit Armel, et son chien appelle du secours. Le mauvais temps est bien dur pour qui souffre de la faim.

Comme elle marchait vers la porte pour l'ouvrir, elle vit Lislia détacher la chandelle de sa tige de fer et la suivre.

— Tu es brave quand le danger est proche, mignonne, fit-elle en souriant.

Quand la porte fut ouverte, les deux jeunes filles distinguèrent un homme étendu au travers du seuil. Près de lui, un grand chien-loup couché, hurlait à la mort. N'écoutant que leur bon cœur, les deux jeunes filles saisirent l'homme chacune sous un bras et, après des efforts inouïs, réussirent à le placer sur la couchette de la première chambre. Cela fait, Lislia se précipita dans l'autre pièce pour chercher un cordial.

A la lueur de la chandelle qui brûlait à nouveau sur son support de fer, Armel regardait cet homme. Elle vit d'abord son visage pâle sous le hâle de la peau, ses cheveux blonds et sa barbe dans lesquels couraient de nombreux fils d'argent. Puis enfin sa tempe droite trouée d'une profonde blessure d'où le

sang sortait goutte à goutte. Il était vêtu à la façon des officiers de la marine anglaise.

Lisia revenait. Quand son regard se fixa sur le visage du blessé et son grand chien-loup couché à ses pieds, elle manqua de tomber, tant sa frayeur fut violente, et recula jusqu'à la muraille opposée en laissant échapper un cri.

— Qu'y a-t-il, petite sœur ? demanda Armel.

— C'est... c'est... le... damné, répliqua Lisia, en s'affaissant, évanouie.

Elle revint bientôt à elle, sous les soins que lui prodiguait sa sœur. Puis la forte jeune fille, songeant au blessé, écarta ses habits pour qu'il pût respirer plus à l'aise.

Une petite chaînette d'argent, à laquelle pendaient un sifflet de manoeuvre et la partie supérieure d'une jolie croix d'or, tomba à ses pieds.

.....

Cette même nuit, Joson, dit le Faraud, rentra pris de boisson au brick-buvette de sa patronne, madame Michais. Il mena grand tapage dans l'entrepont de la *Louise-Amélie*, en affirmant à tous les consommateurs que, dorénavant, il n'y aurait plus jamais de tempête sur la côte de Port-Louis.

Par ce qu'on put comprendre à son verbiage décousu, il avait suivi un commandant américain jusqu'aux environs d'Armor, et là, sur la plage, lui avait fait son affaire d'un seul coup de poing. Vengeant du même coup sa patronne, que le commandant avait émotionnée au point de la faire se mettre au lit, et apportant un soulagement à la rancune

qu'il avait contre ce commandant pour le décès prématuré de son noirâtre brûle-gueule.

VII

Pour votre âme !

La blessure de l'étranger, moins grave en réalité qu'on ne le pensait tout d'abord, commençait à se fermer. Armel le soignait avec ce dévouement angélique dont seule elle était capable ; mais à mesure qu'il recouvrait ses forces et sa raison, elle s'étonnait de ses façons étranges. Il paraissait souffrir des soins dont il était l'objet et regrettait qu'on ne l'eût pas laissé mourir. Plusieurs fois déjà, il avait adressé aux deux sœurs cette question bizarre, au sujet de ce fragment de croix, qu'une mystérieuse puissance le forçait à demander là où il se trouvait.

— Je me nomme Joë de Loc-Eltas ; je suis commandant du clipper américain *le Renegado*. Personne n'est-il venu vous remettre, pour moi, l'autre moitié de cette croix d'or ?

Après leur réponse négative, une larme filtrait entre ses paupières. Cette question n'apprenait rien aux deux sœurs qui s'occupaient fort peu des rcontars du pays. Lislia avait toujours peur de l'étranger. Dans son désir de se séparer de lui, elle lui avait proposé une fois d'aller à Lorient prévenir son équipage. Mais il avait répondu :

— Ce serait inutile ; il n'est pas un être humain qui puisse demeurer en ma société. Je n'ai pas, à l'heure actuelle, un seul homme à mon bord

Sans partager les craintes de sa sœur, Armel devinait bien que ce malheureux avait à l'âme une blessure plus profonde et plus douloureuse que celle de son front. Cela l'affligeait. Dans sa compatissante bonté, elle eût voulu consoler cette âme en y ramenant le calme de l'oubli ou le bonheur de la foi. Cependant, elle n'osait pas provoquer une confiance qu'elle n'avait aucun droit d'exiger.

Par une après-midi sombre (depuis l'arrivée de l'étranger le soleil ne s'était plus montré), Armel était en train de nettoyer ses filets dans la grande chambre ; elle vit, tout à coup, entrer le commandant de Loc-Eltas, marchant d'un pas chancelant. Sous le bronze de sa peau, on sentait cette pâleur des blessés qui ont perdu beaucoup de sang. En apercevant la jeune fille, il s'arrêta, indécis, et comme pris de peur. S'appuyant au dossier d'une chaise, il fixa sur elle ses yeux agrandis par les nuits d'insomnie et osa dire, en faisant sur lui-même un visible effort, tandis que le peu de sang qui lui restait se précipitait à ses joues :

— Comme je me trouvais à la fenêtre, tout à l'heure, des pêcheurs sont passés près de votre maison, madame, et ont dit en la désignant : « Ici demeure la madone d'Armor, la sainte qui a le pouvoir d'arracher une âme aux flammes de l'enfer. »

— Ignorez-vous donc la légende ? demanda Armel avec un sourire angélique.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

La jeune fille lui raconta alors l'histoire du peintre palermitain et de la femme du pêcheur, morts tous

deux sur la *Pierre d'Orge*. Elle lui parla de l'apparition, à chaque moitié de siècle, d'une vierge ressemblant à la peinture de Notre-Dame d'Armor et ayant le pouvoir, en faisant le sacrifice de sa vie, de racheter une âme.

En l'écoutant, le sombre visage de Loc-Eltas prenait des tons livides. Quand elle eut achevé, il s'écria impétueusement :

— Dieu ne pourrait faire miséricorde à celui qui accepterait un pareil marché, car ce serait être infâme !

— Gardez-vous de parler ainsi, reprit-elle avec douceur. Dieu seul dispose de notre destinée, et nous n'avons aucunement le droit de juger ses actes.

Le commandant courba la tête sans répondre. La jeune fille reprit encore :

— Lislia, ma sœur, me dit que vous vouliez dès ce soir regagner Lorient. Notre hospitalité vous serait-elle donc devenue à charge, que vous prenez aussi subitement cette inexplicable résolution ? Votre blessure n'est pas encore suffisamment cicatrisée, et vous pouvez à peine marcher.

— Pourtant je dois retourner à bord de mon navire, et quand bien même je devrais mourir sur le chemin, je partirai ce soir, dit-il d'un accent résolu.

— Je ne puis exiger que vous demeuriez chez moi. Faites-donc suivant votre conscience ; mais, du fond du cœur, je vous plains bien sincèrement.

— Pourquoi cela ? demanda-t-il, sans savoir qu'il parlait.

— Pourquoi ? fit la jeune fille en fixant sur lui

ses beaux yeux bleus. Vous demandez pourquoi ? Hélas ! c'est que je comprends trop que vous regretterez toujours l'existence qu'on vous a rendue, et que, pour en être arrivé à cet affreux désespoir, il faut que vous ayez au cœur une bien torturante douleur.

— Oh ! oui, fit-il à mi-voix, cela est ainsi que vous le dites, mais c'est justice ; certaines douleurs sont des châtiments ; et, quelque terribles qu'ils soient, ils sont encore loin d'égaliser la faute.

— Le repentir sincère est le pardon assuré. Priez et espérez !

— Pour celui qui a commis la faute, murmura le commandant, mais pour les autres ?

Il se laissa aller sur la chaise, et ses larmes coulèrent en abondance.

Armel vint doucement vers lui, et, lorsqu'il releva la tête, il vit le radieux visage de la madone d'Armor qui le regardait avec une ineffable expression de tendresse.

— Joë de Loc-Eltas et de Guer-Christ, dit-elle soudain, il y a quelques jours, pendant votre sommeil, vous avez parlé. Votre secret n'est plus à vous, vous voulez le cacher, et je le connais. Vous venez de dire : « Pour celui qui a commis la faute ! mais les autres ? » Malheureux, gardez-vous de juger votre père ! Si misérable qu'il se soit montré, cette tâche ne vous appartient point. François, votre père a renié son Dieu ; il a foulé aux pieds la croix du Sauveur, et le jour même du reniement, on le nommait déjà Judas !...

— Et depuis il a été le maudit, s'écria Loc-Eltas ; maudit dans sa personne, maudit dans son épouse, maudit dans sa descendance ! Ses affaires prospéraient d'une façon outrageante, alors que tout le monde le fuyait. La tempête enlevait les marins à ses navires, mais, par une ironie cruelle, respectait ses marchandises. L'or encombrait ses caisses, et le désespoir gonflait son cœur. Il espérait encore en la clémence divine, et s'en alla trouver un prêtre ; et le prêtre justicier lui répondit : « Votre âme pourra être sauvée quand vous aurez reformé la croix que vous avez brisée. » Depuis lors, le renégat n'eut plus qu'une pensée, retrouver l'autre morceau de cette croix qui le damnait. Il abandonna la France, alla en Amérique, se maria, toujours dans l'espoir de retrouver cette croix dont l'absence obsédait ses jours et ses nuits. Tous ses navires portaient des noms épouvantables : *le Traître, le Judas, le Renégat, l'Ischariote*. Il mourut en priant sa femme et ses fils de continuer son œuvre pour libérer son âme des flammes de l'enfer. Il était un objet de mépris, sa femme fut un objet de dégoût, ses fils sont abandonnés comme la peste. Comme lui, j'appartiens à l'enfer. Je dois réclamer sur la terre ce fragment de croix, à cause duquel nous sommes tous damnés, ainsi que tous ceux qui entrent tant soit peu dans la famille du maudit. Voilà pourquoi je n'ai pas osé vous remercier de votre charité sainte, voilà pourquoi je me condamne ; voilà pourquoi je veux fuir en abandonnant cette maison bénie de Dieu. Votre regard doux réchauffait mon cœur, glacé dès l'en-

l'enfance ; le son de votre voix était comme un cantique de bonheur et de pardon, que nul ne m'avait fait entendre ; et, quand vous êtes près de moi, un parfum c'éleste m'enivre. L'ouragan, la tempête et le dédain des hommes ne m'ont jamais tant fait de mal que la distance énorme que je vois entre nous : moi au fond de l'abîme, vous si près des cieux.

Il avait prononcé ces dernières paroles d'un voix brisée en courbant le front.

Armel restait immobile et comme perdue dans une extase surnaturelle. Quand il eut fini de parler, longuement elle le regarda, ce réprouvé de la faute paternelle, et sa prière monta vers le ciel. Son sacrifice était fait. Lentement elle porta la main à son corsage, et, tirant de son sein le fragment de croix tant cherché, elle le tendit au malheureux en prononçant ces trois mots :

— Pour votre âme !

Un gémissement s'échappa d'entre les lèvres décolorées de Joë de Loc-Eltas, et il tomba sans connaissance la face contre la terre, qui se teignit de son sang.

VIII

La Croix reformée

Comment la partie supérieure de cette croix se trouvait-elle entre les mains d'Armel ? c'est bien simple. Le soir même de l'arrivée chez elle du commandant américain, en entr'ouvrant sa tunique pour lui donner de l'air, Armel avait vu avec stupéfac-

tion la croix brisé tomber à ses pieds. Elle l'avait ramassée et regardée. Les traces de profanation s'y voyaient d'une façon évidente. Alors, se laissant tomber à genoux, la jeune sainte avait prié et pleuré sur le signe de rédemption outragé.

Elles se livrait à toutes sortes de suppositions plus extraordinaires les unes que les autres, quand, durant le cours de la nuit suivante, alors que la jeune fille seule veillait auprès de son lit, le blessé parla. Pris de délire, il raconta en paroles entrecoupées, et en se tordant comme un possédé, l'épisode du sacrilège commis par son père à la maison de ville de Lorient pendant la Terreur.

Toute cette nuit-là, Armel ne dormit point, pleurant comme un enfant sur la croix foulée et priant avec ardeur pour le réprouvé. Au petit jour, elle chargea sa sœur Lislia de veiller sur le blessé, et se rendit à Notre-Dame d'Armor. Prosternée sur la dalle, dans un coin de la maison dédiée à la reine des cieux, elle entendit la messe plus dévotement, s'il est possible, que de coutume. Après le saint sacrifice, elle fit demander au bon curé une entrevue, que celui-ci accorda.

Le curé de Notre-Dame d'Armor était un saint vieillard. De tout temps, sa famille avait fourni des défenseurs à la foi chrétienne. Il gardait au cœur une blessure vive. Au temps de la révolution, alors que tout petit il ne savait encore qu'elle carrière entreprendre, il avait vu guillotiner sur l'échafaud de Lorient un de ses oncles, aumônier du chevalier de Loc-Eltas, et que son seigneur avait renié. Il était

brave, et avait le cœur haut placé, le spectacle de ce martyr décida de sa vocation ; il entra dans les ordres avec l'espoir de mourir un jour en affirmant sa foi, comme cet oncle qu'un régime impie avait supplicié. Durant sa longue carrière il n'avait poursuivi qu'un but, venger la mort de son oncle, l'aumônier, en ramenant à Dieu l'âme de ses bourreaux. Une fois déjà, en 1817, alors qu'il venait d'être nommé curé de Notre-Dame d'Armor, il avait eu le grand bonheur d'arracher une âme à l'enfer (précisément celle du bourreau qui avait guillotiné son oncle), aidé en cela par une jeune fille, Yvonne, que les pêcheurs de la côte honoraient à l'égal d'un corps saint en l'appelant la madone d'Armor. Le bon curé avait donc une foi considérable dans la pieuse légende. Il avait marié Yvonne, il avait baptisé Armel et Lislia, les deux filles de la madone, et espérait ardemment, avec l'aide de Dieu et de la nouvelle vierge d'Armor, pouvoir arracher une âme aux griffes de Satan avant de s'en aller en terre.

Lorsque Armel, le fit demander, le bon curé songeait à cela.

Il s'empressa de faire entrer la jeune fille dans son petit bureau attenant à la sacristie.

— Je vois que vous avez quelque chose de bien grave à me communiquer, ma fille, commença-t-il, votre visage semble tout attristé.

— Oh ! oui, monsieur le recteur fit celle-ci, de bien grave, en effet.

En Bretagne, tous les prêtres sont communément appelés recteurs.

Pendant près d'une heure la jeune fille parla, expliquant au vieux prêtre toutes les infamies, tous les malheurs qu'elle avait appris depuis l'arrivée du commandant américain dans sa cabane.

— La vengeance céleste dont ce malheureux se sent poursuivi, dit-elle en terminant, n'est pas un leurre. A partir du jour où son clipper *le Renégado* a remonté le Blavet pour aller se mettre à quai à Lorient, une tempête étrange n'a cessé de sévir dans nos parages. Le ciel demeure continuellement obscurci par des nuées couleur de plomb, et bien certainement, comme Caïn voyait partout et toujours l'œil de sa conscience, le souvenir du crime poursuit partout et toujours Loc-Eltas.

— Loc-Eltas ! interrompit le prêtre en frissonnant, Loc-Eltas ! avez-vous dit, ma fille ? Votre demeure pieuse abriterait-elle donc le Judas breton qui, dans un moment de folle terreur, foula aux pieds la croix du Sauveur, et d'un œil sec vit mourir sur l'échafaud son vieil aumônier, mon saint oncle ?

Il y avait des larmes dans la voix du brave homme ? à ce cuisant souvenir.

— Je n'ai pas chez moi le sacrilège lui-même, reprit Armel, mais son fils. Le renégat est mort, et cependant sa postérité tout entière ne peut s'affranchir de la malédiction divine. Votre prédécesseur, monsieur le recteur, avait dit à François de Loc-Eltas, sir de Guer-Christ, qu'il lui fallait retrouver la moitié de sa croix brisée pour sauver son âme !.... La vengeance céleste n'aura-t-elle donc point de terme ? ajouta-t-elle en pleurant et en pré-

sentant au vieux prêtre la partie supérieure du crucifix profané.

— Les dessins de la Providence sont impénétrables, ma fille. Mon prédécesseur a eu tort de donner un terme à la bonté de Dieu qui est infinie.

Il examina minutieusement la croix foulée, et reprit au bout d'un instant :

— Ma fille, vous que l'on nomme la madone d'Armor, savez-vous bien à quoi vous vous exposez, en voulant sauver cette âme ?

— Oui, monsieur le recteur, mon sacrifice est fait !

Le vieux prêtre la regarda avec attendrissement.

— Pieuse comme votre mère ! s'écria-t-il ; belle et résignée comme elle ! Vous avez été mise sur la terre pour accomplir les destins de la Providence ; avant vous, votre mère se sacrifia et vécut longtemps après. Chère enfant, Dieu ne veut pas la mort du pécheur... faites donc suivant sa volonté.

Il réfléchit un moment et continua.

— Vous allez vous rendre à Lorient, chez l'orfèvre de notre paroisse, vous lui commanderez de ma part un morceau de croix pouvant exactement s'adapter à celui-ci, et semblant, comme celui-ci également, être mutilé par l'outrage....

— Oh ! merci, monsieur le recteur, murmura Armel rayonnante.

— Allez ! termina le vieux prêtre ; allez ma fille, et que Dieu vous accompagne !

Voilà pourquoi la petite Armel, munie de la croix en deux morceaux, mais reformée, avait pu offrir sa vie pour l'âme du pécheur.

IX

Rédemption

La chute du commandant avait rouvert sa blessure, et la grande joie qu'il avait éprouvée, déterminant chez lui une congestion cérébrale, il demeura plusieurs jours entre la vie et la mort. Quand il fut à même de marcher, il exprima de nouveau la ferme volonté de retourner à son bord, pour pouvoir engager un équipage, décharger le navire et reprendre la mer au plus tôt.

Alors Armel lui dit :

— Commandant, profitant du peu de connaissance que j'avais de vos affaires, je me suis permis d'engager pour vous un équipage. A l'heure actuelle votre clipper est déchargé, vous avez à vos ordres un second, trois hommes et un mousse.

— Merci, répondit Joë de Loc-Eltas, merci, madame, je vous dois trop pour continuer plus longtemps à abuser de vos services. Je vous l'ai dit une fois et je vous le répète, il m'est impossible d'accepter votre sublime sacrifice, je refuse de vous perdre en me sauvant.

— Réfléchissez bien, commandant.

— C'est tout réfléchi, je pars ; votre dévouement ne servirait à rien.

Quand le commandant, suivi de son grand chien loup, se mit à remonter le long du Blavet pour regagner Lorient, les deux sœurs entendirent le vent

gémir, et les flots de la baie se soulever furieux. Sur son passage les grands arbres se tordaient, et le sable de la plage tournoyait en trombe, aspirant les nuages noirs. Lorsque les hurlements plaintifs du chien se furent perdus dans l'éloignement, Armel se leva et dit :

— Malgré lui, je le sauverai.....

.....

Vers minuit, par un temps à *déralinguer la peau du diable*, comme disait patron Guébriou, le clipper américain le *Rénégado* commença à descendre le fleuve.

Comme le lui avait annoncé Armel, Joë de Loc-Eltas en arrivant à son bord avait trouvé toutes choses en parfait état, l'ancienne cargaison déchargée, la nouvelle arrimée dans la cale et l'équipage à son poste. Cet équipage se composait de patron Guébriou, de Pelo, Penhor, et Amic ses fils, puis de leur mousse Yvonnec. Quel habile stratagème la petite Armel avait-elle employé pour décider le vieux Guébriou à abandonner sa barque, la baie bretonne et son foyer, pour monter avec ses fils sur le clipper maudit ? Le patron et elle, seuls, auraient pu le dire.

Il était venu là, maugréant, c'est vrai, mais il y était venu, parce que nul ne savait résister à une prière de la madone d'Armor, cela eût porté malheur. Entre ces deux alternatives peu réjouissantes : ne pas aller dans l'enfer, mais désobéir à la sainte, ou s'embarquer avec Satan, sous la protection de la pieuse Vierge, patron Guébriou avait choisi la

dernière, sachant bien qu'auprès de celui de la reine du ciel, le pouvoir du démon est nul.

Depuis son retour à bord, le commandant, encore trop faible, restait dans sa chambre, abandonnant la manœuvre à son second qu'il avait jugé d'un coup d'œil, ordonnant seulement qu'on s'arrangeât de façon à être en pleine mer au point du jour.

Au moment où le navire, sortant du fleuve, s'engageait dans le chenal, entre les *Saisies* et les *Sœurs*, une embarcation téméraire, bravant les vagues géantes, accosta à l'avant du clipper, au risque d'être brisée contre sa coque.

Patron Guébriou, ses fils et le mousse, loin de paraître étonnés de cette audace, eurent un soupir de soulagement, comme si les braves que portait cette embarcation étaient impatiemment attendus. Tous se précipitèrent avec ensemble vers l'étrave, mais ils n'étaient pas encore arrivés sur le gaillard d'avant que déjà deux jeunes gens à l'allure alerte et vive, franchissant les bastingages à l'aide des porte-haubans, retombaient sur le pont. Guébriou et ses fils les saluèrent avec respect ; Yvonnick les embrassa.

Les deux nouveaux arrivants portaient exactement le même costume que le mousse Yvonnick, mais, autant qu'on en pouvait juger à la lueur des éclairs et des fanaux d'optique, ils étaient beaucoup plus jeunes et plus beaux. Leur visage n'avait point de hâle, et la finesse de leurs petites mains prouvait assez que s'ils exerçaient habituellement un métier pénible, ce n'était pas du moins celui des mousses dont ils portaient le costume.

— Vous êtes bien bonnes d'être venues, demoiselles, leur dit patron Guébriu, nous commençons à n'avoir pas le cœur à l'aise. Cet homme est certainement un fils de Satan pour avoir idée de sortir par ce temps où le diable y perdrait ses cornes.

— Courage, mes amis, répondit en souriant et d'une voix douce le plus grand des deux jeunes gens que patron Guébriu avait nommé demoiselles. Courage, le plus fort est fait.

Ils parlaient encore, quand une lame plus grosse que les autres vint briser, contre la coque du navire, la barque sur laquelle ils étaient venus, avec un fracas de tonnerre.

Le moins grand des deux jeunes gens tenait à la main une corde qu'il confia à Yvonnick, en lui recommandant de ne pas la tirer. L'autre extrémité de cette corde se perdait dans la nuit, du côté du gaillard d'avant.

— Qu'y a-t-il de cassé ? demanda le commandant de Loc-Eltas, dont la tête émergeait du panneau de sa chambre. Le grément du clipper est tout neuf, et sa carcasse est en parfait état. Aurions-nous touché sur l'une des *Truies* ou l'un des *Errants* ?

N'ayant de bordés que ses huniers-bas, son volant et sa brigantine, le clipper, couché sur les lames, courait avec une vélocité vertigineuse. La nuit était noire comme de l'encre, et la mer phosphorescente bouillonnait autour du navire, aussi loin que l'œil pût se porter. Penhor était à la roue du gouvernail ; c'était un rude marin et un fameux pêcheur ; nul mieux que lui ne connaissait la baie, mais soit qu'il

fût demeuré sous le coup de la légende racontée par son père, soit qu'il n'eût aucune idée de la façon dont se gouvernait un grand vaisseau, il avait laissé le navire s'engager à toute course dans cette pépinière de rochers : les Truies et les Errants d'entre lesquels, de mémoire d'homme, nul imprudent qui y était entré n'avait pu sortir vivant.

Sans les voir, le commandant l'avait bien deviné : le navire courait à sa perte. Il allait, il allait, emporté dans sa course maudite sur une mer d'écume, ayant des rochers à sa droite et à sa gauche, des rochers devant, des rochers derrière, *les Errants ! les Truies !*

A la parole de Loc-Eltas : « Aurions-nous touché sur l'une des Truies ou l'un des Errants ? » un frisson d'épouvante courut sous l'épiderme de tous nos marins, et, dans sa stupeur, Penhor, hébété, lâcha la roue. C'est qu'ils ont une renommée de mort, ces rochers, et leur terrible réputation s'étend de la rivière d'Ethel jusqu'au golfe du Pouldu.

Lentement, péniblement, le commandant gravissait les derniers échelons qui le séparaient du pont. Chaque nouveau coup de tangage faisait hésiter ses jambes trop faibles, et les efforts qu'il faisait pour se retenir lui donnaient des élancements dans sa blessure de la tempe à peine cicatrisée.

Quand il fut sur le pont, ses regards se portèrent sur le sillage du navire, et il dit, sans qu'aucune émotion se montrât sur son visage pâle et bronzé :

— Nous l'avons échappé belle !... c'étaient bien les Errants !

Les marins se signèrent, croyant fermement qu'une semblable chance ne pouvait venir que d'un pacte conclu entre le commandant et le malin. Mais celui-ci reprit :

— Que signifie cela?... Avons-nous besoin de deux hommes à la barre?...

Alors, seulement, patron Guébriou et ses fils virent à la roue du gouvernail le plus grand des deux jeunes gens qui avaient si miraculeusement embarqué par cette affreuse tempête. Le plus étonné de tous, c'était Penhor dont les mains avaient abandonné la barre et y avaient été remplacées par celles du savant pilote.

Le clipper allait un train d'enfer; on voyait, maintenant, un phare de l'île de Groix. Puis le navire marcha dans une obscurité encore plus profonde, sous la haute voûte de rochers de la côte. Loin de diminuer, de minute en minute, l'ouragan semblait augmenter d'intensité.

— Amène le volant! cargue la brigantine! cria Loc-Eltas.

Mais, de l'arrière, une voix douce et grave s'éleva en même temps, disant :

— Priez! Priez!

Au son de cette voix, le commandant se sentit défaillir. Patron Guébriou et les autres étaient déjà à genoux.

Avec la vitesse d'un boulet de canon, le clipper s'engagea entre les « Chats », ces rochers à fleur d'eau qu'aucun navire de gros tonnage n'avait encore osé franchir.

— Priez ! Priez ! répéta la voix douce et grave.

— Je ne puis pas ! je ne puis pas ! gémit le commandant.

Le jeune pilote remit la barre entre les mains de Penhor et s'avança vers lui.

— Vous le pouvez, dit-il, priez ! Le salut de votre âme est à ce prix.

— Non, non, je ne puis faire ce marché de prendre la vie d'un autre pour me sauver... et, d'ailleurs, j'ai un frère... qui le sauverait, lui ?

— Ma sœur ! fit le jeune homme. Comme moi, je vous sauverai, vous !

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! murmura le commandant en se laissant glisser sur ses genoux. C'est donc bien vous, Armel ?

— Tire le filin, Yvonnick ! cria le jeune homme sans répondre.

Un grand fracas se fit à l'avant du navire, comme si quelque lourde pièce de bois se fut effondrée dans la mer. Le commandant, comme électrisé, se précipita vers le plat-bord et regarda l'étrave ; puis, ces deux mots sortirent encore une fois de sa bouche tandis qu'il joignait les mains avec fureur !

— Mon Dieu !

A la secousse imprimée à la corde par Yvonnick, la statue de Judas l'Isariote placée au sommet de l'étrave du *Rénégado*, sous le beaupré, s'était détachée et avait plongé.

— Vous êtes sauvé, dit Armel, puisque vous avez prié.

C'était Armel en effet. Elle et sa sœur s'étaient

embarquées à bord, costumées en mousse, pour sauver, malgré lui, l'âme du renégat. Elle ajouta :

Maintenant, nous avons franchi la porte de l'Enfer et nous allons en Amérique avec vous pour rendre à votre frère la tranquillité que vous possédez déjà.

Il y a deux rochers maudits à Groix, deux rochers creux où la mer s'engouffre en poussant des plaintes. Le « Trou-Tonnerre » entre Pen-Men et le château de Kervedan; puis, le plus redouté, la « Porte-d'Enfer », entre le port Saint-Nicolas et la pointe des Chats.

A présent, le clipper se balançait sur une mer d'huile. La brise molle et douce enflait à peine ses huniers; à la voûte du ciel sans nuages brillaient des myriades d'étoiles, et la lune, dans son plein, éclairait au loin la surface unie des flots.

Prosterné à l'avant, le commandant, qui, depuis sa plus tendre enfance, n'avait jamais pu contempler un calme semblable, rendait grâce à la miséricorde du Très-Haut. Il avait devant lui, à la place qu'occupait naguère la statue qui donnait son nom au navire, une petite statuette bénie représentant Notre-Dame d'Armor, et la lune mettait autour du front de la Vierge une auréole de rayons.

.....

Les deux frères Loc-Eltas de Guer-Christ sont rentrés en Bretagne. Si vous passiez par hasard au couvent de Saint-Méen, demandez au père prieur de vous raconter cette histoire. C'est de lui que je la tiens, et c'est la sienne.

Pour Armel et Lislia, elles ne sont pas entrées dans les ordres, leur sainte mission sur la terre s'y oppose. Armel a une belle petite fille rose, et le vieux curé (il a plus de cent ans) dit, quand il la berce sur ses genoux :

— Voici un ange qui fera plus tard une mignonne madone d'Armor.

DUPONT, ÉDITEUR

LE VIEUX DE LA MONTAGNE

I

La Forteresse d'Alamont

Au temps des croisades, sur une des crêtes de l'Anti-Liban, dans l'Irak, était construite une redoutable forteresse qui servait de résidence au grand maître de l'ordre des *Hatschischins* (mangeurs de hatschisch) ou Ismaéliens.

Cette farouche tribu, qui formait une secte particulière de l'islamisme, se prétendait directement issue du fils d'Agar et était composée de guerriers si terriblement fanatisés qu'ils ne reculaient devant aucun danger et exécutaient passivement les ordres de leur chef.

Ce terrible souverain, qui se flattait de posséder seul la pure doctrine du Prophète et prenait le titre de « commandeur des *vrais* croyants », suivait la politique impitoyable de ses prédécesseurs.

A l'époque dont nous parlons, le grand maître des Hatschischins était Hassan II, surnommé l'*Implacable*. Souvent il avait eu affaire aux princes chrétiens établis en Palestine à la suite des croisades, et Conrad de Montferrat, marquis de Tyr, entre autres, était tombé sous le poignard des *assassins* du

Vieux de la Montagne ; noms que les Occidentaux donnaient aux sectaires d'Hassan et à lui-même.

En 1153, le plus redoutable ennemi du commandeur des vrais croyants était Sandschar, soudan d'Égypte. Plusieurs fois ses troupes avaient battu celles d'Hassan ; mais chacune de ces victoires coûtait au soudan un des chefs de son armée ou même un des membres de sa famille, mystérieusement frappé par le poignard d'un sectaire de son redoutable ennemi. Cependant, à la suite de défaites successives, les Hatschischins avaient dû se retrancher dans leur forteresse de l'Anti-Liban devant laquelle l'armée de Sandschar était venue mettre le siège.

Ce siège durait depuis sept mois et Hassan avait juré de forcer son ennemi à le lever.

Alamont, — la forteresse dont nous parlons, — était située au milieu de roches nues et tourmentées, sur le sommet d'une montagne escarpée. Assise comme l'aile d'un aigle dans une mer de pierre voisine du ciel, cette forteresse était enceinte d'une muraille dont la hauteur et l'épaisseur dépassaient celles des plus forts remparts.

Cette étrange résidence du Vieux de la Montagne présentait, disent les historiens du temps, la forme d'un lion couché, la tête appuyée sur la terre. Par son étendue, elle formait une sorte de ville, car elle renfermait des habitations, des casernes, des mosquées et des magasins.

On n'y parvenait qu'à travers des ravins creusés par les eaux. Pas un arbre, pas une plante ne croissaient à plusieurs lieues aux alentours, — quoique

les pentes du Liban fussent ailleurs très fertiles, — et ne venaient reposer le regard de l'aspect désolant de cette solitude de rochers.

A la vérité, nul ne pouvait se vanter d'avoir pu pénétrer dans Alamont, aucun même n'avait osé s'approcher de ces sombres remparts, et pourtant on racontait des choses étranges sur cette mystérieuse demeure.

Des hommes, des princes, y gémissaient, paraît-il, dans de sombres cachots.

Des enfants, ravis à leurs parents par les audacieux affidés du chef, y étaient nourris avec des mets magiques, et élevés dans une foi aveugle et sombre à la volonté du maître.

Un jour, un berger s'étant hasardé à gravir jusqu'au sommet un des pics voisins de la forteresse, avait cru voir, à travers le verdoyant feuillage d'arbres inconnus, de jeunes femmes vêtues de gaze blanche qui dansaient ensemble aux sons d'une musique aérienne dont les accords divins remplissaient l'air. Enivré par ce spectacle, charmé de cette harmonie, le pâtre cherchait à s'avancer, pour mieux voir, pour mieux entendre, quand il avait poussé un grand cri et roulé de roc en roc jusqu'au fond du ravin. Relevé quelques heures après, meurtri et sanglant, par d'autres bergers, il avait pu leur raconter son aventure et avait rendu l'âme en voulant arracher le fer de la flèche qui lui traversait la poitrine.

Le récit de cette mort violente joint à de nombreuses légendes excitait vivement la curiosité et

répandait une saine terreur en doublant, dans les imaginations populaires, la puissance mystérieuse attribuée au Vieux de la Montagne.

Le 3 octobre 1153, c'est-à-dire le premier jour du septième mois du siège, le château d'Alamont, qui était à la fois un palais splendide et un repaire de brigands, servait de théâtre à une scène étrange qui, par quelques circonstances, rappelait ce qu'on raconte au sujet des épreuves de magie enfantine auxquelles les francs-maçons soumettent encore leurs adeptes.

C'était une grande fête de l'ordre : il s'agissait du sacre d'un *foedavi* : c'est-à-dire qu'on allait initier aux mystères suprêmes un de ceux qui étaient destinés aux grandes entreprises et qui portaient aussi les noms de *sacrifiés* et de *dévoués*, pour caractériser leur mission.

Au milieu de la vaste enceinte d'Alamont, et isolée de toutes les autres constructions, s'élevait la grande mosquée, qui ne renfermait qu'une salle immense. Elle était décorée à la façon guerrière par des trophées conquis sur les ennemis, étendards ou armes, ces dernières encore teintes du sang dont elles avaient été trempées.

Vers l'extrémité, qui était tournée du côté de la Mecque, dans une sorte de nef entourée d'une balustrade en fer et gardée par des soldats, s'élevait une table de marbre surmontée des emblèmes de l'ordre.

C'était là que devait avoir lieu la cérémonie commandée par Hassan l'Implacable ; c'était l'enceinte

réservée aux dignitaires, le sanctuaire où ne pénétraient que les initiés, le *Saint* !

Le reste de l'édifice offrait un aspect imposant et terrible, tout en étant d'une grande simplicité.

Ceux qui devaient assister à l'initiation entrèrent dans cet ordre :

Premièrement, le *Sydna* ou grand maître.

C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, aux traits expressifs, aux yeux étincelants, au visage amaigri ; sa barbe grisonnante descendait en larges flots sur sa poitrine.

Il portait haut le front, sa démarche était lente et sévère et l'on sentait, à le voir, que tout ce qui l'entourait subissait l'ascendant de sa souveraine volonté.

Pour tout vêtement, il avait une longue robe blanche, serrée à la taille par une ceinture de même couleur. Il alla s'asseoir dans l'enceinte réservée, sur un siège élevé que surmontait un dôme orné d'un vautour aux ailes éployées, figure saisissante du rôle de cet homme dans le monde.

Après lui entrèrent les *Deïlkébirs*, chefs des trois provinces soumises à la domination des Haschichins, le Dschebal, le Kouhistan et la Syrie.

Ils étaient vêtus de bleu et portaient à leur ceinture d'or un yatagan à la poignée richement ciselée.

Ils prirent place aux côtés du maître.

Vinrent ensuite les *Daïs* ou initiés chargés de faire les prosélytes, sortes de missionnaires qui maniaient avec une égale habileté la parole et l'épée.

En quatrième lieu, les *Réfiks* s'installaient en de-

hors de l'enceinte. C'étaient les compagnons, officiers de l'armée, hommes farouches et d'un courage éprouvé. Ils portaient une veste rouge sans ornements, un pantalon de toile serré aux genoux et de fortes sandales retenues par des courroies ; cet uniforme sévère disparaissait presque sous des armes étincelantes et lourdes qui cliquetaient à chaque pas.

Les *Lassiks* ou aspirants, tout vêtus de blanc comme des jeunes filles, allèrent se placer silencieusement dans les angles.

Leur figure imberbe, leurs traits enfantins, leurs yeux limpides, mais fixés avec une sombre énergie sur le grand maître, leur attitude à la fois respectueuse et digne donnaient à ces jeunes gens, voués à une mort presque certaine, l'aspect d'une phalange d'enfants martyrs.

Les derniers arrivants, les plus nombreux, prirent place dans l'enceinte réservée en face de la table de marbre.

C'étaient les *Fædavis*.

Ceux-là ne pouvaient avoir aucun doute sur leur destinée ; c'était la mort certaine, la mort cruelle avec accompagnement de tortures, et ils y couraient avec joie, parce qu'on leur avait assuré, pour l'au-delà, les félicités éternelles promises par le Prophète.

Leur costume consistait en une courte robe blanche serrée à la taille par une ceinture rouge, avec des bonnets et des bottes de même couleur.

Calmes, austères et sombres, pour être parfaitement heureux, ils n'attendaient que l'ordre de mourir.

II

Le Sacre d'un Foedavi

Après l'entrée de ces malheureux fanatiques, la cérémonie commença.

Sur un signe d'Hassan, les aspirants se levèrent et entonnèrent un grave cantique qu'accompagnaient de bruyants instruments.

Les voûtes de la salle répercutaient et doubblaient le bruit, renvoyant au sol un sourd murmure semblable à celui d'un tonnerre lointain.

Ce sombre concert était destiné à préparer les esprits et à les mettre dans la disposition favorable aux mystères auxquels ils devaient être initiés.

A ces chants succéda un simulacre de bataille, car les Assassins ne pratiquaient la dévotion que comme guerriers et dans le seul but d'obtenir une mort agréable au Prophète.

Sur un signe du Vieux de la Montagne le combat simulé prit fin, non avant que du sang n'ait été répandu partout, et un jeune homme, sortant du groupe des aspirants, s'avança lentement dans l'enceinte sacrée en saluant l'assemblée. Il s'arrêta au pied de la table, puis se tournant vers le maître.

— Sydna, dit-il, je viens vous demander les insignes sacrés de vos serviteurs, si vous me trouvez digne de mourir pour vous.

— Qu'as-tu fait pour mériter cet honneur ? interrogea Hassan.

— J'ai appris les sentences du Prophète, la doc-

trine de l'ordre, et je sais par cœur la *Tschida* ainsi que la *Teenis*.

Ces deux livres, rédigés par Hassan-Sabah, fondateur de l'ordre, formaient le catéchisme des Assassins. Le premier traitait de « la connaissance de la vocation », quant au second, il enseignait la « science de s'insinuer dans la confiance des personnes ».

— Ce n'est pas assez, répliqua le grand maître.

— Je me suis exercé au métier des armes.

— Tout ceux qui sont ici en ont fait autant... Ce n'est pas assez.

— J'ai passé de longs jours à endurer la faim et la soif, de longues heures à m'endurcir au froid et à la chaleur.

— Ce n'est pas assez.

— J'ai appris à me taire et à agir.

— Cela vaut mieux que tout le reste, fit alors Hassan en se levant. Approche, et vient recevoir la première récompense de ton zèle.

Le Sydna s'avança vers la table de marbre sur laquelle étaient déposés une ceinture, un turban et des bottes rouges. Il en revêtit lui-même l'aspirant pendant que la musique faisait entendre des chants guerriers.

Le nouvel adepte fit le tour de l'assemblée en commençant par les Döilkébirs qui lui remirent chacun un poignard.

Il se présenta ensuite devant les Fœdavis.

— Frères, dit-il, je veux tuer et mourir avec vous.

L'un d'eux attachant à sa ceinture un cimenterre en tira la lame qu'il présenta au maître.

— Devant Mahomet, lui dit celui-ci, jure sur ce fer de n'épargner aucun de nos ennemis et de ne reculer devant aucun de mes ordres.

— Je le jure.

— Ton nom ?

— Je me nomme Kolbak.

— Eh bien, Kolbak, soit le bienvenu parmi tes frères. Qu'Allah te donne la force du bien, la ruse du serpent et la mort des braves.

Les voûtes de l'édifice furent aussitôt ébranlées par les cris répétés de : « Allah ! Allah ! » et par le bruit des cimenterres qui frappaient les dalles en cadence.

Puis tous les assistants se levèrent et passèrent devant le nouveau Fœdavi en disant :

— Frère, qu'Allah te soit propice !

Lorsque la foule se fut écoulée, ceux qui étaient placés dans l'enceinte sacrée se réunirent autour de l'élu.

On entendit tout à coup un bruit sourd sous les dalles, la mosquée parut s'ébranler, le sol s'entr'ouvrit sous le Fœdavi qui s'abîma soudain dans une large crevasse, sans avoir proféré un cri de surprise ou d'effroi.

Se choquant contre quantité d'obstacles qui avaient amorti sa chute en même temps qu'ils la ralentissaient, Kolbak était tombé dans un noir abîme dont il pouvait approximativement calculer la profondeur en se rapportant au temps écoulé.

Chose bizarre, en arrivant au fond, il constata qu'il ne s'était fait aucun mal, bien plus étourdi par

le cliquetis bruyant de ses armes secouées et par le fracas des différents planchers brisés par son poids que par l'horreur même de ce périlleux voyage.

En se relevant, vu l'opaque obscurité du souterrain, il chercha à reconnaître à tâtons le lieu où il se trouvait. Ses mains rencontrèrent tout d'abord les parois inégales du rocher, sur lequel s'étendait une humidité visqueuse.

Il avançait, mais sa marche était embarrassée par des obstacles de la nature desquels il ne pouvait se rendre compte. Son pied, à tout instant, se posait sur des objets dont le sol était couvert, et qui se brisaient avec un bruit sec. A un moment même, très intrigué par ces continuels assauts que livraient ses bottes contre des ennemis inconnus, il se baissa et ses mains rencontrèrent une profusion de bâtons lisses au milieu et noueux par les bouts, dont le contact avait le froid de la pierre.

Il frissonna, car, il ne pouvait en douter, c'étaient des ossements !

Cependant il ne voulait pas s'arrêter dans sa pénible exploration, malgré le bruit des ossements qui continuaient à casser avec éclat sous ses pieds, malgré une odeur âcre et infecte qui lui soulevait le cœur.

Peu à peu il reprenait espoir ; si l'obscurité était toujours aussi profonde, du moins le souterrain s'élargissait-il puisqu'il avait cessé de se guider au moyen des murs.

Tout à coup il se heurta à une sorte de rempart, et comme ses mains ne s'étendaient plus en avant, ce fut son front qui frappa contre un objet dur et

poli qui rendit le son d'une boîte creuse. Instinctivement il recula; puis s'avançant de nouveau avec précaution, les mains en quête, comme celles d'un aveugle, deux de ses doigts s'enfoncèrent dans de petites cavités dont les bords étaient rugueux. Il voulut les retirer, mais l'objet suivit son mouvement et resta suspendu à sa main droite. De sa main gauche, il voulut reconnaître la nature de cet objet qui retenait ses doigts prisonniers, et s'il n'avait eu l'âme bien trempée, ses cheveux se seraient dressés d'horreur, car c'était un crâne dans les yeux vides duquel l'index et le médius de sa main droite s'étaient enfoncés. Mais on n'était pas sacré *foedavi* sans avoir déjà fait de nombreuses preuves de courage et Kolbak murmura avec un sourire de dédain :

— Il n'y a pas de quoi faire trembler un enfant.

Et pour se délivrer de l'objet funèbre qui retenait ses doigts, il fut obligé de le briser contre la paroi par laquelle il avait été arrêté : il s'aperçut alors que ce rempart était formé par un monceau de crânes.

Comme il ne pouvait plus avancer, il s'assit sur les ossements, se résignant à attendre, sans savoir ce qu'il attendait.

Bientôt, il prêta l'oreille : un bruit indistinct et sourd se faisait entendre. C'étaient, mêlés, comme des voix confuses et des pas de plusieurs hommes.

— Es-tu prêt? cria une de ces voix qui retentit presque à ses côtés.

Kolbak se redressa, tira son poignard et répondit sans s'effrayer :

— A quoi ?

— A mourir !

— A mourir ?

— Oui, pour le Sidna.

— Je suis prêt, frappez ! dit résolûment le fœdavi.

— Il faut que tu te frappes toi-même.

Kolbak leva son bras armé, tout prêt à se percer le cœur, mais une main l'arrêta.

— Je n'attendais pas moins de toi, mon fils, lui dit encore la voix, qu'il reconnut alors pour être celle de l'un des déïlkébirs... suis-moi.

A la suite de celui qui venait de le délivrer, Kolbak entra dans une galerie faiblement éclairée où étaient réunis le Vieux de la Montagne et les autres gouverneurs de province.

Tous cinq se mirent en marche et arrivèrent, après de longs détours, à l'entrée d'une gorge étroite et profonde qui communiquait avec le souterrain et par le souterrain à la forteresse. Elle serpentait comme la peau vide d'un gigantesque reptile, à travers des montagnes coupées de ravins et percées de cavernes, et allait se perdre dans une haute et épaisse forêt de lentisques dans la nuit de laquelle on entendait aboyer les chacals et rugir les lions.

Au fond de la gorge, roulait en écumant un torrent d'eau jaunâtre, dans lequel des rochers, croulant à chaque instant avec un sinistre fracas, formaient contre ses flots furieux de nouvelles barrières.

Ce lieu portait le nom d'*Ouadi-diaoub* ou *Brèche du Diable* et justifiait amplement cette funeste dénomination, moins encore par son aspect désolé que

par les scènes de carnage dont les Assassins, qui seuls en connaissaient les détours et les abords, le rendaient souvent le théâtre.

Marchant derrière le maître, les trois déïlkébirs et le nouveau foedavi s'engagèrent dans un ravin, gagnèrent la forêt de lentisques et s'enfoncèrent dans une nouvelle galerie souterraine.

Ils allaient en silence et prenaient de grandes précautions pour étouffer le bruit de leurs pas.

Le nouvel initié, qui n'avait eu garde de demander à ses chefs où ils le conduisaient, entendit un bruit de pas au-dessus de sa tête et sentit un air frais lui arriver au visage.

Sans doute, ils approchaient de l'ouverture du souterrain ; pourtant, l'obscurité restait la même, et à cela il y avait une cause normale, c'est que, pendant leur course, la nuit était tout à fait venue.

Enfin, ils arrivèrent à l'extrémité du sombre couloir et, à travers les fentes du rocher, Kolbak aperçut des lumières dispersées qui semblaient indiquer un village ou du moins quelque endroit habité. Saisissant le moment où la lune sortait d'un rideau de nuages, un des gouverneurs poussa avec précaution une grosse pierre qui fermait l'entrée et le maître des Assassins dit en poussant le foedavi :

— Sors et regarde.

Kolbak obéit.

Il resta étonné et muet à la vue de ce qui l'entourait.

Il était au milieu de l'armée du soudan Sandschar qui assiégeait Alamont.

A travers le camp erraient des soldats ; des sentinelles se renvoyaient le cri de garde, des feux de bivouac flambaient de distance en distance, et le jeune homme distinguait les turbans des mamelouks assis alentour.

Soudain il vit deux hommes s'avancer vers lui, il eut la pensée de se retirer, mais on ne lui en avait pas donné l'ordre. Aussi, la main sur la garde de son cimeterre, se préparait-il à vendre chèrement sa vie, quand un des deux soldats du soudan l'accosta par ces mots :

— Salut au fœdavi !

Ce salut frappa d'une sorte de terreur religieuse celui que n'avait pu effrayer les affres du souterrain, et il n'en eut qu'une plus grande confiance en la puissance d'un chef qui introduisait ses affidés jusqu'au milieu des ennemis.

En effet, ces soldats étaient deux fœdavis chargés d'attendre dans le camp l'ordre de frapper un officier, lorsque Hassan jugerait ce coup utile à ses objets. Presque toujours postés à l'entrée du souterrain, ils veillaient à ce qu'on ne la découvrit pas, et avaient ordre, dans le cas où la ruse serait éventée, de poignarder celui qui aurait deviné l'usage de cette pierre, jetée avec une apparente négligence sur l'ouverture, et de courir avertir le grand maître.

Les chefs qui observaient le nouveau fœdavi désiraient sans doute le laisser sous l'impression qu'il venait d'éprouver, car ils lui enjoignirent de rentrer.

Tous alors reprirent l'obscur chemin par lequel ils étaient venus, traversèrent de nouveau la Brèche

du Diable et rentrèrent dans la galerie souterraine qui y débouchait. Après avoir parcouru plusieurs corridors tortueux et gravi de nombreux escaliers, ils prirent pied dans une grande salle ronde voûtée, taillée dans le roc, illuminée de nombreuses torches dont les reflets scintillaient à travers des cristaux, et où se trouvaient réunis tous les fœdavis alors présents à Alamont.

— Kolbak, dit le grand maître, tu t'es montré digne de faire partie de la sainte cohorte, et je demande aux enfants de notre dilection, aux soldats dévoués, réservés par le Prophète aux grandes missions et aux célestes félicités de vouloir bien te recevoir dans leurs rangs.

Tour à tour, chacun s'approcha pour donner l'accolade fraternelle au jeune homme. Puis un deïlkébir, levant en l'air un poignard rouillé par le sang, en tourna la pointe dans la direction de la Mecque en disant :

— Jure sur ce poignard que tu exécuteras, sans regarder en arrière, les ordres de Sidna; que pas un homme, fut-il ton frère, fut-il ton père, ne trouvera grâce devant toi quand le maître t'aura dit: Frappe! et que tu mourras sur un signe de sa volonté.

Kolbak étendit la main et prononça la formule sacramentelle :

— Devant le Prophète, je le jure! et périsse mon âme si je viole ce serment!

Après ce serment, Hassan l'Implacable lui tendit la main.

— Viens donc recevoir ta première récompense,

dit-il, et goûter les prémices des félicités sans bornes qui te sont réservées si tu as le bonheur de mourir pour moi !

III

Un coin du Paradis de Mahomet

Au milieu d'une autre salle, toute drapée et tendue de riches tapis, sur lesquels étaient posés des coussins de velours brodés d'or et frangés de soie, le nouveau *foedavi* s'assit, appuyant sa tête et son bras sur l'un des coussins.

Tandis que l'un des *deïlkébirs*, — car les grands dignitaires seuls pouvaient pénétrer en ce lieu, — tirait d'un luth d'ivoire des sons faibles et doux, un autre psalmodiait d'une voix lente et cadencée les versets du Koran, où le Prophète décrit, en images pleines d'une poésie orientale, les mystères et les délices qui sont réservés à ses élus.

En même temps, une gaze légère, guidée par la main invisible du troisième gouverneur, enveloppait peu à peu et voilait l'éclat des lumières.

Ces préliminaires étaient la préparation de l'initié à l'espèce de communion païenne à laquelle il allait être admis ; ils charmaient son imagination et lui donnaient la disposition morale la plus favorable à l'action du narcotique stimulant qui allait en un instant transformer son être.

Debout au milieu de la salle, le grand maître prit des mains d'un *deïlkébir* qui le lui présentait, un petit vase de cristal de roche, à travers les parois duquel

brillait l'or liquide d'une liqueur. C'était le breuvage sacré, le mystérieux hatschisch, composé avec la fleur énivrante d'une espèce particulière de chanvre.

Lorsqu'il crut le fœdavi suffisamment préparé, le Vieux de la Montagne fit quelques signes cabalistiques sur le vase et le lui présenta en disant sur un ton très solennel :

— Enfant chéri du Prophète, bois le bonheur, bois la vie !

Kolbak n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait contenir le vase, mais il le reçut avec un respect religieux, le porta à ses lèvres et l'épuisa lentement jusqu'à la dernière goutte. Puis il reposa de nouveau sa tête sur les coussins et attendit, s'abandonnant à un vague espoir, tandis que les sons du luth allaient s'affaiblissant, que la voix qui psalmodiait devenait un murmure, que les lumières se voilaient de plus en plus, et que le silence se faisait par degrés.

Le regard du jeune homme se couvrit bientôt d'une sorte de nuage, ses paupières s'abaissèrent insensiblement ; le sommeil descendit sur ses yeux, un sommeil lent, paisible, harmonieux, pareil à l'inéluçtable respiration de la fleur qui ferme son calice à la fin du jour.

Alors des visions étranges passèrent devant son regard concentré à l'intérieur de lui-même.

Il voyait des formes vagues et éthérées voltiger autour de lui avec des mouvements pleins d'harmonie.

L'air, d'une transparence merveilleuse, révélait des teintes si suaves, si diaphanes, qu'il ne savait si c'était l'aube qui se levait dans la fraîcheur du matin,

ou le crépuscule d'un beau jour qui s'endormait dans les voiles du soir.

La lumière pure et caressante, semblait le baiser, le pénétrer et paraissait s'identifier si parfaitement avec lui qu'il croyait illuminer l'atmosphère.

Devenu plus léger et comme transparent, son corps se soulevait de lui-même, montait dans l'air et se balançait mollement, ainsi qu'une nef sur les vagues d'une mer paisible.

Ses sens avaient acquis une sensibilité inconnue, et tous étaient charmés à la fois.

Des voix limpides et une musique aérienne enchantèrent son oreille; des parfums délicieux enivraient son odorat. Son palais semblait goûter un breuvage divin et il croyait voir l'air illuminé de sourires.

Ravie par ce bonheur et ces délices inconnus aux simples croyants, son âme s'abandonnait au charme de ces sensations si diverses, si douces, si pénétrantes et sa voix elle-même murmurait des mots paradisiaques.

Le grand maître et ses premiers dignitaires observaient attentivement les phases de ce sommeil et, voyant que le réveil approchait, ils le transportèrent eux-mêmes dans le lieu, où selon la coutume, le réveil devait s'opérer. Puis, ils se retirèrent.

Bientôt, de légers mouvements annoncèrent que la fascination allait cesser.

Le jeune homme souleva lentement sa tête qui paraissait appesantie sous le poids de la fatigue.

— Où suis-je ? demanda-t-il d'une voix languissante.

Personne ne lui répondit, mais son regard énérvé rencontra celui d'une jeune fille d'une rare beauté qui se penchait vers lui et souriait tendrement. Il voulut saisir la vision qui glissa entre ses bras, tandis qu'une autre jeune fille s'approchait, puis une autre, puis une autre encore. En un instant, il se vit entouré d'un essaim d'odalisque toutes plus belles les unes que les autres, revêtues de longues robes de gaze transparente qui flottaient au vent de leurs mouvements, et dont les pieds nus semblaient à peine effleurer le sol.

Cette fois pourtant, ce n'était pas un rêve. Il regardait de ses yeux ces jeunes filles danser, tandis qu'un orchestre invisible accompagnait leurs pas.

Des arbres touffus balançaient leur feuillée au-dessus de sa tête, et des fleurs odorantes embaumaient l'air.

— Mais où suis-je donc ? fit pour la seconde fois le *foedavi* surpris et charmé.

— Au milieu des houris célestes, répondit le grand maître en paraissant ; dans la demeure divine que tu habiteras plus tard, mais que tu ne dois plus revoir avant le sacrifice de ta vie.

— Ah ! cette vie est à vous ! s'écria Kolbak avec emportement, et puisse bientôt venir la mort !

Le Sidna le prit par la main et l'aida à se relever. Une fatigue indicible accablait ses membres. Les *déilkébirs* l'entraînèrent en le soutenant du côté de la forteresse et derrière eux retomba une lourde porte de fer.

C'est par ces enchantements stupides que le Vieux

de la Montagne exaltait l'imagination et le courage de ses affidés, fanatisait leur âme et leur inspirait une confiance sans bornes et une aveugle soumission.

IV

L'Ordre

Trois jours après, — trois jours pendant lesquels le jeune homme avait été livré à ses souvenirs, — Hassan le fit mander.

— Es-tu prêt ? lui demanda-t-il.

— J'attends, répondit Kolbak.

— Tu connais le souterrain d'Alamont et la Brèche du Diable. Au milieu du quatrième enfoncement de la gorge, tu verras une roche détachée des assises de la montagne, et sur cette roche un poignard gravé. Tu te détourneras et tu t'enfonceras dans le souterrain qu'elle marque. Après deux heures de marche, tu déboucheras dans la plaine, et de là tu te dirigeras tout droit vers le Caire. Il faut que tu y sois parvenu le douzième jour, à la tombée du crépuscule. Quand la lune sera au zénith, tu te placeras au pied de la tour carrée du palais du Soudan, et tu attendras qu'on te crie d'en haut : « Allah ! El-Allah ! » Alors une corde descendra de la tour, tu attacheras ce morceau de papyrus que voici et que tu ne dois pas lire.

— Seigneur, votre volonté sera faite.

— Avant de partir tu attendras mes ordres. Rentre dans la forteresse, mêle-toi aux autres, garde le silence. Quand le moment sera venu, un lassik t'avertira en te disant : « Pars ! ».

Fier de l'œuvre inconnue qu'on lui confiait, et impatient de l'accomplir, car c'était désormais un fanatique, Kolbak sortit.

Cependant sur les ordres du soudan Sandschar qui avait déjà reçu plusieurs messages d'Hassan et s'en irritait, le siège d'Alamont était poussé avec vigueur.

L'armée d'investissement était divisée en trois corps qui avaient chacun leur mission particulière. Celui du centre, le plus nombreux, faisait le siège en règle, avançant pas à pas et sûrement, creusant des chemins couverts, construisant des retranchements, et ne s'exposant qu'avec prudence. Celui de droite menaçait la tour forte qui couvrait Alamont. Celui de gauche enfin avait pour mission d'attaquer la partie des remparts qui contenaient les provisions des Assassins.

En effet, entre les remparts et les murs d'enceinte étaient creusés de vastes bassins destinés à conserver le blé, le vin, le miel et l'huile.

Là, les provisions se conservaient dans toute leur fraîcheur et les sectaires d'Hassan attribuaient cette propriété à un miracle accompli par le fondateur de l'ordre.

Le miel était la principale nourriture des grands dignitaires. Quant à l'huile, c'était leur grand moyen de défense en cas d'assaut. On devait la faire chauffer au moment de l'attaque et la verser bouillante sur les assaillants.

Alamont avait été déjà sauvé par ce moyen.

L'armée assaillante, outre les trois corps chargés de tenir la place en échec, avait de nombreux éclai-

reurs dont la mission spéciale était de découvrir à travers les rochers des chemins praticables.

On était certain que plusieurs existaient, mais ils étaient admirablement dissimulés, et on voulait s'assurer, non seulement de leur existence, mais de la force qui les défendait.

Dans une guerre de ce genre, les surprises étaient les principaux moyens d'attaque; il fallait tuer les sentinelles et les postes avancés sans donner l'éveil au gros de l'armée.

De temps en temps, les Hatschischins, qui se défendaient avec courage, faisaient des sorties d'autant plus meurtrières qu'elles étaient toujours inattendues, car on ne savait pas où elles avaient lieu.

Voilà pourquoi il importait de découvrir les chemins secrets qui conduisaient à Alamont, et dont la connaissance donnait un immense avantage aux assiégés.

Un soir de forte chaleur, alors que l'humide brume du crépuscule tombait sur la terre, deux mamelouks du corps des éclaireurs vinrent prévenir le général qu'au fond du ravin ils venaient de voir une douzaine d'Assassins occupés à remuer des quartiers de roche.

Certain que ce devait être un poste avancé, destiné à garder ou à fortifier l'entrée d'un couloir important, il fit aussitôt partir, sous la conduite des deux éclaireurs, une cinquantaine d'hommes déterminés.

La colonne se mit en marche, traversa des ravins, franchit des torrents, escalada des rochers et arriva, après une course rapide et pénible, aux abords de la gorge indiquée.

Là, les cinquante hommes s'arrêtèrent et après un moment de délibération, ils se divisèrent en deux compagnies.

La première se remit en marche pour tourner le ravin par la droite, tandis que la seconde commença à ramper en ligne droite.

Le guide allait devant, se traînant sur les mains et sur les genoux, avec son poignard entre les dents.

Il faisait nuit noire.

Tout à coup, le mamelouk le plus avancé s'arrêta ; à deux pas de lui, dans une excavation, malgré l'obscurité, il venait de découvrir une sentinelle perdue.

Mais ce temps d'arrêt n'était pas causé par la peur, car l'instant d'après, il faisait un bond de fauve et frappait la sentinelle qui s'afaisa sur elle-même sans pousser un cri.

Après cet exploit, la petite compagnie se reprit à ramper, pareille à une troupe de chacals.

En tournant un monticule, le guide aperçut une seconde sentinelle qui regardait obstinément de son côté. Le moment était critique.

Avait-il été vu ?

Une seconde suffisait pour donner l'éveil au poste ennemi.

Sûr de son agilité, pour la seconde fois, le mamelouk fit un bond prodigieux, tomba sur la sentinelle, la saisit à la gorge, de ses deux mains, et l'étouffa silencieusement,

Mais cette seconde lutte avait eu lieu trop près du fond du ravin pour ne pas être entendue par les Assassins. Trop peu nombreux pour tenir tête aux

deux compagnies égyptiennes, ils se défendirent et moururent avec un farouche héroïsme en protégeant la fuite de deux d'entre eux.

Cette fuite était un grand malheur, car il ne fallait plus compter pouvoir surprendre Alamont par la galerie souterraine qu'on venait de découvrir.

Informé du succès relatif de son expédition nocturne, le général dirigea vers le ravin une forte colonne chargée d'attaquer le fort qui couvrait Alamont.

Cette colonne put parvenir au pied des remparts, grâce au chemin qui venait d'être découvert et occupé. Pourtant, l'attaque ne put avoir le caractère de la surprise, car les Assassins avaient été prévenus par leurs deux coreligionnaires dont la fuite avait été protégée.

Quoique çà, les assiégés n'ayant pas eu le temps de préparer l'huile bouillante, le premier choc fut désastreux pour eux. L'armée d'Égypte put s'emparer d'une bonne position et s'y fortifier.

Désormais la prise définitive semblait assurée et n'était plus qu'une affaire de temps.

Aussi s'empressa-t-on d'envoyer un courrier au Soudan pour lui annoncer ce succès.

Le jour même où partait ce messenger porteur de l'heureuse nouvelle, Kolbak, le fœdavi nouvellement initié, était accosté, dans la forteresse d'Alamont, par un lassik qui lui disait solennellement ce mot énigmatique :

— Pars !

V

Le Message d'Hassan

Un peu plus d'une semaine après, par une affreuse nuit d'automne, un orage terrible et comme il ne s'en voit que dans les brûlants climats, se déchaînait sur la ville du Caire.

Les rares lumières qui avaient pour mission de donner à la vieille cité une tournure éclairée s'étaient éteintes sous la violence du vent.

Seuls, à intervalles irréguliers et rapides, les éclairs illuminaient d'une lueur livide les rues étroites et les sombres carrefours, sortes de labyrinthes où les habitants eux-mêmes ne pouvaient se reconnaître en plein jour. Des torrents d'eau se précipitaient, en roulant des cailloux énormes, entre les files resserrées et tortueuses des maisons, et le vent qui s'engouffrait dans ces passages, plus semblables à des canaux qu'à des chemins, sifflait en accords sinistres.

Si ce n'est quelques chiens effarés qui couraient en hurlant par la ville, et un escadron de rats qui fuyaient l'inondation, pas un être vivant ne se trouvait dehors.

Si, pourtant, il y en avait un, mais un seul !
C'était un homme de haute taille.

Impassible devant l'explosion de colère des éléments bouleversés, il se tenait debout, collé aux murs crénelés du palais du Soudan, au pied d'une tour élevée qui formait l'angle d'une cour intérieure.

Près de lui, un soldat égorgé, — sans doute la sen-

tinelle, — gisait dans le ruisseau. Enveloppé dans un grand manteau sombre, la tête nue, un long poignard passé dans sa ceinture, cet homme paraissait attendre la fin de la tempête avec une certaine impatience, car il frappait du pied et murmurait sourdement, en levant de temps en temps les yeux vers une meurtrière placée juste au-dessus de sa tête.

L'orage se calmait pourtant, et le tonnerre s'apaisait en faisant entendre des grondements lointains et prolongés, mais de plus en plus faibles.

Soudain, une pierre lancée d'en haut vint rebondir sur les galets de la chaussée, et alla se perdre avec bruit dans le ruisseau qui courait au milieu de la rue, en même temps que ces mots mystérieux et prononcés par une voix gutturale tombaient du haut de la tour :

— *Allah akbar !*

— Enfin ! murmura l'homme au manteau sombre.

Il s'avança vers le ruisseau, se baissa, plongea sa main dans l'eau limoneuse, et, après quelques instants de recherches, revint à son poste, la pierre à la main.

C'était un de ces cailloux rougeâtre comme en charrie le Nil. Une fine lanière de peau le serrait d'un nœud et se prolongeait jusqu'à la meurtrière.

L'inconnu cherchait à déchiffrer des signes bizarres qui étaient tracés sur un des côtés de cette pierre. Mais l'épaisse obscurité l'empêchait de rien distinguer.

— Il ne viendra donc pas un éclair, maintenant ? murmura-t-il.

Comme si sa voix avait été entendue par le maître

du tonnerre, une strie de feu zébra le ciel noir. Puis tout rentra dans l'obscurité.

Mais cette lumière instantanée avait suffi au singulier personnage, — dans lequel nous aurions pu reconnaître Kolbak le *foedavi*, — pour approcher la pierre de ses yeux et pour lire son étrange message.

Il répondit à la voix de la tour en répétant les paroles entendues, remplaça la pierre par une écorce de papyrus et imprima une secousse à la lanière de peau qui remonta aussitôt; puis se baissant sur le cadavre de la sentinelle égorgée, qui gisait près de lui, il posa sa main à la place du cœur, comme pour s'assurer qu'il ne lui restait plus un souffle de vie, enleva son yatagan et s'éloigna rapidement.

Le lendemain matin, dès l'aube, tous ceux qui habitaient le palais du soudan Sandschar étaient dans la désolation. On ne savait comment apprendre au maître la terrible nouvelle. Cinq veilleurs de nuit avaient été assassinés tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du palais. Auprès de l'un d'eux on avait trouvé une écorce de papyrus sur laquelle ces mots étaient écrits au poinçon :

« Le Vieux de la Montagne, prince des Hatschischins, au Soudan d'Égypte :

« Que Sandschar lève de suite le siège d'Alamont, s'il ne veut bientôt avoir à se repentir de sa fatale hardiesse ! »

A la vue de ce fier message et de la signature d'Hassan, le Soudan eut une crise de rage indescriptible, et jura par Mahomet qu'il n'aurait de repos,

qu'après avoir brûlé la tanière de l'impertinent grand maître des Assassins, avec lui et tous les siens.

Ce qui redoublait la fureur haineuse du potentat d'Egypte, c'est que, en dehors des meurtres qui avaient toujours accompagné les messages de son redoutable ennemi, il le soupçonnait fort d'avoir fait enlever, et sans doute fait périr un de ses fils, disparu quelque dix ans auparavant avec cinq seigneurs qui l'accompagnaient dans une promenade en dehors du Caire.

C'est pourquoi il résolut de faire presser le siège d'Alamont au lieu d'obéir à l'ordre audacieux.

En même temps il redoubla de précautions ; doublant le nombre des sentinelles et renouvelant ce jour-là presque toute sa maison.

Pour ce prince brave et loyal, qui savait estimer un ennemi tout en le combattant, mais à qui répugnait la ruse et la perfidie, cette défiance était un véritable tourment. Cependant, il ne pouvait douter que les sicaires d'Hassan l'Implacable se fussent introduits jusque parmi ses gens, étant donnés les crimes mystérieux accomplis au sein de son propre palais.

L'unique serviteur en qui il eût une confiance illimitée, était un jeune homme admis depuis huit mois au nombre de ses gardes, et qui, dans une révolte, l'avait sauvé au péril de sa vie. Sandschar, reconnaissant, l'avait attaché à sa personne et se louait de sa fidélité.

D'une douceur rare, d'une intrépidité peu commune, mais fier et insouciant à l'excès, ce jeune

homme ne se mêlait jamais aux petites intrigues des partis qui se disputaient les faveurs du maître.

Il avait une petite figure pâle au milieu de laquelle brillaient deux yeux noirs et profonds qui révélèrent une âme forte et noble.

A voir la finesse de ses traits, ses membres délicats, sa taille frêle et élancée, on eût dit une jeune fille ; mais ces apparences étaient trompeuses, car on l'avait vu endurer sans faiblesse et sans plainte les plus rudes fatigues de la guerre, et le lourd cimetière semblait un jouet léger à sa main de femme dont les doigts étaient d'acier.

Il veillait sur le Soudan avec l'attention inquiète d'un chien fidèle, et semblait avoir pour lui une affection jalouse, presque farouche.

Lorsque la colère de Sandschar fut un peu calmée, il fit mander le jeune homme et lui dit :

— Désormais, Nour-ed-Dhin, c'est à toi que je confie la garde de mes appartements et la sûreté de ma personne.

— Bien, Seigneur, répondit avec calme celui qu'on venait d'appeler Nour-ed-Dhin.

— Je ne serai pas ingrat, reprit le Sultan, et saura reconnaître tes services. Car je me souviens de ton dévouement et suis tranquille sous ta garde, mon fils.

A ce mot de haute affection, si rare dans la bouche du maître, Nour-ed-Dhin baissa les yeux sans répondre. Son visage ne révélait aucun signe de joie, et cette marque particulière de faveur, qui eût fait tomber à genoux tous les autres courtisans, le laissa calme et froid ; il paraissait même qu'un nuage de

tristesse voilât son front. Debout et immobile, il semblait profondément réfléchir.

— Qu'as-tu donc ? demanda Sandschar remarquant cette attitude singulière.

— Seigneur, répondit Nour-ed-Dhin, vous êtes bon pour moi et je serais au désespoir de vous voir arriver malheur. Si vous daigniez écouter les conseils d'un infime serviteur qui vous aime...

— Eh bien ?

— Eh bien, seigneur, je crains pour vous... Hassan est puissant, terrible, implacable comme le dit son nom, et quand il veut...

— Il accomplit !... Par Allah ! moi aussi j'ai une volonté, il l'apprendra à ses dépens... Voyons ton conseil ?

— Vous savez, seigneur, si Nour-ed-Dhin est brave ?

— Oui, mon enfant, je sais que la mort ne te fait pas peur, qu'il faille la recevoir ou la donner...

— Eh bien, interrompit sourdement ce jeune homme, si j'étais à la place de Sandschar, sultan d'Egypte, moi qui ai du courage, moi que la mort ne peut effrayer...

— Que ferais-tu ?

— Je lèverais le siège d'Alamont !

— Par le Prophète ! rugit le Soudan dont les yeux s'allumèrent soudain, si un autre que toi avait hasardé un pareil conseil !... Non, il ne sera pas dit que ce brigand pourra me tenir en échec. Alamont sera rasé et tous ses habitants passés par les armes... Quant à toi, ne t'occupe plus de mes desseins et veille seulement à la sûreté de ma personne.

VI

Le Mystérieux Nour-ed-Dhin

Quoique faisant diligence, le messager du général avait été devancé par celui d'Hassan, et, encore retardé par l'orage de la nuit, il n'entra au Caire que quelques heures après l'émouvant réveil de Sandschar.

Prévenu de son arrivée, et très satisfait d'avoir à entendre des nouvelles probablement heureuses, le Soudan se rendit dans la grande salle du sérail pour donner audience au messager, et là, entouré de ses officiers et des principaux dignitaires, il lut à haute voix la lettre du commandant de l'armée assiégeante.

Un tonnerre d'applaudissements retentit aussitôt, et de tous les coins de la salle partirent des acclamations.

— Gloire au soudan d'Egypte ! criaient les uns.

— Vive Sandschar !

— Longue vie au Sultan triomphateur !

Seul au milieu de cette allégresse générale et de ces exclamations laudatives, Nour-ed-Dhin gardait le silence.

Sa figure était même soucieuse.

Sandschar qui le regarda ne put manquer d'être surpris de sa sombre attitude, d'autant plus que l'expression sévère de son visage le frappait pour la seconde fois de la journée.

— D'où vient ta tristesse ? lui demanda-il avec bonté. Sérais-tu fâché du succès que vient de remporter mon armée ?

Nour-ed-Dhin releva les yeux sur son maître et répondit avec calme :

— Oui, Seigneur !

A l'audition de ces stupéfiantes paroles, tous les courtisans s'éloignèrent du jeune homme comme s'il eût été pestiféré. Il se fit alors un moment de silence que personne n'osait troubler, chacun prévoyant une explosion de colère du maître.

Tout d'abord Sandschar avait froncé le sourcil, ne s'attendant pas à cette réponse surtout en pleine assemblée ; mais après quelques minutes d'hésitation, il parut se calmer et demanda à Nour-ed-Dhin :

— Pourrais-tu t'expliquer ?

— Oui, Seigneur, dit le jeune homme d'une voix émue. Vous savez si je vous aime. Eh bien, au nom de cette affection, au nom de votre salut, levez le siège d'Alamont.

— Traître ! rugit Sandschar blessé dans son orgueil, voilà de pernicieuses paroles. Va-t'en, éloigne-toi d'ici. Tu ne mérites même pas la mort, mais seulement le mépris dû aux lâches.

Le jeune homme frémit, son œil lança des flammes et sa main chercha d'instinct la garde de son poignard ; mais il n'acheva pas ce mouvement et resta immobile et silencieux.

Cependant, nous l'avons dit, Sandschar était un prince loyal et bon, et voyant tous ses courtisans murmurer contre celui qu'il venait d'accabler, son affection se mit à lutter contre sa colère, et le souvenir de son dévouement lui revenant à l'esprit, il n'eut pas honte de se lever pour dire :

— J'ai été injuste envers toi, Nour-ed-Dhin, car serais-tu vraiment lâche, ce qui n'est pas, je devais être le dernier à te lancer cette insulte.

Dans une pareille cour, ces excuses sans précédent étaient une marque de faveur inouïe.

Aussi la jalousie contenue jusqu'alors par la modestie du jeune homme, s'éveilla-t-elle soudain contre lui, et, en quelques minutes, grâce à la complicité des méchants et des intrigants, s'ourdit une conspiration tacite.

Après avoir annoncé que, dédaignant les menaces d'Hassan, le lendemain il partirait pour se mettre à la tête de son armée, Sandschar leva la séance et se retira dans ses appartements avec le premier de ses ministres.

Occupons-nous des affaires de l'Etat, dit-il.

— Pour que les affaires de l'Etat soient prospères, il faut que vous viviez, Seigneur, répliqua surnoisement le ministre, qui détestait Nour-el-Dhin et était de la cabale formée contre lui.

— Comment, toi aussi, tu penserais que ma vie est en danger ?

— Seigneur, les sicaires d'Hassan se sont introduits dans votre palais la dernière nuit ; ils peuvent encore revenir la nuit prochaine comme on a semblé vous en menacer en pleine assemblée.

— Par Mahomet ! tu soupçonnes quelqu'un ?

— Je ne puis me permettre de donner un conseil à mon maître dont la haute sagesse se suffit à elle-même.

— Parle sans ambiguïté, s'écria Sandschar, qui

était plein de franchise. Tu soupçonnes Nour-ed-Dhin, avoue-le ?

— Vous lisez au fond de mes pensées, Seigneur, répliqua l'hypocrite. Quel autre que celui-là, en effet, pourrait vouloir vous nuire ? C'est lui qui veillait dans vos appartements lorsque vous avez reçu le dernier et sanglant message du Vieux de la Montagne; c'est lui qui vous conseille de vous soumettre aux ordres insolents d'Hassan; lui enfin qui, seul entre tous, a fait preuve d'une inexplicable tristesse en apprenant les succès de votre armée.

— C'est pourtant vrai, balbutia le Soudan, que frappait ce raisonnement. Voyons, que ferais-tu à ma place ?

— Il y a un moyen bien simple de vous assurer de la fidélité de Nour-ed-Dhin ou de sa trahison, Seigneur; confiez la garde de vos appartements et de votre personne à d'autres serviteurs, et, pour plus de sûreté, faites enfermer Nour-ed-Dhin.

Le Sultan hésita; mais il réfléchit qu'après tout ce n'était là qu'une épreuve, et il signa l'ordre d'arrestation en disant:

— Je suis las des soupçons qui me rongent; mieux vaut la vérité, si triste qu'elle soit; après cela, je saurai à qui me fier.

Le premier ministre s'empressa de faire exécuter l'ordre, et pour mieux humilier celui qui était devenu, par la faveur dont il jouissait, un ennemi commun, on lui fit traverser la salle où se tenaient les gardes pour le conduire à la prison du sérail.

A son aspect, un murmure d'indignation s'éleva

de tous côtés. Nour-ed-Dhin parcourut la salle du regard, comme pour défier ses ennemis.

Son œil s'arrêta sur un groupe d'où partaient des propos insolents. Il marcha droit à ce groupe.

Tous s'écartèrent à l'exception de deux serviteurs qui restèrent immobiles. Mais au moment où le jeune homme arrivait sur eux, son pied glissa et il tomba à terre.

Plus compatissants sans doute que leurs compagnons, les deux hommes s'élançèrent pour le relever. Nour-ed-Dhin prit la main de l'un d'eux comme s'il voulait s'y appuyer; les deux mains se pressèrent et un petit caillou blanc passa de la main du prisonnier dans l'autre. Ce mouvement fut si rapidement exécuté que tous ne virent dans cette petite scène qu'une chute accidentelle. Le jeune homme relevé traversa la salle entre ses deux gardiens et dit assez haut avant de sortir :

— *Allah akbar!*

Ces mots ne pouvaient être interprétés comme cri séditieux, puisqu'ils signifiaient : « Dieu est grand ! »

VII

Le second message d'Hassan

Le soir venu, les appartements du Soudan furent entourés d'une garde nombreuse et les serviteurs les plus éprouvés veillèrent à l'entrée de sa chambre.

Bientôt tout rentra dans le silence et les lumières s'éteignirent une à une.

Deux sentinelles passaient et repassaient devant

la porte de la pièce dans laquelle reposait Sandschar, et toutes deux avaient ordre de tuer l'homme, quel qu'il fût, qui essayerait d'en franchir le seuil.

Tout dormait dans l'immense palais.

La nuit s'était passée calme et silencieuse et les veilleurs sentaient leurs poitrines se soulager d'un grand poids, car le jour commençait à poindre.

Soudain, un cri terrifiant partit de la chambre du Sultan, jetant l'alarme de tous côtés.

Les deux sentinelles franchirent le seuil, et se précipitèrent vers le divan sur lequel était Sandschar.

Le Soudan était à moitié levé, le coude appuyé sur un coussin, la figure blême, l'œil hagard et obstinément fixé sur un des coins du même coussin qui, l'instant d'auparavant, lui servait d'oreiller.

A ce coin, une feuille de papyrus était fixée par la lame brillante d'un poignard.

Tous les officiers du palais, accourus au cri du maître, restèrent immobiles à cette vue. L'un d'eux, plus hardi que les autres, demanda pourtant :

— Êtes-vous blessé, Seigneur ?

Instinctivement, Sandschar se tâta et fut presque étonné de se trouver sain et sauf.

— Non, fit-il, après un moment. Mais ce poignard n'est pas venu seul ici... Quels sont les traîtres parmi vous ?

Tous les assistants se regardèrent l'un l'autre avec soupçon. Les gardes et les serviteurs furent interrogés, on les menaça même de la question, mais ils ne purent donner aucune indication, n'ayant vu entrer personne.

Cependant, le Soudan avait arraché lui-même le poignard et pris la feuille qu'il clouait au coussin.

Sur cette feuille était écrit :

« Ultième message d'Hassan à Sandschar... Si le siège d'Alamont n'est pas levé avant la lune nouvelle, ce poignard sera planté dans le cœur du Soudan ! (1) »

— Ah ! s'écria le prince en froissant le message, fussent tous les poignards des Assassins être levés sur moi, je partirai aujourd'hui même pour rejoindre mon armée. Voilà ma réponse : que les traitres qui sont ici aillent la porter au Vieux de la Montagne.

Et se tournant vers son premier ministre, il ajouta :

— L'épreuve est concluante ; qu'on aille me chercher Nour-ed-Dhin.

Lorsque l'officier chargé de rendre la liberté à Nour-ed-Dhin ouvrit la porte de sa prison, ce dernier demanda avec une sorte d'angoisse :

— Et le Sultan ?

— Il vous fait mander près de lui, répliqua l'officier.

Ces mots parurent soulager le prisonnier qui suivit son guide et qui, à peine arrivé dans l'appartement du Soudan, se précipita vers lui en disant :

— Béni soit le Prophète qui a protégé vos jours !

— Tu sais donc ce qui s'est passé ? interrogea Sandschar surpris.

— Ce que je sais, Seigneur, c'est qu'Hassan est

(1) Historique.

puissant et que son bras atteint tous ses ennemis. Ce que je redoute, c'est qu'une nouvelle victoire de vos troupes soit le signal de votre mort.

— Je défie Hassan et tous ses poignards ! exclama Sandschar. Nul ne me fera revenir sur ma décision. Je pars aujourd'hui même pour voir de mes yeux raser son repaire, et tu me suivras, Nour-ed-Dhin, car c'est à toi seul que je veux confier le soin de ma vie.

Il lui tendit sa main avec bonté.

Le jeune homme la prit comme malgré lui et la serra avec force.

— *Allah akbar* (Dieu est grand !) murmura-t-il tandis qu'un sourire d'indicible tristesse passait sur son noble visage. Je souhaite qu'il vous protège, Seigneur.

VIII

La tristesse de Sandschar

Quand le soudan d'Égypte arriva à l'armée qui assiégeait Alamont, un bruit sinistre venait de se répandre parmi les troupes et se chuchotait déjà entre officiers.

On disait que le jeune fils enlevé dix ans plus tôt à Sandschar était dans la forteresse investie.

Nul ne savait d'où venait ce bruit, mais il s'était propagé en peu de temps. On n'osait pas en faire part au Soudan, car c'était en même temps contrarier ses projets contre Alamont et renouveler sa douleur.

Pour lui annoncer cette nouvelle, — il fallait bien

en arriver là, — on eut recours à Nour-ed-Dhin, dont la faveur s'était accrue en raison même des soupçons dont il avait été l'objet: le jeune homme se chargea de ce soin avec d'autant plus d'empressement, qu'il y vit un nouveau motif de renouveler son conseil au sujet du siège.

Avec sa franchise ordinaire, sans ménagement, il alla droit au but et annonça à Sandschar la nouvelle qui circulait dans l'armée. Le malheureux père fut frappé comme par un coup de foudre, et Nour-ed-Dhin allait en profiter pour renouveler sa prière, lorsque le Soudan le congédia, voulant s'abandonner en liberté à sa douleur.

Renfermé sous sa tente, après avoir donné l'ordre de suspendre les opérations, il roula dans son esprit mille projets contraires. Mais l'arrêt des hostilités contrariait l'orgueil de l'émir et l'ambition de ses officiers, car la reddition d'Alamont, en anéantissant l'ordre des Assassins, faisait tomber trois nouvelles provinces au pouvoir de Sandschar et permettrait de créer trois nouveaux gouverneurs.

Aussi, au sortir de sa tente, le Soudan fut-il entouré de conseillers empressés dont les avis furent d'autant mieux accueillis qu'ils étaient conformes au secret désir de son orgueil. On lui fit remarquer que ce bruit n'avait été répandu qu'au moment même où Alamont était le plus menacé; que le Vieux de la Montagne n'aurait pas manqué de le faire connaître depuis longtemps, s'il avait eu un fondement réel; que c'était enfin un moyen désespéré employé par Hassan pour intimider et arrêter un ennemi

qu'il redoutait. Ces avis, outre qu'ils flattaient le désir de vengeance de Sandschar, avaient tous les caractères de la vraisemblance.

Le Soudan se laissa donc convaincre, comme un homme qui s'attache à la première idée qui lui semble salutaire. Il donna l'ordre de reprendre les opérations et de battre en brèche la tour principale qui paraissait menacer ruine.

L'inquiétude, cependant, ne pouvait avoir déserté soudain l'esprit de Sandschar. Il cherchait bien à se persuader que la funeste nouvelle n'était qu'une ruse de guerre, ruse lâche et perfide. Pourtant, un soupçon continuait à assiéger sa pensée.

Quand il passait à cheval devant le front de ses troupes, son visage était empreint d'une mortelle tristesse, qui faisait contraste avec son caractère ordinairement résolu; car il se rappelait que l'idée de l'enlèvement de son fils par les affidés du Vieux de la Montagne, avait été le premier soupçon de tous ses gens et de lui-même.

Nour-ed-Dhin était plus que jamais en faveur, il était devenu le serviteur intime et inséparable de Sandschar. Mais depuis que ce dernier avait pris la résolution de presser le siège d'Alamont, le jeune homme était devenu d'un caractère inquiet, sombre, irascible. Il éloignait de lui ses meilleurs amis par la hauteur dédaigneuse dont il faisait montre.

Toujours il se promenait seul, errant par le camp sans parler à personne. La nuit même, il avait été rencontré par des patrouilles en des endroits où rien ne semblait l'appeler.

Lorsque le Soudan sortait de sa tente, il le suivait des yeux avec une expression étrange.

Mais si ses ennemis augmentaient en nombre, nul n'osait plus le desservir dans l'esprit du maître, dont l'amitié pour lui augmentait de jour en jour. Chose curieuse, l'étrangeté de sa conduite, sa tristesse, son inquiétude visible étaient autant de motifs qui rapprochaient de lui le Soudan ; car ce généreux souverain y voyait une sympathie secrète, une similitude de caractère qui ne pouvaient que l'attirer.

Excitée par la présence du prince, l'armée faisait des prodiges de valeur. Le fort avait été presque isolé d'Alamont, grâce au cercle de soldats qui l'entourait.

Un soir que les troupes se reposaient, rassemblant toutes leurs forces pour l'assaut qu'on devait donner le lendemain, sur les remparts d'Alamont on vit apparaître le drapeau blanc des parlementaires.

Un moment après, en effet, arrivait au camp un Assassin porteur d'un message.

Le Soudan le reçut dans sa tente et en écouta la lecture devant ses officiers assemblés.

« Le Vieux de la Montagne, — disait le message, — plaint sincèrement Sandschar de se laisser influencer par des conseils pernicieux ; il prie Mahomet de lui envoyer une bonne inspiration, car si le fort est pris, un malheur plus affreux que la mort attend le Soudan et son fils. »

Le Sultan pâlit ; ses yeux étincelants et ses traits contractés témoignaient du combat que se livraient en lui l'orgueil blessé du souverain et l'amour paternel.

Il hésitait, en proie à une terrible anxiété, lorsqu'il entendit l'émir dire au messenger :

— Les ruses de votre maître sont connues.

— Allez dire à votre maître, s'écria le Soudan, qui semblait n'attendre que ce mot pour se décider, allez lui dire qu'Alamont ne verra pas luire la lune nouvelle.

Lorsque le messenger rapporta cette fière réponse au grand maître des Hatschischins, celui-ci était dans son appartement dont il ne sortait presque plus.

Il le congédia et fit mander Kolbak, le fœdavi qui s'était si bien acquitté de sa mission au Caire.

— Kolbak, lui dit-il, en lui remettant un morceau de papyrus sur lequel il n'y avait rien d'écrit ; tu vas sortir par le souterrain de la brèche du Diable. Arrivé au camp des Egyptiens, tu trouveras deux fœdavis qui te remettront un burnou de mamelouk et devront te conduire jusqu'à Nour-ed-Dhin auquel tu remettras ce message. Après cela... écoute et grave bien mon ordre dans ta mémoire. Après cela tu resteras dans l'ombre de Nour-ed-Dhin, et ton poignard fera justice s'il trahit... Va!...

IX

Ce qu'était Nour-ed-Dhin

On a déjà deviné, sans doute, que Nour-ed-Dhin était un de ces malheureux fanatiques qui, sous le nom de fœdavis, formaient la mystérieuse et redoutable force d'Hassan l'Implacable.

Envoyé par son maître pour surveiller, et, au be-

soin, assassiner Sandschar, le jeune homme s'était, malgré lui, senti pris d'une profonde affection pour la victime désignée.

Les nobles qualités du Soudan l'avaient séduit ; la bonté, la confiance que lui montrait son nouveau maître avaient de jour en jour accru cette affection.

Partagé entre son amour pour Sandschar et ce qu'il regardait comme son devoir envers son Dieu, le malheureux jeune homme vivait dans d'horribles et continuels tourments : de là sa conduite étrange, ses contractions, sa tristesse.

Volontiers il eût donné sa vie pour sauver celle du Soudan ; mais la fausse idée du devoir que lui avait habilement inculquée le Vieux de la Montagne surgissait devant lui chaque fois qu'il essayait de suivre l'inspiration de son cœur.

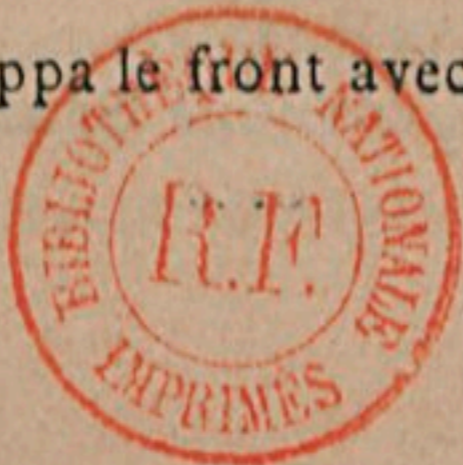
Au moment où un fœdavi inconnu de lui lui remit le morceau de papyrus envoyé par Hassan, un frisson parcourut ses membres. En voyant que rien n'y était écrit, il comprit qu'il s'agissait d'une mission terrible et d'un coup décisif.

Il rentra aussitôt sous sa tente et approcha le papyrus de la flamme de sa lampe.

A mesure qu'il s'échauffait, des lettres, de plus en plus distinctes, se dessinaient à la surface.

D'un œil avide et inquiet il suivait ces lignes plus accusées de minute en minute, pour y chercher d'avance la pensée de son maître et y lire sa destinée.

Soudain il se frappa le front avec désespoir et fer-



ma les yeux. Il venait de lire en entier le terrible billet qui disait :

« Lorsque le drapeau feu, le drapeau de l'Ordre, « sera fixé sur la mosquée, frappe le Soudan au « cœur. Malheur à qui refuse d'obéir au successeur « du Prophète ! »

Des larmes montèrent aux yeux de Nour-ed-Dhin.

Il lui fallait donc tuer son bienfaiteur, son ami, et cela au moment où Sandschar s'abandonnait à lui avec plus de confiance que jamais.

L'idée de cette horrible et lâche ingratitude le fit trembler. Mais le Vieux de la Montagne savait aux mains de qui il confiait ses poignards.

Le malheureux fanatisé se rappela les scènes de son initiation et son serment, et refoulant au fond de son cœur le dégoût qu'il éprouvait pour le devoir à accomplir, il se rendit à la tente du Soudan où l'appelaient ses fonctions.

C'est là que l'attendait son plus cruel supplice.

Depuis qu'on avait répandu l'horrible bruit que son fils était à Alamont, Sandschar était sujet à des accès de tristesse indicible.

Il se trouvait justement dans un de ces moments et accueillit le jeune homme avec une effusion de cœur qui perça l'âme de Nour-ed-Dhin.

— Mon enfant, lui dit-il, il me semble que ma destinée est proche. Si elle est écrite, je n'y puis rien, Allah en est seul maître.

Nour-ed-Dhin fit un effort douloureux pour refouler les larmes qu'il sentait monter.

— En mourant, continua Sandschar, je voudrais

du moins emporter l'espoir que je serai vengé de ce misérable Hassan, qui a peut-être mon fils entre ses mains, et c'est toi que je charge de ce soin.

Il s'arrêta, semblant réfléchir amèrement. Son regard plein d'amertume se fixa sur le jeune homme qui, pâle, immobile et muet, ressemblait au coupable auquel on lit sa sentence de mort.

— Il aurait ton âge, reprit Sandschar, comme s'il se parlait à lui-même. Je pense qu'il serait aussi beau que toi, et je veux croire qu'il aurait ta franchise et ta loyauté.

C'en était trop.

Nour-ed-Dhin se leva et il allait se jeter aux genoux du prince, lui tout avouer, puis se tuer après son aveu, quand l'émir et les principaux officiers de l'armée, qui avaient été mandés par le Soudan, entrèrent dans sa tente.

Le jeune homme se contint et tomba sur un sofa, à demi évanoui, tandis que les officiers se rangeaient en cercle.

— C'est demain que se donne l'assaut, dit Sandschar en s'adressant à eux. Nul de nous ne sait s'il en doit revenir. Une flèche peut m'atteindre comme les autres. Ecoutez donc mes dernières instructions. En m'annonçant que mon fils est entre ses mains, Hassan n'a sans doute employé qu'une misérable ruse ; mais je veux qu'on s'en assure. Après la prise d'Alamont, tous les prisonniers et les morts devront être visités. Mon fils se reconnaîtra facilement à un croissant rouge tatoué derrière son épaule droite. S'il est parmi les prisonniers, qu'on épargne le maî-

tre des Hatschischins, mais s'il est parmi les morts, Hassan devra être supplicié.

« Allez, et que chacun fasse demain son devoir. »

X

Le Signal sanglant

Le soleil dépassait à peine les cîmes bornant l'horizon, que déjà les deux armées étaient en mouvement.

Le premier corps des assiégeants attaquait la partie des remparts qui contenait les provisions. Le second occupait le ravin qui aboutissait au fort, principale défense de la place. Le troisième enfin avait tourné cette position, pendant la nuit, et devait la prendre à revers.

Ce mouvement ordonné par le Soudan, devait être décisif. Attaqué des deux côtés, le fort pouvait à peine tenir une demi-journée.

De part et d'autre on se battait avec acharnement. Deux assauts avaient déjà été repoussés.

Impatient de ces retards, et irrité de cette résistance, Sandschar fit donner sa garde.

La présence de cette troupe d'élite ranima le courage des soldats, qui retournèrent aux remparts avec une nouvelle ardeur.

Les échelles furent dressées et tous y montèrent avec intrépidité.

Mais des torrents d'huile bouillante tombaient sur les assiégeants qui, pour se protéger contre ce re-

doutable moyen de défense, n'avaient que l'abri d'un casque en métal, large comme un parasol et terminé par trois pointes creuses.

Ces pointes, en forme de gouttières, terminaient trois rigoles dans lesquelles se précipitait le liquide bouillant, qui s'écoulait ensuite sans danger pour le corps de ceux dont la tête portait ce casque.

Malheureusement, il n'en était pas de même pour les voisins, qui se trouvaient arrosés par les coiffures des camarades.

De plus, ces casques, bientôt échauffés, étouffaient la respiration des plus forts, qui tombaient asphyxiés et ne tardaient pas à être brûlés à la façon des Machabées.

Cependant les assaillants ne se décourageaient pas; les vivants prenaient la place des morts.

Posté sur une hauteur voisine, Sandschar suivait avec un intérêt angoissé les péripéties de l'assaut. A ses côtés se tenait Nour-ed-Dhin, et, un peu plus loin, un mamelouk porteur d'ordres.

A un moment, on vit arriver au sommet des échelles plusieurs soldats de la garde, qui furent bientôt debout sur les remparts. Soit épuisement des munitions, soit découragement, les défenseurs de la place semblaient plier.

Nour-ed-Dhin, qui suivait tous ces mouvements avec une anxiété facile à comprendre, tourna ses yeux vers la mosquée sur le haut minaret de laquelle montait lentement un drapeau, dont on ne pouvait apercevoir la couleur, car l'étoffe se collait à la hampe.

Le jeune homme se sentit frémir.

— Tu trembles ! murmura tout à coup une voix à son oreille.

Nour-ed-Dhin se retourna et, dans le mamelouk porteur d'ordres qui s'était approché, il reconnut le fœdavi par la main duquel il avait reçu le commandement fatal.

Sa présence ne le surprit point, car, grâce au système perfide qu'il employait, le Vieux de la Montagne était contraint de faire espionner ses affidés les uns par les autres, et Nour-ed-Dhin comprit que celui-ci était chargé de le suppléer et même de le poignarder s'il reculait.

Il ne répondit pas, mais sa poitrine rendit un long soupir de soulagement parce que ses yeux, s'étant reportés vers les créneaux, venaient de voir les assaillants repoussés et, au sommet de la mosquée, la hampe nue : le drapeau avait disparu.

Une lueur d'espoir renaissait en lui quand apparut, à une centaine de pas du fort, la colonne qui avait tourné la position pendant la nuit.

Le Soudan poussa un cri de joie qui fut répété par les gens de la cour, postés un peu plus bas sur l'éminence. Ranimés par la vue de ce secours qui devait décider de la journée, les troupes de l'armée d'Égypte coururent à nouveau aux remparts.

Au même instant, surgit comme d'un bond, au sommet de la mosquée d'Alamont, l'étendard fatal.

Saisi par un vent violent au moment où il se déployait, il fit ondoyer sur le sombre édifice ses

replis couleur feu, pareils aux flammes livides d'un incendie.

Un tremblement de fièvre secoua tous les membres de Nour-ed-Dhin, des gouttes de sueur froide tombèrent de son front, un nuage passa devant ses yeux.

Debout, immobile, le visage plus pâle que celui d'un mort, le regard fixé sur le signal sanglant, il ressemblait à un homme tout à coup pétrifié.

Un affreux combat se livrait en lui entre le lâche devoir, imposé par le barbare représentant de son Dieu et l'amour puissant, presque incompréhensible, qui le poussait à épargner la victime désignée.

Il sentait le froid l'envahir, son cerveau prêt à éclater ; ses genoux fléchissaient sous lui et son cœur battait à rompre.

— Malheur à qui refuse d'obéir aux ordres du successeur du Prophète ! prononça à côté de lui une voix grave.

En une seconde, le jeune homme recouvra toute son énergie ; ses yeux étincelèrent. Il venait de reconnaître Kolbak, le *soedavi* chargé de l'espionner, et sa nature loyale dégoûtée soudain d'avoir à obéir à un maître si perfide, il venait de prendre l'héroïque décision de sauver le Soudan.

Mais son visage reflétait sans doute bien lisiblement ses pensées, car Kolbak, s'avançant brusquement entre lui et Sandschar, frappa de droite et de gauche à tour de bras, en criant d'une voix vibrante :

— Mourez donc, puisque c'était écrit !

— C'était écrit ! répéta Nour-ed-Dhin en enfonçant son poignard dans le cœur du fœdavi.

Le Soudan, son vengeur et l'assassin tombèrent en même temps.

Le premier perdait son sang par une large plaie, le second s'était évanoui en châtiant le double meurtre commis par le fœdavi ; quant au troisième, dans un sourire de bonheur, il avait déjà rendu à Allah son âme qui devait voyager, joyeuse, sur la route du paradis de Mahomet, tandis que son corps, emporté par un mouvement de rotation, roulait vers le fond de la gorge.

Au cri poussé par le Soudan, les officiers et les serviteurs, qui n'avaient rien pu voir de cette subite et terrible scène, se retournèrent et restèrent un moment immobiles, comme frappés de stupeur. Puis ils s'empressèrent autour de leur maître, tandis que quelques-uns emportaient Nour-ed-Dhin, dont le poignard sanglant indiquait assez qu'il devait s'être fait justice à lui-même, après avoir frappé le Sultan.

En quelques instants, la fatale nouvelle se répandit dans l'armée. Tous les mouvements furent suspendus, car les officiers ne savaient pas ce qu'ils devaient faire en cette funeste circonstance.

De son côté, Hassan, qui ne pouvait douter que ses ordres eussent été exécutés, profita de ce moment pour faire effectuer une sortie à ses troupes, ce qui mit le trouble dans l'armée incertaine du Soudan. Ce fut grâce à cette diversion qu'Alamont dut d'être sauvé.

XI

Le Croissant rouge

Les médecins s'étaient tous entendus pour déclarer que la blessure du Soudan était mortelle.

Le malade ne frémit pas en entendant prononcer cette condamnation, car, comme nous l'avons vu, par une sorte d'intuition dont on trouve de fréquent exemples dans l'histoire, il avait pressenti sa fin prochaine.

« C'était écrit ! » Toute la croyance et toute la destinée des sectaires de Mahomet sont dans ces deux mots ; et cette fatalité qui joue un si grand rôle dans la vie des Orientaux, lui faisait de la résignation un devoir facile.

Avec sa fermeté d'âme, d'ailleurs, Sandschar pouvait envisager sans crainte le moment suprême. Aussi ne lui entendait-on prononcer aucune plainte, et, ce qui est plus extraordinaire, il n'avait proféré aucun mot de colère contre Nour-ed-Dhin que chacun croyait être son meurtrier.

Calme au milieu de ses souffrances, et conservant toute sa présence d'esprit, il était étendu depuis trois jours sur son lit de douleur.

Mais ses forces diminuaient et on voyait pour ainsi dire, sa vie s'écouler goutte à goutte.

Un sommeil léthargique, avant-coureur de la mort, venait d'assoupir ses membres, et sa pensée veillait quand même, puisque de douloureuses imprécations sortaient d'entre ses lèvres décolorées.

— Hassan ! misérable Hassan ! disait-il ; rends-moi mon fils, rends-moi mon enfant !

Craignant que ce sommeil agité n'entraînât le délire, les médecins ordonnèrent d'éveiller Sandschar qui, en ouvrant les yeux, promena autour de lui des regards visiblement surpris.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix faible. Que faites-vous près de moi ?... Alamont est-il pris ?

— Seigneur, répondit un des servants, reposez-vous. Vous êtes au milieu de vos dévoués serviteurs.

— Oui, vous êtes mes fidèles... Je vous reconnais... Veillez bien... car j'ai vu des assassins... et un poignard... ah !

Sa tête retomba épuisée, et il ferma les yeux, respirant avec effort. Puis, promenant de nouveau ses regards sur l'assemblée :

— Où est Nour-ed-Dhin, demanda-t-il ; pourquoi ne le vois-je pas près de moi ?... Je veux qu'on me cherche et qu'on m'amène mon fidèle serviteur.

Les médecins se regardèrent effarés ; mais quoique cette demande extraordinaire fût certainement une preuve de délire, on crut prudent de satisfaire la volonté du malade et de lui amener son meurtrier pour ne pas détruire sa dernière illusion.

La blessure de Nour-ed-Dhin avait été toute superficielle, et il ne lui en restait qu'une extrême pâleur à cause de la grosse hémorragie qui en était résultée.

La tête découverte, la démarche ferme, mais le visage assombri, — car s'il n'était pas le meurtrier comme tous le croyaient, il se sentait coupable

et presque complice, — il s'avança vers le lit du mourant qui le regardait avec bonté.

— Comme tu es pâle, mon enfant ! dit le malade en lui tendant sa main... Veille bien sur moi.

Le jeune homme prit machinalement cette main déjà froide, mais ses traits exprimèrent un étonnement profond.

— Ils sont là, dans ma tente, près de mon lit, continua le Soudan dont la tête divaguait ; ils sont là, les traîtres ! Nour-ed-Dhin, mon enfant, veille sur ton maître, défends ton ami !

En écoutant ces paroles, la figure du jeune homme devint livide, et son regard prit une expression étrange ; sa main laissa retomber celle du Soudan comme un poids qu'elle ne pouvait plus soutenir. Aux derniers mots, il se laissa tomber à genoux en poussant un cri déchirant.

— Misérable ! s'écria-t-il avec désespoir, et ne pouvant plus contenir ses sanglots. C'est moi qui suis le traître ! c'est moi qui suis le coupable ! puisque je connaissais le meurtrier et que mon hésitation à le frapper lui a donné le temps d'accomplir son crime...

— Tu connaissais le meurtrier, tu savais son dessein ! Alors, qui es-tu donc ? fit Sandschar en se redressant sur le coude.

— Je suis un *fœdavi* !

— Un *fœdavi* !... Nour-ed-Dhin ! s'écria le moribond avec terreur. Un *fœdavi* ! un poignard de mon ennemi !... Qu'on l'arrête !... qu'il meure sous mes yeux !... qu'il meure avant moi !

Quoique cet ordre fût échappé au délire, il était trop conforme au désir secret des courtisans pour que ceux-ci ne s'empressassent pas de l'exécuter.

Nour-ed-Dhin fut saisi sans qu'il tentât d'opposer aucune résistance. Un mamelouk appelé tira son cimenterre, et, tandis qu'il en essayait le fil, on dépouilla le jeune homme de sa veste pour lui mettre à nu le cou et le haut des épaules.

Le mamelouk levait déjà son yatagan sur la tête penchée du jeune homme qui attendait le coup fatal, quand l'Emir, qui était présent, poussa un cri et arrêta le bras du soldat. Et, sans mot dire, faisant retourner Nour-ed-Dhin, l'Emir présenta le dos du jeune homme à Sandschar, et désigna du doigt une de ses épaules. Sur cette épaule, un croissant tatoué en rouge apparaissait nettement.

— Mon fils ! gémit le Soudan qui perdit connaissance.

Nour-ed-Dhin s'était redressé, ne comprenant rien à cette scène, et promenait autour de lui des yeux hagards.

On lui expliqua la vérité, mais il sembla ne pas se rendre compte. Lui aussi était en proie à un sombre délire. Plus blême que le moribond, il parcourait la tente en proférant des propos incohérents. Tout à coup, sa présence d'esprit lui revenant, ses yeux se mouillèrent, son cœur battit avec force, et il se jeta sur le lit de Sandschar.

— Mon père ! mon père ! cria-t-il en pressant avec frénésie la tête du mourant contre son cœur ; revenez à vous, réveillez-vous pour me pardonner !

Sous cette ardente étreinte, le Soudan parut se ranimer. Il ouvrit lentement les yeux, fixa son fils en silence, puis, saisissant sa tête à deux mains et l'attirant à lui, il l'embrassa pour ainsi dire avec désespoir.

Sous la tente, on n'entendait que des sanglots étouffés.

— Est-ce bien vrai que tu n'es pas mon meurtrier, pauvre enfant? demanda le Soudan d'une voix faible, car cet effort l'avait épuisé.

— Votre meurtrier? oh! non, s'écria Nour-ed-Dhin avec élan. C'est Allah qui m'a sauvé de cet horrible crime, et je reconnais là qu'Hassan est un faux successeur du Prophète, car Dieu ne peut vouloir le parricide!

— Mon cœur ne m'avait pas trompé, dit encore le malade d'une voix à peine perceptible. Je t'avais deviné, mon fils... Je te pardonne et je t'aime... Adieu... mon enfant!

Il poussa un profond soupir, et sa main quitta celle du jeune homme... Il n'était plus.

Nour-ed-Dhin demeura longtemps penché sur le corps de son père, sans voix, sans mouvement, comme s'il ignorait qu'il ne pressait plus qu'un cadavre. Enfin, il se releva subitement, et se tournant vers l'assemblée, l'œil étincelant, il s'écria avec une sombre énergie :

— Qu'on me rende mon poignard et mon costume.

Et quand on les lui eut donnés :

— Retournez au Caire, faites de mon frère, plus

digne, votre Sultan. Moi, je vais où m'appelle la vengeance. Vous ne me reverrez plus !

Ayant ainsi parlé, il sortit d'un pas ferme.

XII

La Vengeance de Nour-ed-Dhin

Comme vous le savez, Alamont avait été sauvé grâce à la sanglante diversion imaginée par Hassan. Le troisième jour après la cessation des hostilités, vers le soir, le Vieux de la Montagne, voyant l'armée d'Egypte lever son camp et s'éloigner, résolut de célébrer par une grande fête la délivrance de la forteresse.

A toutes les réjouissances des Assassins la religion était mêlée, car, pour entretenir dans les esprits crédules ou fanatisés le respect mystérieux nécessaire à son autorité, Hassan ne se montrait à ses sujets que comme un Dieu, dans les grandes circonstances.

Tous les Hatschischins se rassemblèrent sous la haute voûte de la mosquée dans l'ordre ordinaire, et la cérémonie allait commencer lorsqu'il se fit un grand bruit près de la porte. Hassan se retourna prêt à faire châtier les téméraires quand il aperçut Nour-ed-Dhin qui fendait la foule et se dirigeait vers l'enceinte réservée.

A cette vue, la cérémonie fut interrompue, le grand maître descendit les degrés et s'avança rayonnant vers le jeune homme.

— Sois le bienvenu, lui dit-il en lui tendant la main, et béni soit le Prophète qui t'a sauvé.

Nour-ed-Dhin fit un mouvement d'horreur en voyant cette main tendue vers lui ; mais plein de son projet il se domina aussitôt et mit un genou en terre.

Le frisson du jeune homme n'avait pas échappé à l'œil perçant du grand maître ; cependant, voyant sa soumission, il se rassura. Sur son ordre, tous les fœdavis vinrent saluer leur frère et entonnèrent un chant en son honneur. Pendant ce temps, lui-même interrogeait Nour-ed-Dhin sur les détails du meurtre de Sandschar.

— Il est mort, répondit sourdement le jeune homme.

— Et Kolbak, qu'est-il devenu ?

— Peut-être a-t-il été pris.

— Comment as-tu pu échapper toi-même ?

— Profitant de la stupeur générale, je me suis enfui dans la montagne. J'y suis resté caché pendant trois jours. Et c'est seulement aujourd'hui, lorsque l'armée d'Egypte s'est éloignée, que j'ai pu gagner la brèche du Diable et pénétrer dans le souterrain.

Cette explication parut sans doute suffisante à Hassan, car il dit au pontifiant :

— Ta place est désormais marquée dans le paradis de Mahomet !

— J'y compte bien, répliqua le jeune homme ; mais j'espère pouvoir accomplir auparavant une autre œuvre agréable au Prophète.

— Noble fils ! l'occasion viendra.

— Puisse-t-elle être prochaine.

Hassan quitta son siège pour s'avancer vers la table de marbre où s'accomplissaient les sacrifices de sa sauvage religion. Un fœdavi devait l'y accompagner, et cet honneur revenait de droit à celui qui venait d'accomplir une si importante mission.

Nour-ed-Dhin avait prévu cela. Il le suivit, et selon l'usage déposa sur le marbre le poignard dont il s'était servi pour tuer Kolbak. Hassan le prit et se tournant vers l'assemblée :

— Aspirants, lassiks et fœdavis, seul je puis lire au livre céleste. Cette arme que je vais consacrer était destinée, je le savais, à se baigner dans le sang d'un traître...

— De deux ! interrompit Nour-ed-Dhin.

Hassan vit l'éclair qui brillait dans les yeux du jeune homme, et comprit tout ; mais avant qu'il eût pu faire un mouvement, Nour-ed-Dhin avait bondi sur lui comme un fauve et, serrant avec force la main du grand maître qui tenait le poignard, avec une vigueur surhumaine, il le contraignit à se l'enfoncer lui-même dans le cœur.

— Faux successeur du Prophète, lui cria-t-il, avais-tu lu cela ? C'était écrit !

Tous les fœdavis se ruèrent sur le jeune homme, le yatagan haut.

En tombant frappé de vingt coups, il murmura presque joyeux :

— Mon père, tu es vengé !

LA DÉFAITE DE MÉPHISTO

(Suite inconnue du « Faust » de Goëthe)

I

Le Bierhaus de l'Université

Ce *Bierhaus* ou débit de bière appartenait à Bastian Schmoll et à sa sœur la jolie Margareth. Il était situé dans le milieu de l'Abten-Strass (rue de l'Abbaye) qui descend jusqu'aux bords encaissés du Nesembach.

L'Abten-Strass est une des principales rues de Stuttgart.

Maître Bastian, ex-cavalier des cuirassiers blancs, était un fier garçon de trente ans. Le métier de débitant ne semblait pas fait pour lui ; pourtant, il s'y était mis bravement, après la mort de son père, et cela pour achever de faire une dot à Margareth, sa petite sœur, comme il l'appelait.

Margareth était en effet une enfant en comparaison de lui : elle allait avoir dix-sept ans. Ses yeux, d'un azur transparent comme le ciel au printemps, avaient un reflet changeant, et semblaient parfois deux lapis aux couleurs d'algues marines. De son regard tombait un sourire mélancolique et doux comme la sentimentalité rêveuse des Allemandes de ballades.

Deux lourdes nattes blondes, ainsi que sont blonds les épis mûrs, s'échappaient de son petit bonnet de velours rouge, jetant des ombres soyeuses sur ses épaules d'une blancheur liliale.

Nous l'avons dit, elle avait nom Margareth (Marguerite). Ce n'est pas de notre faute si ce nom a quelque ressemblance avec celui de l'héroïne de Goëthe. A part ce nom, d'ailleurs, et le pays d'Allemagne, il n'y avait rien de commun entre les deux Marguerites.

Le Bierhaus où Bastian servait de la bière, de la choucroute, du jambon fumé et de longues pipes de porcelaine aux étudiants de l'Université avait, au dehors, une fort belle enseigne qui faisait l'admiration des clients.

C'était tout simplement le fameux Gambrinus, comte de Brabant et héros légendaire, au génie duquel est attribuée la première tonne de cervoise.

L'enseigne le représentait assis sur une barrique, couvert d'une armure d'or, le manteau royal sur les épaules et couronne en tête. Il était chevelu et barbu, ce roi du moos et plus roux qu'une brique au sortir du four. Il mirait avec amour une grande chope de bière, dont la mousse se répandait en flocons sur sa barbe d'apôtre, taillée en forme de pelle à pain.

Mais c'est assez parler d'une enseigne. La blonde Margareth avait été demandée en mariage par un jeune *Renard* nommé Frédérick qui ne pouvait fumer une pipe sans avoir des vertiges, ni boire une bouteille de marknheim (vin du Rhin) sans voir les murs du Bierhaus se mettre à polker autour de lui...

Vous vous demandez peut-être si mon intention est de me moquer de vous ? Car, enfin, un renard demande-t-il une fille en mariage ? Un renard fume-t-il ? Un renard boit-il du vin ?

Oui bien, s'il vous plaît ! mais en Allemagne seulement.

Les renards français ont d'autres coutumes.

Expliquons-nous :

Les universités allemandes ont des mœurs étranges. A l'époque dont nous parlons, sous la Restauration, elles se séparaient en deux classes : les *Burschenschaft* ou famille des camarades, et les *Landsmannschaft* ou famille des compatriotes.

C'étaient des associations d'études, cependant il y avait bien chez eux quelques petits mystères, car les étudiants d'Outre-Rhin ont les mêmes tendresses que nos francs-maçons de Paris pour la chair de poule.

Les Camarades étaient batailleurs et conspiraient franchement ; les Compatriotes étaient également batailleurs mais ne s'occupaient guère de politique.

Certes, chez ces jeunes gens, il y avait du cœur, de la franchise et de l'honneur ; mais dans le sanctuaire des longues épées et des grandes pipes, l'air était lourd, la bière épaisse, la gaieté froide.

Voici les titres, maintenant :

Avant tout et contre tous ils détestent le *Philistin*, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas étudiant.

Le *Renard* c'est le conscrit, cet enfant naïf et ignorant, ce plastron, cette victime qui vient de quitter l'aile maternelle.

Puis vient le *Renard enflammé*, second degré, montrant déjà un soupçon de moustache et fumant comme un beau diable pour bien démontrer qu'il a conquis le premier galon universitaire.

Ensuite c'est la *jeune Maison*; (ne riez pas, c'est là leurs titres! mais vous peineriez fort avant de trouver l'endroit où ils les ont pêchés!) Après quelques mois d'études, de bombances et de duels, la jeune Maison devient *vieille Maison* (c'est l'ordre naturel des choses), puis *Maison moussue*, ce qui est le comble!

La Maison moussue a droit au titre vénérable de *Renard d'or*.

Ces différents degrés se franchissaient par l'ancienneté, la présence aux cours et à la taverne; mais il y avait encore d'autres honneurs auxquels on ne pouvait prétendre aussi facilement. Il y avait des existences brillantes dont la gloire éclatait tout à coup. Ceux-là n'avaient pas besoin de donner la date de leur entrée dans la famille dont ils formaient la tête: c'étaient les **Crânes**.

Il y avait trois épreuves à passer pour arriver à cette noble position de crâne, ou, pour mieux dire, il fallait choisir entre trois épreuves: le *scandal-pro patriâ*, le *scandal-contra* (sous-entendu Philistinos), et le *bier-scandal*, le plus terrible.

Le mot *scandal* signifie ici combat à outrance. Le *scandal-pro patriâ* était la bataille entre étudiants; il n'avait lieu que par permission express des Anciens, et lorsque la ville était trop étroite pour contenir deux Crânes de renommée égale. Le *scandal-*

contra était moins rare et finissait souvent d'une façon tragique; il était produit par la rivalité naturelle de messieurs les étudiants contre les officiers de l'armée.

A ce propos, lorsque la *Verbindung* (société des étudiants) se réunissaient annuellement dans la grande salle de la taverne de Bastian, pour organiser en séance extraordinaire et nocturne la grande bagarre contre les officiers badois, wurtembergeois ou hessois, cela se nommait le Grand-Scandal (*Scandalum magnum*).

Enfin, le *bier-scandal* était la lutte des choppes contre la nature humaine!

Pour en revenir à Margareth, elle partageait assez bien le sentiment de Frédérick, ce délicat universitaire qui avait demandé sa main à son frère. Mais elle n'avait guère confiance dans le résultat, parce que la demande avait été formulée très timidement et que, d'ailleurs, elle connaissait suffisamment les idées de Bastian.

Bastian qui, aux cuirassiers blancs avait été proclamé deux fois roi de la bière dans un *scandal*, professait, à cet égard, les principes les plus avancés. A son sens de Germain, celui dont la capacité se refusait à donner asile, dans la même soirée, à cinq *docteurs* et à un nombre égal d'*évêques* (1), n'était pas un homme. Il le considérait comme un être très inférieur dans l'échelle sociale.

(1) Ils ont de ces noms étranges autant que peu respectueux pour désigner leurs mesures de bières.

Nous devons constater, dans notre impartialité, que la question commerciale n'entraît pour rien dans cet opinion du tavernier, puisque le grand jour, ou pour mieux dire le grand soir, où l'Université couronnait une tonne humaine, Bastian faisait jouer gratuitement ses pompes à bière.

Or, huit jours après celui où commence notre récit, il devait y avoir un Bier-scandal.

La pauvre Margareth appréhendait à juste titre cette fête universitaire où son Frédérick, le petit renard, n'aurait sans doute pas un rôle très brillant aux yeux de Bastian.

À dire vrai, Frédérick avait un rival redoutable : le beau Goëtz Mitsser, le véritable *Degen*, la première épée de l'Université de Tubingue, un beau blond pâle, à l'œil fatal, à la voix sonore et profonde. Ce grand Goëtz qui, de sa prunelle de topaze, fascinait toutes les jeunesses de la ville, ainsi que l'épervier éblouit la colombe avant de fondre sur elle.

Margareth avait depuis longtemps deviné qu'il la convoitait comme une proie, elle et sa dot. Personnellement elle résistait, mais n'en constatait pas moins l'habileté profonde de ce don Juan qui avait commencé par gagner l'amitié du frère, afin de s'emparer plus facilement du cœur de la sœur.

Certes, le gros Bastian n'ignorait aucun des exploits de Goëtz, mais, prenant la chose du côté chevaleresque, il admirait naïvement ce beau pourfendeur, ce buveur intrépide dont la raison ne s'égarait jamais et qui restait toujours aussi solide sur ses

jarrets malgré la grande quantité de liquide qu'il absorbait.

Ce bon diable de Bastian, qui n'avait pas le défaut d'y voir plus loin que le bout de son nez, rêvait cet époux pour Margareth, qui tremblait et blémissait sous le regard de flamme du superbe étudiant, s'avouant tout bas qu'elle n'aurait peut-être pas la force de résister, si ce lion des écoles venait à lui donner un premier coup de dent.

Pauvre petite Margareth, elle connaissait toutes les légendes fantastiques qui ont cours, comme pain béni, de l'autre côté du Rhin, et se figurait voir en Goëtz un de ces génies malfaisants qui courbent les plus forts à l'aide de maléfices puissants.

Les légendes teutonnes lui envahissaient la tête, elle avait comme une prévoyance fatale de son avenir et cette terreur à échéance lui donnait le vertige, éblouissement qui attire invinciblement vers l'abîme.

Elle était pourtant chrétienne, la chère enfant, et cependant, dans sa détresse, après avoir imploré le secours du ciel en qui se confie la faiblesse; après avoir parlé à Dieu, elle eut l'idée enfantine d'invoquer l'assistance de celui sous le vocable duquel était placé son toit un peu trop hospitalier.

Elle osa faire cela une nuit de pleine lune. Accoudée à la barre sculptée de sa fenêtre, elle osa supplier le bon Gambrinus, le puissant brasseur et buveur de bière qui, sur sa potence de fer, versait éternellement la liqueur opalescente de son moos, de venir la défendre contre le fier Goëtz et de lui donner Frédérick en mariage.

Une jeune fille sage et croyant en Dieu doit bien se garder d'invoquer ainsi des saints qui ne sont pas sur le calendrier romain.

En somme, c'était une petite impiété et nous allons voir ce qui devait en résulter.

II

Deux Universitaires d'outre-tombe

Or, l'invocation de Margareth avait été jusqu'au ciel et le bon ange de l'enfant avait demandé à Dieu la permission d'aller un peu sur la terre pour la soutenir : ce à quoi il avait été autorisé à la condition expresse qu'il saurait revêtir une forme capable d'en imposer aux hommes, tout en leur laissant ignorer son essence supérieure.

Mais la même scène qui avait lieu au paradis se reproduisait alors en enfer où le démon familier des orgueilleux et des envieux, obtenait l'autorisation de Lucifer de retourner un peu sur la terre, sous une enveloppe mensongère qui lui avait déjà servi à capturer des âmes, afin de porter aide à Goëtz-Mitsser.

Car, par une bizarrerie assurément étrange, cette même nuit, à la même heure, ce valeureux *Renard d'or* de Goëtz, qui était un lecteur effréné de Goethe, et errait alors sur les bords du Nesenbach, venait d'évoquer l'ombre de Méphistosphélès et lui demandait de vouloir bien l'aider à perdre Margareth, comme, en une circonstance semblable, il avait si admirablement servi le docteur Faust en perdant cette autre Marguerite.

Ni Gambrinus, ni Méphistophélès ne répondirent pourtant aux deux jeunes gens.

Mais à la minute précise où le Renard rêveur et la blonde Margareth faisaient cette double prière, deux étrangers, portant le costume des étudiants allemands, suivaient le Graben, cette belle et large rue qui longe la ligne des anciens fossés de Stuttgard et en fait l'orgueil.

Ces deux étudiants semblaient différer de forme autant que leurs vêtements étaient dissemblables.

Le premier qui venait sans doute d'Heidelberg, était tout habillé de sombre et, derrière lui, son manteau battait comme de grandes ailes.

Il allait en s'appuyant sur une rapière à coquille brunie, et longue autant qu'une longue lance. De temps en temps, il mouchetait le ciel en faisant sortir d'une petite pipe de porcelaine des bouffées de fumée, qui prenaient, avant de disparaître, les formes les plus fantastiques.

Il paraissait d'une hauteur démesurée grâce à la maigreur et à la longueur de ses membres.

Sur sa tête ne se voyait point la casquette universitaire, mais un chapeau pointu à bords retroussés, que décoraient deux plumes de coq de bruyère forment des antennes sur le devant.

Deux prunelles noires, profondes et brillantes, luisaient comme des lampyres au milieu d'un visage osseux et sous un front bombé d'une blancheur cireuse. L'arrête tranchante du nez, qui se découpait en bec d'aigle, de fines moustaches d'un roux sombre retroussées à la cavalière, et une barbiche

fendue en pince de crabe donnaient à cet ensemble une expression satanique.

Enfin sa chevelure, de la même nuance que la barbe et taillée en brosse, formait une pointe sur le devant, dégageant les tempes, et terminant assez bien cette tête bizarre et sinistre, uniquement composée d'angles aigus.

Le second étudiant qui venait de Kœnisburg, c'est-à-dire du côté opposé, était un compagnon solide et joyeux, dont les formes athlétiques se moulaient sous un court veston orange à brandebourgs verts, une culotte de peau gris-souris et de grandes bottes molles.

Sur son épaule droite, il portait un petit paquet noué dans un foulard multicolore et suspendu à la poignée d'un gigantesque *Schlager* (épée de combat), qui étincelait en renvoyant les pâles lueurs de la lune. A sa hanche gauche, accrochée à son cordon de *schore* (1), mi-partie or et bronze, pendaient une magnifique *meerschaum* (pipe en écume de mer), et une blague à tabac en soie violette, à grosses floches.

Cette magnifique *maison moussue* ou pour mieux dire ce superbe *renard d'or*, car il avait vraisemblablement droit à ce titre vénérable, frisait la trentaine et semblait plus petit que l'autre étudiant quoiqu'il eût au moins dix centimètres de plus.

Il laissait flotter à la brise une crinière d'un roux

(1) Cordon de soie dont la couleur distingue les différentes universités.

vif et lumineux, et sa barbe en forme de pelle à four venait lui balayer les épaules. Quant à ses moustaches, leur longueur était surprenante, il aurait pu les nouer derrière sa tête et faire encore une belle rosette sans grand-peine.

Sur le sommet de son chef, tout au milieu de ces ondes rousses et mouvantes, et comme y formant un îlot, était posé en équilibre un petit toquet de drap panaché jaune, vert, rose et blanc, ainsi qu'une glace café, pistache, framboise et vanille.

Il faisait de merveilleuses enjambées, ne mesurant pas moins d'une aune, tout en chantant d'une belle voix de baryton qu'il avait, les paroles latines des *burschen* de Kœnisburg :

Late belli sonus
Tabarum que strepit;
Ecce fugit Bacchus.
Bacchum Mars excipit;
Arma voluptatis
Pocula ponite;
Ensibusque strictis,
Amici vincite!

Ast! hostis jam lactet
Spe fracta, fractis armis
Quid canpona mœret
Desertis hen! mensis!
Repetite focos,
Mensus invalide,
Letique inter scyphos,
Amici, bibite!

Olim mors horrida
 Ægna manu franget
 Poculasque et arma,
 Et nos humi sternet!
 Trucis deæ mitras
 Fortiter temnite ;
 Armaque et crateras.
 Amici, miscete ! (1)

Quoique venant par deux côtés différents, ces deux personnages entrèrent en même temps dans l'Abten-Strass et s'arrêtèrent simultanément devant le Bierhaus de Bastian.

(1) Le bruit de la guerre
 Et des clairons retentit
 Voici que Bacchus fuit
 Mars remplace Bacchus.
 Déposez vos coupes.
 Armes du plaisir ;
 Amis tenez vos glaives
 A la victoire volez

Quoi ! déjà l'ennemi se cache
 Ses espérances sont détruites,
 Ses armes sont brisées.
 Pourquoi les tables sont-elles désertes ?
 Recommencez vos jeux,
 Remplissez les tables
 Et joyeux auprès des coupes,
 Amis, buvez !

Un jour l'horrible mort
 De la même main brisera
 Nos coupes et nos armes
 Et nous-même
 Bravez la cruelle déesse
 Mêlez le cliquetis
 Des armes et des verres
 Amis, buvez !

Ils se saluèrent cérémonieusement, et, comme la porte n'était pas assez large pour qu'ils pussent entrer de front, l'étudiant aux formes athlétiques parla le premier :

— *Salutem do doctæ Universitatis Heidelbergii doctissimo legato* (1), dit-il.

— *Salve, o generose celebris collegii chirurgiæ Kœnisburgii legato* (2), répondit le fantastique personnage maigre en faisant un fort plaisant salut avec sa rapière.

Le premier reprit avec un sourire épanoui qui lui allait à merveille :

— Je n'ai pas besoin de te faire savoir que, si je suis venu ici, c'est que je savais t'y rencontrer.

L'étudiant astèque eut un rire de crécelle à faire frissonner les pierres.

— Parfaitement ! riposta-t-il.

Et tous deux avec une politesse exagérée :

— Entrez donc, je vous prie ?

— Je n'en ferai rien ; après vous seulement.

— Vous me froisseriez !

— Ah ! par exemple, cher comte !

Pardonnez-nous de donner un peu de couleur locale ; les étudiants d'Outre-Rhin, dans les circonstances solennelles, font un usage inconsidéré du langage de Cicéron.

(1) Je salue le très savant délégué de la docte Université d'Heidelberg.

(2) Salut au brave délégué du célèbre collège de chirurgie de Kœnisburg.

Or ce dialogue fait en latin était à peine terminé que l'étudiant anguleux disparaissait passant au travers de la muraille du Bierhaus.

— Arrière ! fit avec mépris l'étudiant hercule que cette disparition incroyable n'étonna nullement. S'il en est encore là à cette époque, où les jeux de ce genre sont à la portée de tous, le cher garçon n'a plus que la ressource d'aller donner des séances de prestidigitation amusante.

Il poussa la porte en haussant les épaules.

A la vue des deux nouveaux arrivants trois hourras furent poussés à pleine voix.

Maître Bastian avait une fière clientèle, ce soir, toutes les tables de la taverne étaient entourées de buveurs.

Un ancien, considérablement allourdi par l'absorption d'une quantité énormes d'évêques et de docteurs, murmura en se hissant péniblement sur une table :

— Ah ! je me doutais bien qu'il nous enverraient leurs délégués... Hourra ! pour Albert-Albrecht de Kœnisburg !

— Hourra ! répéta l'assemblée tandis que toutes les casquettes volaient au plafond.

— Hourra ! pour Frantz Manfred de Heidelberg !
Après avoir recueilli ses esprits, l'Ancien reprit :

— Tous les peuples sont frères ! Puisque ces francs buveurs, en dignes fils qu'ils sont de la vieille Université, viennent nous disputer le prix du *bier-scandal*, je propose, moi, Hartmann Kœnig, d'aller flanquer une volée de bois vert, *nunc et vehementer* au

gros Bastian Schmoll, en l'honneur de ses deux braves compagnons.

Et le redoutable Hartman Kœnig voulut sauter sur le plancher ; mais ses jambes étaient trop molles et sa cervelle trop nuageuse pour un semblable exercice. Aussi, trébuchant contre un moos, il s'étendit tout de son long, sur cette table témoin de ses exploits, en murmurant d'une voix gaillarde :

— Qui m'aime mette ses semelles dans les talons de mes bottes !

Cette phrase, prononcée au moment même où son auteur était dans un si piteux équipage, acheva de mettre la docte société en gaieté.

Comme on l'a déjà deviné sans sans doute, l'étudiant Albert-Albrecht de Kœnisburg n'était autre que Gambrinus, le très illustre comte de Brabant, premier brasseur de bière, qui revenait faire une petite promenade sur terre, afin de mettre un peu d'ordre dans les amours de la petite Margareth.

L'autre étudiant, Frantz Manfred d'Heidelberg, était également un revenant ; non pas de création divine comme Gambrinus, mais bien poupée articulée et pensante due à l'inventif cerveau du génie humain. Il avait nom Méphistophélès et se sentait de taille à perdre Margareth puisque c'était son métier.

III

Gambrinus ouvre le tournoi

Cette nuit-là, le gros Bastian ne reçut aucune volée de bois vert, *nunc et vehementer* suivant la prescription du féroce Hartmann Kœnig, et la bruyante réunion se contenta de vider force séries de *seidel* (chope à couvercle.)

Lorsqu'il fut temps de se séparer, ces braves jeunes gens voulurent faire les honneurs d'une retraite aux flambeaux à Albert-Albrecht Gambrinus et à Frantz Manfred-Méphisto, mais ils ne furent pas peu stupéfaits de voir le premier s'arrêter à l'hôtel de l'*Abten* tandis que le second poussait jusqu'à l'hôtel du *Graben*.

Le belliqueux Hartmann Kœnig expliqua alors aux étudiants ce qu'il avait remarqué dans la ville :

Les deux délégués d'Heidelberg et de Kœnisburg s'étaient placés avec ostentation aux deux bouts de la table, et, de là, ils s'étaient observés comme deux chiens de boucher qui viennent de se secouer la peau à coup de crocs.

Hartmann ajouta :

— Je ne m'étonne nullement de ce commencement d'animosité et même je m'en réjouis fort... je parie ma plus grande pipe de porcelaine contre le cuir d'un vieux fourreau d'épée que les deux délégués iront décrocher les rapières du *coin de l'honneur* avant leur départ de Stuttgart.

Le pari ne fut pas tenu et Hartmann en fut pour ses frais d'éloquence.

Frédérick, pas plus que Goëtz, ne connaissaient encore l'arrivée des deux nouveaux champions qui se présentaient pour disputer le prix du Bier-scandal, qui devait avoir lieu dans la soirée du huitième jour suivant.

Le comte de Brabant et le damnable compagnon du docteur Faust avaient donc toute une semaine devant eux pour préparer leurs batteries de siège.

Dans cette horrible partie, dont l'enjeu était l'âme de Margareth, les deux joueurs avaient le pouvoir absolu d'user de tous leurs moyens surnaturels, à la condition, toutefois, de ne se faire connaître à leurs protégés que sous les noms de Frantz Manfred et d'Albert Albrecht. Une loi mystérieuse et immuable leur interdisait de se révéler autrement.

Informations prises, le bon Gambrinus demeura stupéfait de la mauvaise qualité du jeu qu'il avait en main : Margareth et Frédéric, ses deux protégés, étaient parqués dans un de ces prés verdoyants où les timides agneaux bêlent lamentablement en attendant la venue du boucher, sans chercher à cabrioler par-dessus les barrières et, pour comble de déveine, le naïf et soldatesque Bastian se mettait, avec toute sa grosse dose de bêtise, du côté du boucher.

— Oh ! oh ! se dit le bon inventeur de la bière en caressant avec mauvaise humeur sa barbe d'or. Oh ! oh ! je crois, par sainte Geneviève de Brabant ! que

ce diable de Méphisto va avoir toutes les facilités désirables pour me donner les étrivières, si je ne m'empresse de couper au plus vite par un chemin de traverse pour arriver avant lui à la station.

Il mit sa tête entre ses mains et reprit :

— Procédons par équations : nous savons parfaitement l'un et l'autre pourquoi nous sommes ici, donc égalité complète sur ce point. Mais où l'égalité n'existe plus, c'est dans nos manières d'opérer : je connais la sienne, elle sera la même de toute éternité ; quant à la mienne, il l'ignore et doit supposer que je veux faire de l'art pour l'art, c'est-à-dire de la vertu la plus transcendante.

Il s'arrêta encore et eut un rire bonhomme.

— Depuis notre époque reculée, continua-t-il, la chimie a fait de superbes progrès. C'est merveilleux de voir les fabrications actuelles : on n'a plus besoin de raisin pour faire le vin, ni de houblon pour brasser la bière ! Abomination ! Ah ! nous étions fameusement en retard, autrefois ! Enfin, et partant de ce principe qu'on peut faire quelque chose avec rien, et du bon avec du mauvais, il me paraît assez logique de brasser de la bonne et saine morale avec les ingrédients du vice, concassés et macérés avec soin dans une dose convenable d'élixir de scepticisme, aiguisés d'un mince filet de scélératesse.

Il se frotta, ma foi, les mains, tant cette phrase compliquée lui donnait de satisfaction, et il poursuivit :

— Cette opération, aussi neuve que hardie, aurait le double avantage de n'être pas à la portée de mon

adversaire qui, suivant une fausse piste, se réjouira dans son for intérieur de cette chute renouvelée du paradis perdu... En mettant en jeu les passions de mes marionnettes, en faisant mouvoir leurs ficelles ou leurs nerfs, ce qui est tout comme, je leur donne l'agitation morale, le mouvement, l'action ; j'allume un commencement d'incendie dans le cœur de Margareth ; je déchaîne un orage de jalousie sur Frédéric ; Goëtz, le protégé de mon partenaire, lâche la proie pour l'ombre et me déclare la guerre... et je triomphe sur toute la ligne jusqu'à l'heure où, vaincu comme Goliath par David-Frédéric, auquel j'aurai fourni préalablement la fronde et le caillou... je me transformerai en garçon d'honneur ! et dig ! ding ! dong ! sonnez des cloches le gai carillon !

Sur ce raisonnement excentrique, débité d'un seul trait, Gambrinus-Albert souffla comme un phoque, puis il brossa sa crinière et sa barbe léonine, mit à sa chemise un col brodé, sur ses épaules un veston à brandebourgs de soie et monta dans une voiture de place (*Droschke*) pour aller se promener en ville.

Tout en se promenant, il fit l'achat d'un superbe bouquet chez un horticulteur du Graben.

Lorsqu'il rentra, les cours avaient pris fin et de nombreux étudiants étaient attablés au Bierhaus.

Margareth et Bastian circulaient au milieu de leurs hôtes, commandant la manœuvre aux garçons qui faisaient la navette entre les pompes et les tables, toujours armés de seidel et de moos, tantôt pleins, tantôt vides.

Dans un coin, à l'écart, Goëtz, flanqué du célèbre

docteur de Heidelberg, Frantz-Méphisto, fumait mélancoliquement sa longue pipe en regardant Frédérick qui, assis à l'autre bout de la salle, donnait une leçon d'anatomie descriptive à un jeune *renard* arrivé de la veille à Stuttgart.

A l'université on considérait déjà Frédérick comme un *studiosus* des plus distingués.

Le bon Gambrinus fit semblant de ne pas voir les deux rivaux. Il s'en alla droit à la jolie Margareth, et, les bras arrondis, la bouche en cœur, il lui présenta son bouquet accompagné d'un compliment fort bien tourné.

Avec l'habileté de ces magnétiseurs de choix qui dosent exactement le fluide qu'ils secouent sur leur « sujet », Gambrinus avait saupoudré ses fleurs, roses et myosotis, de douces et suaves effluves qui ne devaient troubler en rien le cœur de la jeune fille, mais éveiller seulement en elle une certaine curiosité en jetant des distractions dans sa pensée.

Lorsque les grands yeux de Margareth se rencontrèrent avec ceux de l'ex-comte de Brabant, ils y restèrent attachés avec une expression de surprise aimable qui prouva à celui-ci que son fluide n'était pas éventé.

Elle balbutia un remerciement en rougissant, fit une belle révérence, et s'en alla planter son bouquet dans un vase en cristal de Bohême.

Cette première flèche avait atteint son but.

Le beau Goëtz s'était levé en fronçant le sourcil, et le visage de Frédérick s'était revêtu d'une pâleur mortelle.

— Tonnerre et tempête! (*Donnerwetter*), s'écria Goëtz en écrasant le fourneau de sa pipe sur une table; ce Samson de pacotille serait-il assez insensé pour venir se jeter à la traverse de mes pensées?

— Très cher collègue, fit Méphisto d'une voix sucrée, cela n'est guère présumable... en tous cas, celui-là serait moins à craindre que l'autre.

Il montrait en même temps Frédérick.

Le beau Goëtz eut un sourire de pitié.

— Vous moquez-vous de moi? demanda-t-il orgueilleusement; je suis la *première épée*!... le pauvre garçon n'est ni dangereux ni gênant... si cela advenait, d'ailleurs, je l'enverrais *ad patres*!

— Exeliente idée! répliqua Méphisto en forme de conclusion.

Pendant ce temps, Gambrinus avait pris place à la table des *maisons moussues*, présidée par Hartmann Kœnig, et menait un tapage d'enfer.

Pendant la journée, il avait envoyé à Bastian cinquante carafons de *markgrafter* (vin de Margrave) pour payer sa bienvenue à Stuttgart et les coupes de cristal remplaçaient alors les chopes jaunes.

— Vénérables *maisons moussues*, commandées par la *première épée*, très intéressants *renards enflammés* que la *seconde épée* guide sur la voie sacrée du savoir, de l'amour de la patrie et de la liberté, criait Gambrinus d'une voix de stentor en montant sur la table et en élevant sa coupe presque aux solives du plafond; à vous, mes frères, dans l'art sublime de remonter et de détraquer la machine humaine, je fais cette libation... interne! Vienne le jour où la

blonde Allemagne, en se couchant sur la carte d'Europe, reposera sa tête sur la Pologne entière, régénérée, et allongera ses deux bottes sur la France, le pied droit sur la côte de Bretagne, le talon gauche dans les vignobles bourguignons.

Des hurlements d'Apaches, comme n'en entendit jamais Fenimore Cooper, et tous les cris de l'arche de Noé répondirent à ce toast d'un patriotisme exagéré.

Dans une exclamation furibonde, comme seul il savait en avoir, Hartmann Kœnig rugit :

— C'est à la *première épée* qu'il appartient de répondre au toast, aussi immense que prophétique, dont notre ami Albert Albrecht de Kœnisburg nous a fait l'honneur... *Ergo!* place à Goëtzt!

Tous les étudiants se levèrent en criant :

Goëtzt Mitsser ! Goëtzt Mitsser !

D'après les lois du *Burschenschaft*, Goëtzt ne pouvait refuser de répondre au toast du délégué sans faire une profonde injure à toute la famille des camarades.

Aussi, malgré sa mauvaise humeur évidente, il prit une coupe et s'avança majestueusement vers la table, qui servait de socle à cette vivante statue de Gambrinus, en disant :

— Sans avoir besoin de la mémoire de leurs frères de Kœnisburg, les fils de notre vieille Université se souviendront, à l'heure où le clairon sonnera, qu'ils sont les plus vaillantes épées du territoire allemand...

— Invaincus autant qu'invincibles à tous les tour-

nois ! interrompit Gambrinus-Albrecht avec une pointe de malicieuse raillerie dans la voix.

Il était impossible à Goëtz de ne pas comprendre que le délégué de Kœnisburg donnait un sens ironique à ses paroles ; mais comme il était décidé à ne point s'emporter avant d'avoir quitté son poste officiel de « première épée » il répondit simplement :

— Comme vous l'avez dit, cher collègue ; en tout et partout invincible !

Le délégué d'Heidelberg avait suivi son protégé pour le souffler au besoin, mais lorsque le savant chirurgien de Kœnisburg le vit à la portée du flacon qu'il tenait de sa *senestre* (au dire d'Hartmann), il ne put résister à l'envie de lui jouer un de ces tours d'écolier qui ont fait le succès d'un livre de Murger, pour lui prouver qu'il était, lui aussi, quelque peu sorcier.

D'un revers de main, il remplit la coupe que Méphisto avait prise par distraction, et il s'écria en portant encore un de ces toasts entraînants dont il avait seul le secret :

— Au bon Gambrinus, mes amis ! Au grand comte de Brabant qui a donné la bière aux hommes du Nord en liquéfiant les topazes de sa couronne dans la claire fontaine où coulent sagesse et raison ! Je souhaite que cet excellent *Marckgräfer* se change en fiel dans la coupe des Philistins et des faux-frères.

— Hourra ! s'écria l'indomptable Hartmann Kœnig ; *Nunc et vehementer contra Philistinos !*

Le très savant délégué de la docte Université

d'Heidelberg qui, sous les traits de Méphisto, buvait inconsciemment à longs traits, fit une grimace atroce ; son vin du Margrave s'était subitement décomposé, et pour ne froisser personne, il lui fallut boire, à la gloire de son ennemi, une effroyable décoction pharmaceutique aux propriétés très rafraîchissantes.

La grosse bedaine de Gambrinus-Albrecht avait des remuements de houle, tant il riait de bon cœur, et le soleil des armes de Louis XIV eût semblé pâle auprès du rayonnement de sa figure réjouie.

IV

La pipe, l'épée et le vidrecome géants

Depuis trois jours entiers, Gambrinus et Méphisto avaient quitté les ombres éternelles pour entrer dans les murs de Stuttgart, ou pour mieux dire, dans les moos de bière de la taverne de Bastian, et cependant l'ex-conseiller du docteur Faust voyait de moins en moins clair dans son affaire et perdait de plus en plus la tramontane.

Gambrinus, lui, était devenu le héros, le *supra inter nos* et, de toute évidence, la jolie Margareth commençait à se troubler singulièrement à sa vue.

Quant à Bastian, ce gros garçon avait des idées bien tranchées et, maintenant, il se serait fait écarteler sans trop de vilaines grimaces, pour le solide compagnon délégué par l'Université de Kœnisburg, le plus merveilleux buveur qu'il eut encore vu dans sa vie de verseur de bière.

Frédéric commençait à s'inquiéter fort de tout le

manège galant de Gambrinus qui, depuis son arrivée ne lui avait pas adressé un seul mot.

Dans son excellente et travailleuse cervelle, Méphisto finit par conclure, que le pauvre comte de Brabant, un peu déshabitué des plaisirs de ce monde, s'était véritablement laissé mordre au cœur par une terrestre passion, et qu'il n'était peut-être venu là que pour ses propres affaires.

Or, il faut bien l'avouer, cette conclusion le réjouissait à bon droit puisqu'elle était tout simplement un triomphe pour lui.

Car ce Méphisto était bel et bien le diable en personne qui s'était introduit dans le costume tout préparé par un tailleur-de-lettres allemand. Chasseur d'âmes avant tout, peu lui importait, en somme, que le gibier fut rabattu par lui ou par d'autres, pourvu que, finalement, il donna dans ses toiles.

Qu'était donc Gambrinus alors ? C'était tout simplement le bon ange de la petite Magareth qui avait dû, pour venir l'aider, prendre la figure et les manières d'un joyeux buveur et d'un casseur de première force, puisqu'il allait en Allemagne où ces choses seules sont admirées.

Or, perdant Margareth, Gambrinus roussissait ses ailes de bon génie, et faisait honteusement la culbute dans le royaume des ombres.

Voilà ce que se disait Méphisto et, de contentement, il s'en frottait par avance les mains avec une telle rage, qu'un jet d'étincelles lui partait des ongles.

Ah ! vraiment ce n'était plus le beau Goëtz qu'il

s'agissait de servir, en aidant le comte de Brabant la besogne devait avancer plus vite !

Néanmoins, comme il eut été fort maladroit de laisser surprendre son jeu, Méphisto-Manfred résolut de continuer à accompagner fidèlement son ami Goëtz.

Le beau Goëtz Mitsser jetait flamme et fumée, ne parlait de rien moins que de perforer son rival au premier sourire tendre qu'il surprendrait sur les lèvres de Margareth, puis de le manger ensuite en civet, tout comme le chat pleuré par la mère Michel ; mais son nouveau conseil Frantz-Manfred lui faisait tranquillement observer qu'il commettrait une faute grave en provoquant le célèbre chirurgien de Kœnisburg, parce que cela ne manquerait pas d'amener un conflit déplorable entre les deux universités, peut-être même un *scandal pro patria* général qui mettrait toute l'Allemagne à feu et à sang.

Certes c'était bien là le cadet des soucis de Goëtz, cependant il se contenait et se donnait bénévolement au diable, à l'heure même où le diable, qui guignait une plus belle pièce pour lui, le laissait se morfondre, crever de jalousie et de colère sans lui tendre la perche.

Le hasard, ou la volonté de Gambrinus fit une chose bien curieuse : tandis que la « première épée » mettant un frein à sa fougue habituelle, enrageait en silence, ce petit renard de Frédérick, rompant avec son ordinaire timidité, s'enhardissait au point d'aller demander au gros Bastian la main de sa sœur Margareth.

Le tavernier se trouvait être ce jour-là d'humeur folichonne, il répondit donc à Frédérick d'une façon tant soit peu goguenarde :

— Mon cher, lui dit-il, Je serais très charmé de vous donner le titre de beau-frère, mais il s'agit pour cela, de sortir victorieux de trois petites épreuves très faciles à subir...

Alors, l'amenant devant une sorte de grand panneau de bois recouvert de velours rouge, accroché au comptoir de la grande salle, il lui montra une étrange panoplie, composée d'une gigantesque pipe, dont le fourneau en porcelaine pouvait contenir à l'aise une livre de tabac, et d'une épée de combat, longue comme le mât de misaine d'un vaisseau de haut-bord et ornée d'une coquille en acier bruni aussi large qu'un chapeau d'évêque.

Cette pièce remarquable, qui sortait de la renommée fabrique de Tolède, ne pesait en tout que vingt livres de fer.

Entre la pipe et l'épée il y avait un vidrecome géant, en cristal de Bohême, sur les flancs duquel chevauchaient les sept électeurs de l'empire.

Les sept électeurs avaient été coulés séparément, ils étaient en cristal d'applique, et leur tête dépassait les bords du vidrecome.

Le vidrecome était une sorte de petit tonneau et pouvait, sans déborder, contenir dans ses flancs six bouteilles de Mark-Rheim.

Le gros Bastian ôta respectueusement son bonnet et dit :

— Voici les précieuses reliques léguées au Bier-

haus de mon père par Richard de Dierbicher, le véritable Charlemagne des Universités allemandes; Margareth sera votre femme si, le soir du *Bier-scandal*, vous pouvez fumer jusqu'au bout cette pipe sacrée sans pâlir; si, avec cette épée héroïque autant que légère, vous parvenez à toucher trois fois Goëtz Mitsser; et si vous êtes capable de vider en dix minutes ce fût de cristal avec lequel le noble et brave champion de notre Université, remportait, de son vivant, tout les *bier-scandal* de l'empire.

Frédérick eut un sourire triste, mais il ne voulut pas répondre que ces exploits herculéens étaient au-dessus de ses forces.

Et il fit bien, car il ne faut jurer de rien lorsqu'on a son bon ange avec soi.

Le pauvre Frédéric s'en allait la tête basse, sans avoir conscience de la direction qu'il prenait. Il arriva ainsi à la porte de la ville qu'il franchit et rencontra bientôt Margareth qui revenait d'aller porter des secours à une vieille femme de la campagne.

Les deux enfants s'assirent sur le talus du bord de la route et Frédéric se prit à conter sa peine.

Mais Margareth lui semblait distraite et embarrassée.

Elle écoutait sans trop d'attention le récit de sa visite à Bastian et lorsqu'il eut fini elle le regarda avec une sorte de compassion indifférente en murmurant :

— Mon cher Frédéric, je vois bien qu'il faut nous résigner à ne pas nous marier; vous ne pourrez jamais accomplir les exploits que mon frère

exige de vous ; même je dois vous avouer que je vous suis trop sincèrement attachée pour vous demander de tenter les épreuves à la suite desquelles vous seriez très certainement fort malade.

— Alors, dit le malheureux renard avec des larmes dans les yeux, je dois renoncer à tout jamais, Margareth, à l'espoir de vous nommer ma femme.

Elles ont une terrible logique ces petites filles, et ne se piquent guère de garder les convenances avec celui vers lequel leur pensée ne va plus.

Elle répondit avec un branlement de tête ;

— Dame ! vous conviendrez peut-être qu'il n'y a point de ma faute, à moi !

— Non certes, reprit l'étudiant désolé ; non certes, ce n'est point de votre faute si j'ai une cervelle de tourterelle que deux bouffées de tabac font tourner comme une girouette. Ce n'est pas non plus de votre faute, si j'ai un estomac d'oiseau et des muscles plus faibles que ceux d'une femme : non, Margareth, non, tout cela n'est pas de votre faute ! C'est pourquoi, comme je vois bien qu'il n'y a plus d'espoir pour moi, je vais mettre à exécution un projet que j'ai conçu depuis huit jours déjà.

— Vous quitteriez l'Université ? dit la jeune fille en levant sur son compagnon ses grands yeux étonnés.

Frédéric prit un ton sinistre et lugubre :

— Oui, dit-il, par un chemin qui conduit directement au Rhin !

Elle prit sa main, ma foi, et murmura avec une placidité d'ange :

— En agissant ainsi, Frédérick, vous me feriez, d'abord, beaucoup de chagrin, et, secondement, vous commettriez un péché mortel suivant la religion chrétienne que vous avez embrassé comme moi.

L'étudiant demeura stupéfait de cette réponse ; avait-elle donc compris autre chose que sa propre intention ?

Lui voulait tout simplement prendre le bateau du Necker, pour retourner chez ses parents.

— Margareth ! Margareth ! fit-il en fléchissant les genoux, qui a pu vous changer ainsi ?

Au moment où la jeune fille allait lui répondre, elle entendit un léger claquement dans le buisson situé à quelques pas derrière elle, et deux petites feuilles mortes, qui voltigeaient en l'air en tourbillonnant, vinrent lui effleurer le front.

Habituellement et pour le commun des mortels, le contact des feuilles, petites ou grandes, est inoffensif ; mais, pour elle, ce fut comme le choc d'une baguette magique.

Elle oublia instantanément la question présente, et ce fut sous l'empire d'une volonté mystérieuse qui la dominait, qu'elle fit cette prodigieuse réponse :

— Albert Albrecht, le beau délégué de Kœnisburg, remplit seul ma pensée, et il me semble que la flamme de ses prunelles boit mon cœur, comme le soleil boit la rosée dans le calice des fleurs.

— Oh ! Margareth ! Margareth ! s'écria Frédérick en bondissant à cet aveu qui l'abasourdissait ; vous vous jouez de moi, cruellement... prenez garde de me pousser à un acte de désespoir !

Elle répondit lentement et comme perdue dans une extase :

— Je ne crains rien pour lui, il est aussi fort que beau et aussi vaillant que loyal !...

Frédérick s'élança sur la route et rentra à Stuttgart en pleurant et en gesticulant comme un insensé. Il n'avait pas voulu en savoir davantage.

Quant à Margareth, elle était tellement absorbée par sa rêverie sentimentale qu'elle n'avait rien vu, rien entendu.

Lorsqu'elle se leva pour continuer sa route, elle ne se souvenait même plus avoir rencontré le jeune étudiant.

A peine était-elle partie qu'un éclat de rire satanique fit envoler les oiseaux sous la feuillée, et, à vingt pas de la place où les deux jeunes gens s'étaient assis, un grand corps maigre émergea du milieu des jeunes pousses.

C'était maître Méphisto en personne, qui fouettait l'air avec une baguette de coudrier, laquelle sifflait comme un serpent, en dispersant autour de lui tout un nuage de feuilles mortes.

— Hé ! hé ! dit-il en s'étirant joyeusement, il fait bon venir rêver sous l'ombre fraîche des grands arbres ; à présent, je suis parfaitement tranquille ; avant qu'il soit deux jours, j'en ferais le serment, cet excellent farceur de Gambrinus plantera une échelle sous la fenêtre de Margareth ; le stupide Bastian se fera perforer à l'aube suivante pour l'honneur de son enseigne et aussi pour suivre la tradition, et l'innocent Frédéric s'accrochera par la

nuque à une branche de son choix... Ah ! ah ! voici quatre âmes, au total, si je ne m'abuse, que le bon délégué de la docte Université d'Heidelberg aura gagnées dans sa promenade.

Dans sa joie, il fit cinq ou six gambades plus dignes d'un clown que de la sagesse d'un docteur, et les bons champignons qui étendaient leur parasol sous ce dôme de verdure devinrent instantanément vénéneux.

V

Le défi de Frédérick

Ah ! dame, il était de toute évidence pour les habitués du Bierhaus de l'Université, que la sœur de Bastian regardait Albert-Albrecht le colosse avec des yeux de plus en plus tendres.

Un jour, le beau Goëtz Mitsser, qui avait surpris des sourires ironiques à la table des *renards*, déclara tout net à son nouvel ami, Frantz Manfred, qu'il était résolu à découper son rival en petits morceaux avant le *bier-scandal*, dut-il en résulter un massacre général des « camarades » de Kœnisburg et de Heidelberg.

En toute autre circonstance Méphisto n'y eut pas vu d'inconvénient, mais, pour le quart d'heure, cela ne faisait pas son compte, car, à l'instar du terrible duc d'Albe, il était prêt à donner mille têtes de grenouilles pour une seule de saumon.

Un coup d'épée pouvait tout remettre en question au moment décisif. Or Gambrinus représentait, sans trop de désavantage la tête de saumon.

La grande salle de la taverne était pleine.

A la table la plus voisine du comptoir, la « première épée », flanquée d'Hartmann Kœnig, le batailleur et de Frantz Manfred, attendait avec une fiévreuse impatience la venue du délégué Kœnisbourgeois, pour lui chercher une querelle « d'allemand » qui ne pourrait être vidée que dans un duel sanglant.

Mais, Gambrinus et Méphisto, les deux beaux joueurs de cette partie, avaient oublié une pièce fort importante de leur jeu, un fou, qui vint tout-à-coup faire irruption sur l'échiquier : Frédérick, le désespéré Frédérick qui entra la pipe à la bouche, les joues pâles, les paupières rouges, les vêtements en désordre, et dans un état de légère ébriété : Frédérick, qui avait collé sur sa casquette cette invraisemblable inscription :

La première Épée
est une bête !

La plus sanglante injure que l'on puisse adresser à un étudiant allemand.

Voulez-vous avoir une idée lointaine et faible du cratère qui s'ouvrit entre les murs du Bierhaus ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! représentez-vous un ministre du Schah de Perse, le potentat le plus autocrate qui soit sur la terre ; un ministre qui, se levant au milieu d'une séance du grand conseil, giflerait Sa Hautesse, aller et retour, clic, clac !

Les *maisons moussues* vociférèrent comme des Mohicans autour du poteau des tortures, les *vieilles*

maisons rugirent, les *jeunes maisons* hurlèrent, les *renards enflammés* glapirent : on se serait cru dans un cabanon de fous. Mais la blonde Margareth qui voyait bien que son ex-fiancé se dévouait comme un Curtius (Marcus) aux dieux infernaux, tomba en pâmoison entre les bras de son frère Bastian.

Gambrinus n'était pas là, il arriva au milieu de la conflagration et resta sur le pas de la porte, médusé par la surprise. Du premier coup d'œil il comprit que s'il n'opérait au plutôt une diversion héroïque, son protégé allait se faire découper proprement par la « première épée », comme un poulet par un maître d'hôtel exercé.

Le bouillant Hartmann Kœnig, qui n'était jamais en retard lorsqu'il s'agissait de ces questions, avait déjà été ouvrir le *cabinet de l'honneur* (1) pour en tirer le schlagers et les différents attirails de combat.

A ce moment, Gambrinus s'avança rapidement au milieu de la salle en prononçant gravement :

— Arrêtez ! je suis la première épée de Kœnisburg, et c'est moi, Albert Albrecht, que ce jeune *renard* a voulu provoquer au combat, pour des raisons qu'un brave chevalier german doit modestement tenir secrètes. Cependant, comme je veux, avant tout, sauvegarder les intérêts des braves compagnons qui ont placé leurs confiances et leurs espérances sur la solidité de ma cervelle et les capacités de mon esto-

(1) Armoire ou cabinet où les épées sont placées à un ratelier, en compagnie des casquettes à visière, des gants d'armes et des plastrons.

mac, et que j'espère gagner, demain soir, le prix de la bière, nous ne ferons ouvrir le *cabinet de l'honneur* qu'après le couronnement, si vous le voulez bien.

— Soit ! répondit Frédérick, que ce changement fortuit d'adversaire, enchantait davantage ; c'est votre droit de demander ; c'est le mien de refuser ou d'accepter ; mais puisque vous avez la patience longue et le sang calme, je consens à attendre votre heure par contumace pour votre qualité d'étranger.

Ayant dit cela sur un ton qu'on ne lui connaissait pas, le jeune étudiant jeta sa casquette sur l'oreille droite et quitta la taverne avec les allures d'un capitaine Fracasse de première marque.

Nous y sommes enfin, se dit Gambrinus entre les superbes défenses d'éléphant qui lui tenaient lieu de dents sans qu'il eut à s'en plaindre. Nous y sommes enfin et ça n'a pas été sans peine ! Mais voilà qu'il s'y met ; une fois lancé, il ne s'arrêtera plus, et Méphisto aura tout le loisir de s'en retourner sur lest, comme un bon caboteur rentier, sans avoir pu embarquer une pauvre petite âme.

Mais il n'en était malheureusement rien, car le rusé compère qui, en sa qualité de conseil d'un docteur, faisait alors respirer des sels à la sensible Margareth, n'était pas précisément de cet avis.

Avec une exquise délicatesse et une finesse de touche excessive, il opérait, en cet instant même, sur le cœur de la jeune fille, un enchantement très subtil qui devait donner fort à réfléchir à l'ex-comte de Brabant.

Du flacon d'argent merveilleusement travaillé qu'il passait sous les narines de la sœur du tavernier, s'échappaient des effluves étranges qui auraient donné le vertige aux apôtres de pierre de la cathédrale de Strasbourg.

C'était la senteur capiteuse de la fleur tropicale diamantée de rosée, l'éventail d'argent en fusion que la lune ouvre et agite sur la glace bleue du lac Léman ; c'était le parfum quintessencié et enivrant d'une liqueur distillée avec les pensées de Cléopâtre, le soupir de Roméo, unifié et fondu avec le chant de l'allouette ; le hennissement du coursier arabe... le *Remember* de la victime de Cromwel... et quelques drachmes de la scélératesse profonde de Don Juan...

Celle qui, sans s'en douter, servait ainsi de sujet aux deux adversaires personnifiant la lutte éternelle du bien et du mal, devint plus rouge qu'une framboise parvenue à maturité, lorsque ses paupières se rouvrirent et que ses prunelles rencontrèrent le regard fixe du taux Albert Albrecht.

Comme un sournois qu'il était, Méphisto-Manfred jubilait aux choses surprenantes qui allaient se passer sous peu dans Stuttgart.

Au premier abord, Goëtz Mitsser avait été très contrarié de la provocation insensée de Frédérick, qui venait faire obstacle à ses projets belliqueux ; mais, après réflexion faite, il conclut que l'aventure pouvait tourner à son profit, si les deux adversaires, par des estocades malheureuses, venaient à se balafre l'un l'autre la figure d'une façon ridicule.

Par avance, il était bien certain que le délégué de Kœnisburg couperait quelques lanières de cuir sur le jeune *Renard* ; mais comme il était essentiel que ce dernier rendit en échange quelques dignes estafilades, il songea à mettre en pratique, sans aucun retard, un des préceptes de Machiavel, maître dont il affectionnait l'esprit.

Il sortit à son tour du Bierhaus, courut après Frédéric, et le rejoignit dans le graben ; alors il lui frappa amicalement sur l'épaule en disant d'une voix conciliante :

— Tu es un brave, mon camarade, et, volontiers, je te ferai l'honneur de te servir de second ; mais, comme il s'agit avant tout de soutenir la vieille réputation de notre Université, je t'apprendrai demain quelques vigoureuses parades et deux ou trois ripostes infaillibles. Je suis la *première épée*, il ne faut pas oublier cela ; j'ai donc le droit absolu de régler toutes les conditions de la rencontre, même d'obliger l'*Impartial* (1) à prononcer sa formule : *Paukerei ex!* (combat clos !)

Frédéric répondit :

— Je n'ignore rien de tout cela, Goëtz Mitsser, et j'accepte ton offre en t'en remerciant. La *Hirschgasse* (2) sera libre demain toute la journée, je t'y attendrai à la première heure.

(1) Président du combat.

(2) Grange disposée en salle d'armes et louée par les étudiants pour leurs duels.

IV

Où Gambrinus soutient un siège

Ce soir là, « l'association des camarades », fort méthodique dans ses exercices, ne sécha qu'une quantité très infirme d'évêques, et ne vida qu'un nombre fort restreint de docteurs, afin d'être vaillante et disposée pour la séance du lendemain.

A huit heures le gros Bastian souffla ses cinquets.

Et il n'était pas encore neuf heures que les rues de Stuttgart se trouvaient désertes et silencieuses comme les rues d'une ville assiégée, et, sauf une *maison moussue*, — cette éponge d'Hartmann Kœnig, — qui tenait les discours les plus fabuleux à la statue équestre de Frédérick le Grand, sur le pont Nesenbach, toute l'Université avait réintégré ses dieux-lares.

Après l'évanouissement de Margareth, qui avait permis au docte délégué d'Heidelberg de jouer si avantageusement de son flacon et des prodiges endiablés qu'il contenait, Bastian reconduisit sa sœur dans sa chambre et lui fit observer avec douceur que sa conduite ne laissait pas d'être singulière.

La jeune fille lui répondit fort aigrement.

Fort bon enfant par nature, le gros Bastian ne se fâcha pas. Il déposa méthodiquement deux baisers bruyants sur les joues de sa sœur, et, tirant la porte sur lui, redescendit en bas.

Le gros garçon n'était pas à la hauteur de la situa-

tion ; il pensait que Margareth lui gardait rancune de la réponse qu'il avait faite à Frédérick, et que, d'autre part, elle tremblait pour le sort du *renard* révolté qui, selon toutes probabilités, allait être couvert, le lendemain, de bandelettes et de mouches de sparadrap, à moins qu'il ne soit cloué entre quatre planches, car les duels de MM. les étudiants se terminaient souvent d'une façon tragique.

Mais si Frédérick avait perdu la tête en allant provoquer la « première épée » de Kœnisburg, il faut bien avouer que le gros Bastian avait souverainement tort de se faire du mauvais sang au sujet de sa sœur, car, en ce moment même, la petite Margareth ne songeait guère au timide *renard* devenu soudain belligieux.

Sans plus tarder, nous allons arriver aux aventures surprenantes qui se passèrent en cette nuit mémorable et en la journée suivante, grâce au philtre merveilleux de Méphisto et à la volonté un peu déroutée de son adversaire Gambrinus.

Lorsque Gambrinus-Albrecht sortit du débit de bière, il fut accosté par une des servantes de l'établissement qui lui glissa dans la main un petit billet.

Il l'ouvrit et se prépara à en deviner le contenu, à la lueur des étoiles ; mais à peine y eut-il jeté un coup d'œil qu'il fit un saubresaut comme s'il s'était senti cingler d'un coup de fouet ou piqué par une vipère.

Le billet était signé Margareth et ne contenait que ces mots :

« Albert, je vous attends au Graben. »

Gambrinus jeta un regard hébété tout autour de lui. Ses compagnons de la taverne étaient déjà loin, mais il vit le délégué de Heidelberg Frantz Manfred, qui filait, le nez empaqueté dans son manteau, et il lui sembla entendre le bruit d'un ricanement assourdi.

Une seconde fois il relut le billet ; mais alors un jet de lumière vint illuminer sa pensée.

— Cinq cent mille milliards de moos ! se dit-il en applatissant d'un vigoureux coup de poing la minuscule casquette qui se perdait dans sa crinière fauve... J'aurai inconsidérément chargé la dose à mon dernier bouquet ; j'ai fait là une belle besogne, ventre saint gris ! comme disait ce farceur d'Henry IV. Il n'y a pas à dire, ces blondes allemandes ont un volcan dans le cœur et leur tête est une soute à poudres.

Il partit d'un train de lévrier, et, deux minutes après, il débouchait de l'Abten-strass sur le Graben.

Mais là, il s'arrêta en poussant le soupir de détresse du bœuf qu'on égorge : ses jambes prirent racine dans le sol : il eut admirablement servi de modèle à un sculpteur pour modeler l'« Effroi ».

C'est qu'il n'y avait plus à en douter, Margareth, enveloppée dans une mante grise, — couleur de muraille ainsi que disent les écrivains du bon vieux temps, — l'attendait assise sur le pas d'une porte.

Hélas ce n'était que le commencement de la surprise que lui avait réservée Méphisto ; et, pour comble de déveine, le pauvre hercule ne se doutait de rien, attribuant tout à la mauvaise qualité de ses fleurs.

Margareth, qui s'était élancée vers lui en le voyant arriver, se hissa sur la pointe de ses pieds, essayant de lui nouer le col, et disant :

— Albert! Albert! laisse-moi te regarder, t'admirer, m'enivrer de ton doux et fier regard...

Gambrinus stupéfait, effarouché, la rougeur au front, cherchait à se dégager en murmurant sur un ton plaintif :

— Mademoiselle, par grâce....

— Non pas, l'interrompit-elle avec une vivacité de plus en plus alarmante ; ce n'est pas au maître à supplier l'esclave !

Le pauvre Gambrinus épouvanté murmura :

— Que me contez-vous là ?

— La vérité! reprit-elle en lui coupant la parole. Il ne faut pas chercher à m'abuser... j'ai lu dans ton cœur....

— Par exemple! dit-il naïvement en faisant un bond de côté.

— Oui, et j'ai quitté cette nuit la maison de mon frère, parce que je ne puis vivre avec cette horrible pensée que ton sang va couler demain sous l'épée de ce barbare Frédrick que j'abhorre à présent, et qui, peut-être, te défigurera affreusement.

— Cinq cents mille millions de moos à boire! fit Gambrinus en se donnant un coup de poing à assommer un bœuf. Pauvre de moi! et décuple sot que je suis de n'avoir pu prévoir cet effet de carambolage!.... Voyons, chère demoiselle, reprit-il plus haut en prenant la main de Margareth, vous ne pensez certainement pas à ce que vous dites. Il est

tout naturel que ce brave garçon qui vous estime et vous aime, — car c'est un fait certain et il ne faut pas en douter, — ait pris de l'ombrage au sujet de ma conduite un peu..., évaporée.....

La jeune fille l'arrêta en prononçant d'un ton résolu.

— N'en ai point de soucis, mon Albert; laissons ce malheureux se morfondre avec ses fureurs; oublions l'univers entier pour ne songer qu'à nous... Albert, il faut fuir, fuir ensemble, cette nuit même!... En chemin.... Es-tu catholique... ? oui... alors, en chemin, nous rencontrerons bien un prêtre pour bénir notre union.....

— Et nous partirons pour Venise, en poste! Et nous nous promènerons toutes les nuits en gondole sur le Lido ou sous le Pont des soupirs! acheva Gambri- nus, qui, après la brûlante tirade de la jeune alle- mande, avait enfin compris que, s'il ne montait pas son diapason à la hauteur de celui de son interlocu- trice, il allait faire crever des cataractes de larmes, et qu'on le menacerait peut-être, avant cinq minutes, d'un suprême plongeon dans les eaux du Nesenbach ou d'une apostasie pure et simple, ce qui était tout comme.

VII

Comment Gambrinus sauva Margareth

Comme nous l'avons dit plus haut, Gambrinus avait d'abord pensé que la dose du doux poison qu'il versait depuis quelques jours dans le cœur de

la jeune fille avait été inconsidérément distribuée; mais après ce qu'il venait d'entendre, il n'y avait pas à se le dissimuler un seul instant, un autre praticien que lui était passé par là.

Aussi son diagnostic passa-t-il du rose pâle au carmin pur, et il conclut avec justesse que pour avoir administré secrètement à son sujet une infernale dilution qui lui donnait le délire, ce second praticien ne pouvait être que Méphisto.

Alors il se souvint que, durant le cours de cette soirée, le faux délégué de Heidelberg avait fait manœuvrer sous les narines de Margareth un certain flacon d'argent.

Ce fut pour lui une révélation aussi soudaine que complète.

— Parbleu ! reprit-il après un moment de silence et en dessinant avec sa longue pipe un geste mélodramatique; il faut partir, ma douce Margareth; il faut fuir cette terre des froides passions et des discours creux. Cependant, avant de t'enlever à ta patrie, comme les chevaliers des temps héroïques, je veux te mériter par de glorieux exploits !

Je veux gagner demain
Le beau prix de la bière !
Et puis, le glaive en main,
Courber la tête altière
De mon rival, sur le terrain.

Parce que la gloire en rejaillira un peu sur la future épouse de celui qui sera proclamé vainqueur de cette double lutte mémorable.

Dans le feu de l'improvisation, et pour convaincre Margareth, il s'était laissé aller à parler par moitié en vers et en prose. Mais ce raisonnement ne fut pas du goût de la jeune fille qui essaya de lui démontrer qu'elle n'aurait pas un atôme de tendresse de plus pour lui, parce qu'il aurait ingurgité une demi douzaine de *docteurs*, autant d'*évêques*, et détaillé la peau de Frédérick.

Cependant, à son grand chagrin, Albert Albrecht demeura inébranlable.

Il fallait en prendre son parti. Margareth poussa un soupir en songeant que l'excursion en gondole sur le Lido était retardée de vingt-quatre heures, et murmura :

— Puisque tu le veux, Albert, je me résigne à attendre.

— Il le faut bien pour mettre nos projets à exécution... Retournons au Bierhaus.

— Déjà! fit-elle langoureusement.

Certes Méphisto eut bien donné quelques années de sa damnée existence pour assister à ce colloque; mais il y eut été trompé, car Gambrinus jouait son rôle à la perfection. Il répondit d'un ton navré :

— Mon Dieu, oui, chère enfant, déjà; il s'agit d'éviter les imprudences, et si ton frère venait à s'apercevoir...

Elle lui coupa la parole pour dire d'un accent angélique :

Mon frère dort mieux qu'une souche, il ne se réveillera que fort tard. Quand j'étais malade, il y a quelques mois, on m'avait ordonné une mauvaise

drogue pour me faire dormir, mais je n'en usais presque pas; j'ai versé tout ce qu'il en restait dans son dernier moos.

Gambrinus prit sa minuscule casquette et s'en servit, comme de mouchoir, pour éponger l'abondante sueur qui venait de lui couvrir le front.

— Peste! murmura-t-il à part lui, cette aimable jeune fille a tous les raffinements de la Parque qui a pour mission spéciale de souffler, aux femmes de bonne volonté, ces petits moyens ingénieux auxquels le président des assises décerne volontiers une permission de travaux forcés... Si, seulement, pour varier la vieille légende de Faust, Méphistophélès avait fait empoisonner Bastian-Valentin par sa sœur Margareth, cette autre Marguerite?

Cette sinistre pensée glaçait d'épouvante le pauvre Gambrinus.

Un proverbe dit: « On ne s'avise pas de tout. » Or les proverbes ont parfois du bon, puisque cette idée ne s'était très heureusement pas présenté à l'esprit de Satan.

Gambrinus, dont l'anxiété allait croissante à chaque instant, entraîna la jeune fille vers la taverne, où il espérait qu'elle pourrait rentrer sans encombre, et Margareth, qui trouvait le délégué de Kœnisburg singulièrement froid à son égard, pleurait à chaudes larmes, laissant tomber des perles silencieuses sous le capuchon de sa mante, et se faisant traîner par son compagnon comme une enfant boudeuse que sa mère conduit au cabinet noir pour la punir.

En sortant de chez elle, elle avait pris une double

clef de la porte d'entrée, et Gambrinus éprouva une sorte de soulagement en la voyant la glisser dans la serrure.

Mais, ô terreur ! les verrous étaient poussés au dedans.

— Mon Dieu ! s'écria Margareth en se laissant tomber mourante dans les bras de l'ex-comte de Brabant épouvanté ; tu le vois, mon cher Albert, je suis perdue. Il faut fuir, ou bien, comme suprême ressource, nous lier les mains et nous jeter dans le Nesenbach.

Deux heures de nuit sonnèrent au clocher de l'unique église catholique de Stuttgard, dont le portail donne justement sur l'Abten-strass, et l'on entendit, par trois fois, le hululement plaintif d'une chouette, perchée sur un toit voisin.

— Hélas ! fit Gambrinus sur un ton plaintif, il n'y a guère qu'un demi pied d'eau sous le pont !

Dans cette nouvelle péripétie des verrous tirés, il devinait la griffe malfaisante de Méphisto, son adversaire, et s'attendait à un esclandre épouvantable.

— Voyons, reprit-il, ne perdons pas la tête ; où est la fenêtre de ta chambre !

— La première à droite de l'enseigne.

Une brusque rafale de tempête sembla soulever la crinière léonine de Gambrinus. C'était tout simplement le chemin que prenait une inspiration sublime, envoyée par le hasard, — ce vieil homme d'affaire du bon Dieu, comme a dit un homme d'esprit, — pour lui entrer dans la tête.

Il se pencha sur Margareth qui était toujours à demi-renversée sur son bras, et effleura de ses lèvres les boucles de ses blonds cheveux en murmurant :

— Du courage, pauvre enfant !

D'entre les lèvres de Margareth un soupir de bien-être s'exhala doucement, ses yeux se fermèrent peu à peu, et, lorsque l'envoyé de Kœnisburg dégagea son bras de sa taille, elle resta debout, sans bouger, dormant du mystérieux et étrange sommeil des somnanbules.

Un instant, ce curieux magnétiseur de Gambrinus resta à la contempler, comme le médecin satisfait qui vient d'éviter une violente crise à son malade, puis il tendit la main vers l'enseigne du Bierhaus.

Nous avons peut-être oublié de faire remarquer que la plaque de tôle, représentant le vrai Gambrius, comte de Brabant, et servant d'étiquette à la taverne, était soutenue par une tringle de fer en forme d'équerre, comme une potence.

Lorsque l'hercule du savant collègue de chirurgie eut levé la main vers elle, l'enseigne se mit à descendre le long de sa potence, sans produire aucun bruit. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle eut touché le sol. A ce moment Gambrinus toucha du doigt l'épaule de Margareth, qui, toujours au repos de son sommeil magnétique, s'avança d'un pas automatique, monta sur le banc de bois placé à côté de la porte et s'assit sur l'arête supérieure de l'enseigne, avec la même aisance que dans un fauteuil. Lui se plaça à côté d'elle pour la soutenir en se tenant aux lambrequins de fer découpé.

Alors, comme le chameau du désert qui attend d'être chargé pour se relever, lente et silencieuse, la plaque de tôle remonta le long de sa potence, avec son double fardeau.

Pendant cette ascension extraordinaire, et par un nouveau sortilège les volets de la chambre de la jeune fille s'étaient ouverts d'eux-mêmes, et l'enseigne, arrivé au terme de sa course, eut la fantastique intelligence de se reposer comme une persienne contre la muraille et s'arrêta tout contre le balcon de bois de la fenêtre.

Alors avec le calme et l'aisance d'une jeune écuyère du monde qui descend de son cheval devant le porron du château de son père, Margareth sauta dans sa chambre.

Les battants de la croisée se refermèrent sur elle, et l'enseigne reprit sa place.

Le pauvre Gambrinus qui était resté en croupe sur le dos de son homonyme soupira en s'épongeant le front :

— Vingt-cinq mille millions de chopes ! la soirée a été chaude et mon coquin de partenaire doit trouver ici peu de différence avec sa température habituelle, mais il faut bien suer un peu pour gagner et, maintenant, je crois avoir tous les atouts en main...

Il s'interrompit, se pencha vers son portrait peint sur la tôle et reprit en riant :

— Par sainte Geneviève de Brabant, ma bonne payse ! j'ai le gosier à sec, et je donnerais bien quelques florins pour avoir le plaisir de te soulager de ta chope, mon brave,

Il avait à peine formulé ce souhait que le « Gambrinus » de l'enseigne se renversant en arrière, allongea le bras et lui tendait son verre.

Sans s'étonner aucunement l'hercule prit la chope, du fond de laquelle la bière s'élançait en moussant, comme autrefois l'eau du rocher sous la baguette de Moïse, et il fit un beau salut à sa vénérable image.

VIII

Le « Bier-scandal »

Il n'était pas encore neuf heures, neuf heures moins un quart tout au plus, et déjà la fête bachique battait son plein. Du haut de leur comptoir le gros Bastian et sa sœur présidaient le *bier-scandal*.

Chose tout à fait singulière, quoiqu'elle eût les traits fatigués et les yeux battus par les fatigues d'une nuit d'insomnie, Margareth ne se rappelait absolument rien de ce qui s'était passé pendant ces derniers jours ; un voile impénétrable s'était étendu sur sa mémoire depuis le moment où Gambrinus-Albrecht avait effleuré ses cheveux de ses longues et broussailleuses moustaches.

Mais Gambrinus ne faisait jamais rien à moitié, c'est pourquoi, la veille aussi, il avait complètement éteint l'incendie allumé par Méphisto, avec ce baiser de marbre qui étouffait, sous son avalanche glacée, le feu du maudit.

Pour cette mémorable lutte qui s'était engagée

depuis un instant, les deux familles des camarades et des compagnons étaient en ligne.

De nombreux blessés regagnaient déjà leur logis ou accidentaient tout simplement le sol. Hartmann-Koenig, Hartmann-Koenig lui-même, sur qui pourtant les connaisseurs fondaient de légitimes espérances, s'était laissé aller sous la table après l'absorption du huitième évêque, en murmurant d'une voix mourante :

— *Reductus sum* (1).

Dans son coin, Méphisto-Manfred semblait fort joyeux ; et cependant, lorsqu'il vint concourir à son tour, il ne fit guère mieux que le pauvre Hartmann, et provoqua un sourire de contentement parmi les camarades qui se défiaient de lui.

On allait enfin se trouver en présence des deux grands lutteurs, de deux « premières épées », Goëtz Mitsser et Albert Albrecht, deux crânes ! Mais à la stupéfaction générale des *maisons moussues*, des *vieilles maisons* et des autres, Goëtz Mitsser déclara hautement qu'il cédait son tour à Frédérick.

Ce fut alors un renouvellement de tous les cris de l'arche de Noé. Pendant deux bonnes minutes il y eut un charivari d'enfer, que le gros Bastian ne cherchait pas à arrêter parce que lui-même se tortillait de rire sur sa banquettes.

Frédérick, champion de l'Université, cela ressemblait en effet à une mystification fantastique.

Mais les assourdissantes clameurs de cette ména-

(1) Je suis réduit, aplati, vaincu.

gerie et l'hilarité de Bastian ne déconcertèrent en aucune façon le jeune *renard* qui s'avança jusqu'au milieu de la salle pour dire d'une voix digne :

— Tu m'as promis de m'accorder la main de ta sœur, Bastian Schmoll, si je vidais le vidrecome de l'illustre Dierbicher, si je pouvais fumer sa pipe sans blémir, et enfin si, de sa glorieuse épée, je trappais, dans un combat la « première épée » de l'Université. Eh bien ! je suis prêt à accomplir ces trois exploits ; seulement, comme je dois une réparation à Albert Albrecht, l'envoyé de l'école de chirurgie, je te prie d'accepter ce changement d'adversaire.

Bastian comprima son fou rire qui voulait éclater et répondit sérieusement :

— Je n'ai qu'une parole, donc je la tiendrai si tu accomplis ce qui a été convenu ; j'accepte de confiance maître Albrecht pour champion, quoique je ne connaisse pas sa force, mais il me semble de taille à en manger dix comme toi sans en être incommodé ; et, comme je tiens à te prouver ma bonne volonté, je te dispense de l'épreuve de la pipe.

Tous les *renards*, qui, par esprit de corps souhaitaient sincèrement que Frédérick sortit victorieux de la lutte, poussèrent un hurra en l'honneur de Bastian Schmoll.

Après ces paroles, Bastian monta sur une escabelle et décrocha du trophée l'épée et le vidrecome de l'illustre Richard de Dierbicher. Plein de précaution, il les essuya avec une serviette ; puis les posa sur une des tables.

Margareth regardait, non sans un étonnement

anxieux, tous ces préparatifs de combat ; la pauvre fille ne semblait pas comprendre ce qui se passait autour d'elle.

Goëtz Miisser et Méphisto se croyaient à la noce, ils avaient planté deux chaises sur une table, désireux de ne perdre aucun incident de la lutte.

Le premier était enchanté de son élève, il avait la certitude que Frédérick balafretrait son adversaire à la première passe.

Un sourire infernal retroussait les lèvres du second : il n'aurait pas donné cette séance pour l'âme de trois juifs.

Quant au brave Hartmann Kœnig, qui était couché sous cette même table, réveillé en sursaut par le bruit, il venait d'entamer à pleine voix l'*Igitur gaudeamus* (1).

(1) C'est la plus belle hymne, de leur composition, que connaissent les étudiants allemands. Elle se psalmodie sur un air lugubre. Voici d'ailleurs le premier verset ;

*Fratres, gaudeamus
Juvenes dum sumus ;
Post jucundam juventutem,
Post molestam senectutem.
Nos habebit humus ;
Igitur gaudeamus !*

Frères, réjouissons-nous
Pendant que nous sommes jeunes,
Après la douce jeunesse,
Après la triste vieillesse,
On nous mettra en terre ;
Donc réjouissons nous !

Mais le plus satisfait de tous, était, à n'en pas douter, cet excellent Gambrinus ; cependant il dissimulait, pour les raisons à lui connues, la joie que lui causait le magnifique élan de bravoure de son protégé occulte.

On procéda au tirage au sort pour savoir à qui reviendrait l'honneur de la première rasade avec le vidrecome colosse, et ce fut le nom d'Albert Albrecht qui sortit de l'urne, ou pour mieux dire de la casquette d'Hartmann Kœnig qu'un farceur avait eu l'audace de soustraire à cette vénérable *maison moussue*.

Avec beaucoup de grâce Bastian remplit le vidrecome d'une merveilleuse bière claire et transparente comme de l'ambre liquéfiée ; après quoi il le présenta, sur un plateau, au beau délégué de Kœnigsberg.

Ce dernier prit le vidrecome, l'éleva à la hauteur de ses yeux et regarda curieusement la cavalcade des sept électeurs qui cerclait le verre ; puis il le porta lentement à ses lèvres et commença à boire à longs traits.

Il avait l'intention de n'absorber qu'en partie le contenu de cette tonne de cristal qui donnait asile à bien des *évêques* ; mais le liquide ambré était si délectable qu'il oublia complètement sa bonne résolution et tarit le vidrecome jusqu'à la dernière goutte.

Sans le vouloir l'ancien brasseur de houblon venait de se réveiller en lui et trahissait ainsi les vertueux desseins du bon Gambrinus, protecteur des opprimés.

Les *renards* qui entouraient et encourageaient chaleureusement Frédérick laissèrent échapper un cri de stupéfaction, et le gros Bastian jeta sur le jeune homme un regard de compassion ironique.

Puis des hourras formidables, auxquels Méphisto lui-même venait de donner le ton, allèrent ébranler les solives enfumées du plafond de la grande salle.

Bastian venait de remplir à nouveau l'immense vidrecome ; le jeune champion de Stuttgart s'avança et le prit résolument.

— A Margareth Schmoll, et pour l'honneur de l'Université ! dit-il avec effort en levant péniblement le verre herculéen, trop lourd pour sa faiblesse.

— Bravo pour Frédérick ! crièrent toutes les *jeunes maisons*.

Frédérick trempa ses lèvres dans l'or de la bière et bravement pendant quelques secondes ! mais il s'arrêta tout à coup, pâle et haletant, ses yeux pleins de larmes fixés sur Margareth, et les traits douloureusement contractés.

Hartmann Kœnig venait d'allumer sa pipe ; il murmura d'une voix embiérée, et ses paroles sortirent d'un nuage de fumée, comme celles de l'ange, d'une nuée céleste :

— Je te tendrai la perche, petit, lorsque tu te noieras !

Frédérick fit deux pas en chancelant comme un homme pris de vertige, et dit en lui-même :

— Donnez-moi la force, mon Dieu, je ne boirai plus jamais après cela !

— Ne cassons pas les sept électeurs, jeune hom-

me, dit Gambrinus en riant ; on n'en refait plus de cette sorte.

En même temps, de sa main droite, il relevait doucement le vidrecome, que les doigts crispés de l'étudiant allaient laisser échapper. Puis il répondit à une œillade fulgurante que celui-ci lui lançait :

— Dépêchons, le temps passe.

Frédéric réprima un geste de répulsion et se remit à boire ; mais, ô prodige ! la bière semblait alors fuir devant ses lèvres et s'écouler par le fond du verre.

En touchant le vidrecome, Gambrinus avait opéré ce nouvel enchantement.

Elle fuyait la bière, elle fuyait avec la rapidité d'un fleuve qui quitte son lit après avoir brisé la digue. Elle disparaissait comme les eaux du Nil abreuvant les sables du désert africain.

Pourquoi ?

Oh ! pour une raison bien simple, jugez-en :

La bière fuyait devant les lèvres de Frédéric, parce que les sept électeurs appliqués sur le vidrecome, pris d'une belle émulation, avaient alors une chope au poing au lieu de leur glaive, et que tous les sept, en véritables éponges, buvaient à tire-larigot le liquide qui transsudait du cristal !

Frédéric triomphant leva le vidrecome vide en criant d'une voix tonnante :

— Es-tu donc avare de ton bien, Bastian Schmoll ?
... non... alors verse-moi à boire car je meurs de soif !

IX

« Scandal pro patria »

Après l'exclamation du digne *renard* il y eut dans la salle un rugissement, — rugissement que Dieu n'avait pas compris parmi les cris de la création et à l'audition duquel Bombonnel ou Jules Gérard n'auraient pu déterminer la famille des fauves auquel il appartenait, — puis toutes les casquettes, lancées au plafond, allèrent essuyer la poussière des solives.

Méphisto n'en pouvait croire ses yeux, il croyait rêver.

Plus hébété qu'un chauve qui se verrait pousser des plumes de palmipède sur le crâne, Bastian versa quinze évêques dans le vidrecome. En trois secondes, Frédérick — pour un cinq centième de part, — et les sept électeurs — pour le reste — le lampèrent.

Méphisto en avait comme la petite mort, et Bastian perdait ses prunelles à admirer cet héroïque buveur, mais comme il était président du combat, il crut devoir dire :

— A vous, Albert Albrecht.

— Parbleu, répliqua Gambrinus sur un ton vexé; meprenez-vous pour une outre élastique; il n'y a guère que le tonneau de l'électeur qui puisse disputer le prix du bier-scandal à ce garçon.

Hartmann Kœnig se leva, abandonnant la table sous la protection de laquelle il s'était réfugié jusque-là.

— Donc tu t'avoues vaincu ? dit-il.

— Hélas ! répondit le faux Albert Albrecht d'une voix douloureuse et sourde ; je rapporterai cette honte à Kœnisburg ; cependant j'ai une revanche à prendre

Il ajouta avec colère :

— Ouvrez le « cabinet de l'honneur ! »

A peine ces mots étaient-ils dits que déjà les *renards* rangeaient les tables le long du mur et que Bastian obligeait sa sœur à remonter dans sa chambre. Le gros tavernier ne voulait pas donner à Margareth le spectacle d'une tuerie, car le tour des épées était arrivé.

Les deux adversaires revêtirent les plastrons et les brassards de cuir.

Goëtz Mitsser devait servir de second à Frédéric., et, tandis qu'une vieille maison moussue, faisant les fonctions de l'*Impartial*, traçait sur le parquet, au moyen d'un morceau de blanc, le cercle dans lequel devait rester les champions, Gambrinus déclara qu'il prenait comme second Frantz Manfred, le délégué d'Heidelberg.

En Allemagne, dans les duels d'étudiants, le second, armé d'une épée, doit parer les coups les plus dangereux.

Méphisto était donc chargé d'une mission de confiance, celle de parer les estocades trop violentes que Frédérick porterait à son adversaire.

Cette estime lui causa une stupéfaction profonde ; il croyait sincèrement que, par un raffinement de perfidie — comme lui-même en eut été capable — Gambrinus n'avait abandonné le prix de la bière à

son rival, que pour lui donner une fausse espérance et pour l'écraser ensuite par une victoire éclatante et décisive.

Ce plan, nous devons l'avouer, cadrait on ne peut mieux avec les projets chevaleresques de Méphisto, car, sincèrement, dans sa cervelle de démon, l'idée ne pouvait pas germer que Gambrinus eut fait le bien la nuit précédente.

Mais le Mauvais a l'imagination vive et, lorsqu'il s'agit de mal faire, l'éclair jaillit moins vite du nuage que les projets de son cerveau.

Ne croyant pas que Gambrinus avait été capable d'imiter la retenue du vertueux Joseph, il se dit qu'il serait fort plaisant de donner maintenant Margareth comme épouse au valeureux Frédérick.

Malgré son astuce bien connue, il donnait naïvement dans les filets tendus par Gambrinus.

Quand les deux combattants et leurs seconds reçurent les armes des mains de leurs témoins, et que l'*Impartial* fut assis, tenant un morceau de craie et une ardoise pour marquer les coups, Méphisto était parfaitement décidé à parer tardivement les estocades que Frédérick allait détacher de si bon cœur à Gambrinus, afin de le laisser s'en retourner dans le royaume des ombres qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Ah ! certes, il fallait un bras d'Alcide pour manœuvrer la glorieuse épée de feu Richard de Dierbicher ; et néanmoins Gambrinus et Méphisto opérèrent mentalement avec un tel ensemble et une si bonne volonté, qu'en moins de dix secondes cette

redoutable machine de guerre avait effleuré par cinq fois la joue et le front du délégué de Kœnisburg.

Il n'en fallait assurément pas tant pour donner la victoire, et quelle victoire !

Au grand désappointement de Goëtz Mitsser, qui aurait voulu voir le jeune *renard* en plusieurs morceaux, l'*Impartial* arrêta le combat, et toutes les *jeunes maisons*, se ruant sur le vainqueur, l'enlevèrent en triomphe et lui firent faire trois fois le tour de la salle, en hurlant une chanson latine.

Le gros Bastian s'était empressé d'aller chercher sa sœur, et lorsque Frédérick reprit terre, il tomba dans les bras de son futur beau-frère qui l'embrassa en lui permettant de considérer Margareth comme sa fiancée.

A l'écart, assis sur une table, le pauvre Gambri-
nus collait tristement des mouches de sparadrap sur ses éraflures.

— C'est égal, cher monsieur Albert, lui dit le beau Goëtz qui tenait complaisamment la glace, pour une « première épée »... ce n'est vraiment pas riche !

X

Où Satan rage

Depuis un moment, Méphisto, qui regardait les deux jeunes gens causer entre eux, semblait changé en statue.

Doucement, Gambri-
nus s'approcha de lui par der-
rière et murmura à mi-voix en lui touchant l'épaule :

— Voudriez-vous me dire, très cher collègue, si nous attendrons la noce ?

Et comme l'autre ne répondait pas plus qu'il ne bougeait, il ajouta avec un gros rire bon enfant :

— Pour moi, je ne serais pas fâché de festoyer un peu : vous savez, c'est dans mon tempérament.

Le délégué d'Heidelberg tourna enfin la tête et fixa sur son interlocuteur ses prunelles qui brûlaient comme des charbons incandescents.

— Comte, répondit-il avec un sourire qui découvrit son ratelier de loup, il n'y a pas à discuter, vous êtes d'une fière force !

— Erreur ! erreur ! très cher, bien au contraire, c'est vous qui avez quelque peu baissé depuis l'époque de vos triomphes avec le docteur Faust. Voyez-vous, je suis un éclectique pur, moi ; j'aime à choisir dans la méthode d'autrui ce qui me semble possible, et comme, à mon sens, toutes les écoles ont du bon, j'ai pris quelques procédés dans la vôtre... Un conseil : que vous restiez ou non, il serait du plus mauvais goût de ne pas faire votre compliment à la mariée, et vous ne pouvez vous en dispenser.

— Au fait, vous avez raison, répondit Méphisto.

Il passa son bras sous celui de l'ex-comte de Brabant et tous deux allèrent saluer respectueusement Margareth et Frédérick, que tous les étudiants entouraient et félicitaient.

— Vous avez bravement conquis votre bonheur, dit Gambrinus au jeune homme avec une cordialité affectueuse ; mais il n'y a que les méchants qui gardent rancune à un loyal adversaire. Moi, je suis un

bon et joyeux compagnon : permettez-moi donc de vous serrer la main.

Frédéric lui rendit son étreinte en murmurant :

— Merci, Albert.

En quittant le Bierhaus, Gambrinus offrit à Méphisto de le reconduire jusqu'à son hôtel de Graben. En marchant, ils causèrent sur le ton de la plus franche cordialité.

Au moment de se séparer, Gambrinus dit bonnement à son compagnon :

— Avez-vous vu l'Archange Saint-Michel terrasant le démon, à Paris, au Musée du Louvre ?

— Certainement, répondit Méphisto ; dans le salon carré, n'est-ce pas ? Mais je l'ai distingué encore dans beaucoup d'autres endroits, par exemple sur la flèche de l'hôtel de ville de Bruxelles, où il sert de girouette...

— Ce n'est pas respectueux !

— N'importe !... Il y a ici une image plus effrayante encore qui, comme disent les hommes profonds, pourrait bien être *un signe des temps*.

— Laquelle, s'il vous plaît ?

— Le bon ange s'en allant bras dessus bras dessous avec Satan.

— Ah ! mon cher, fit Gambrinus, c'est pourtant tout naturel ; avec la civilisation et le progrès d'aujourd'hui, le bon ange ne serait vraiment pas à la hauteur de son emploi, s'il n'était pas aussi malin et même un peu plus roué que l'autre.

— Je l'admets, mais à ce compte l'avenir n'est pas rose, et voulez-vous savoir ce qu'il en adviendra ?

— Je serais curieux de l'apprendre.

— Le cataclysme final : le dernier jour du monde !

— Pauvre ami, s'écria Gambrinus avec un accent de pitié véritable... vous me faites une peine inouïe !... Comment, vous en êtes déjà arrivé à la prophétie d'almanach, c'est-à-dire au dernier degré de la décrépitude !

— Méphisto se mordit les griffes et murmura :

— Malgré mon âge, je viens de faire école comme un enfant ; j'aurais dû laisser là ma vieille enveloppe qui ne m'a jamais servi que dans les romans de Goëthe... sous les traits d'une femme je n'ai jamais manqué une affaire...

— Je le crois de reste, l'interrompit Gambrinus en éclatant de rire ; c'est la meilleure preuve que tout progresse... Eve ferait aujourd'hui croquer la pomme au serpent, et vous avez eu grand tort, très cher, d'abandonner la forme féminine sous laquelle vous avez eu vos plus jolis succès.

LA VALSE INFERNALE

Il y a longtemps, bien longtemps vivait à Kœnigsberg, en Allemagne, un musicien pauvre et ivrogne, mais riche en talents. C'était du moins le bruit que l'on faisait courir, car nul n'avait encore pu les apprécier. Le personnage était en effet aussi inabordable que son séjour, placé comme une aire au haut d'un roc vif et si ardu, que le chamois le plus aventureux n'eût osé en risquer l'escalade.

D'ailleurs, les curieux, quelque intrépides qu'ils fussent, avaient de bonnes raisons pour se tenir à distance, l'ermitage et son hôte possédant une très mauvaise réputation.

« Maître Bombyx, murmurait-on tout bas, a fait un pacte avec l'esprit malin, et celui-ci le voiturer par les airs dans son nid de damné où se passent des choses... des choses épouvantables. »

Il arriva même qu'une fois, par une nuit sombre et pluvieuse, nuit d'hiver, un paysan, attardé dans la montagne, entendit des bruits étranges. C'était comme un fracas de chaînes qui ébranlait la maison du musicien. Eclairées par des feux rouges et ardents, les fenêtres de cette maison projetaient sur les rochers voisins des ombres gigantesques qui dansaient une sarabande échevelée, en tournoyant avec une rapidité effrayante.

L'orage s'éleva bientôt, et le vent, soufflant bruyamment dans les aulnaies du chemin, vint accompagner la lugubre fête de sa voix tantôt sourde

et tantôt menaçante, quand il s'engouffrait dans les ravines.

Le paysan affirmait aussi avoir vu distinctement, au plus fort de la tourmente, maître Bombyx debout sur la pointe d'un rocher, guidant de son bras et l'orchestre et la danse.

Mais peut-on ajouter foi aux étonnantes hallucinations d'un peureux.

Cependant ces bruits, mensonger peut-être, étaient accrédités et triplés par la rivalité jalouse des confrères qui avaient fait de maître Bombyx un véritable objet d'épouvante. Aussi, lorsque semblable à un cynique fort connu de nos jours, il faisait méthodiquement vers le soir sa petite promenade, le vide s'étendait-il autour du mélancolique rêveur, tous l'évitaient avec effroi.

Tous ! sauf un jeune homme, pourtant qui osait chercher, attendre même, le regard luisant de Bombyx. Il faisait plus, le téméraire, car suivant pas à pas le mystérieux compositeur, il vint souvent jusqu'à la porte d'une taverne isolée où entraient s'attabler le maudit. Mais, pour aller plus loin, il aurait fallu une âme aussi fortement cuirassée que celle du premier navigateur dont parle Horace ; et le jeune Frantz qui était adepte musicien, hésitait, hésitait toujours.

Jamais, Bombyx ne sembla ou ne daigna l'apercevoir.

Un jour, cependant, se faisant violence à lui-même, le jeune homme poussa la porte et entra.

Maître Bombyx était seul. Accoudé sur une mé-

chante table vermoulue et entouré d'énormes munks de bière, il fumait. La fumée s'échappait en volutes bleuâtres et odorantes de sa longue pipe qu'il aspirait avec volupté. La petite cabane était toute remplie d'une brume déjà épaisse qui gazait la modicité du mobilier. Les yeux attachés aux solives noircies du plafond, il paraissait, aux légères oscillations de sa tête, suivre les phrases cadencées d'une harmonie saisissable pour ses oreilles seules. Il ne quittait sa position contemplative que quelques secondes, pour écrire de temps à autre, sur un papier placé devant lui.

L'entrée subite du nouveau personnage ne fut pas remarquée par maître Bombyx. Longtemps encore, son esprit resta partagé entre son extase, sa pipe et sa bière.

Enfin, un rire lugubre et inarticulé, comme celui que pousse un homme en rêvant, troubla un instant le silence. Le visage du musicien avait gardé son impassible expression, pas un muscle n'avait bronché sur ses traits, qui inertes, ne pouvaient décéler la cause de ce court accès de gaieté.

Maître Bombyx serra alors dans son justaucorps le papier entièrement noirci et il modula d'une voix caverneuse :

Cette nuit, au marais noir...!

Puis il huma longuement la dernière bouffée de sa pipe expirante, avala d'un trait son dernier verre et fit un mouvement comme pour sortir. Son regard tomba alors sur le jeune homme silencieux. Le cœur de Frantz battait d'une indicible anxiété, mais

il n'avait pas peur. Le regard du maître devenait de plus en plus froid, de plus en plus glacial et mordant.

— Que me veux-tu ? dit enfin Bombyx.

— Je voudrais m'instruire à vos leçons, répondit aussitôt Frantz, je suis musicien.

— Je le sais.

Il frappa sur la table, et au moment même son ordre fut compris et exécuté. Deux monks au large ventre, un verre et deux pipes chargées, furent placés devant eux sans que Frantz ait pu voir le mystérieux serviteur. Maître Bombyx versa à son disciple ébahi le liquide pétillant, et posant négligemment son pouce sur le foyer d'une des pipes, il la lui présenta allumée par ce seul contact.

— Tu cherches la science, lui dit-il, et tu viens à moi pour la trouver ? . . . jusque-là c'est bien ; mais enfant, as-tu assez calculé ta force, mesuré l'énergie de ta volonté pour t'arrêter sur le bord d'un abîme, pour suivre des yeux, en te penchant, le vertige qui tournoie dans le fond. As-tu assez confiance en toi-même pour en étudier, en préciser, en noter les vagues et oscillantes mélodies sans te laisser entraîner ; sans aller te mêler à la danse, lorsque tes sens tourbillonneront et dériveront vers le gouffre qui les fascinera et les attirera ?

— Oui ! répondit résolument Frantz, oui, j'ai tout calculé.

— Alors, vide ton verre et suis-moi.

Derrière eux, la porte de la cabane se referma d'elle-même.

Ils marchèrent longtemps, dans un sentier étroit et tortueux où l'imprudent néophite pensa bien des fois se rompre le cou. Le maître avait repris sa taciturne impassibilité. Il paraissait oublier pour lui et pour son élève les dangers que présentait un chemin si bizarre. Ce soir-là, si quelque voyageur aperçut de loin, au travers de la brume qui commençait à s'épandre, le jeune téméraire suivant son guide, il dut plaindre celui qu'entraînait le suppôt du diable en maudissant le musicien damné.

Après quelques heures d'une marche pénible, maître Bombyx arrêta Frantz, sur le visage duquel ruisselait une sueur glacée.

— Sois ferme, murmura-t-il, et regarde, c'est ici.

Tout d'abord, Frantz ne vit rien qu'une nappe de brouillards, qui flottaient à ses pieds comme une mer sombre et houleuse.

— Attention! reprit maître Bombyx d'une voix creuse.

L'avertissement venait à point, car une grande rafale passa sur la montagne en mugissant avec tant de force que le malheureux jeune homme atterré, commença à regretter son équipée. Ses dents claquèrent, son cœur battit à se rompre. Il s'était ramassé à l'abri d'un roc aux aspérités duquel il se cramponnait. Il croyait sentir la terre trembler sous lui, tandis qu'en réalité, il avait la fièvre.

Pourtant il n'était pas au bout de ses peines. Le coup de vent avait balayé le vaste voile de brume.

Alors, semblant obéir à une volonté supérieure, des feux s'allumèrent d'eux-mêmes, comme des

flambeaux à des distances égales, éclairant sous les yeux des deux spectateurs attentifs, un panorama immense, magnifique mais effrayant.

La terreur du néophyte fut portée à son comble, quand il vit le sentier qu'il venait de parcourir. Ce sentier, coupe par de larges crevasses, avait un de ses bords brusquement interrompu et surplombant de quelques milles mètres un vaste marais. Aussi loin que pouvait s'étendre le regard, les lumières flamboyantes étaient reflétées par la surface de l'eau qu'un reste d'ouragan faisait encore vaciller. C'en était trop, il se sentit perdu et ferma les yeux pour échapper au vertige.

— Enfant, lui dit maître Bombyx dont les yeux brillaient dans l'ombre comme des escarboucles ; enfant, les cœurs faits pour la science sont à l'épreuve de ces petites terreurs mortelles, les cœurs vont interroger jusque dans la tempête l'instinct créateur de leurs inspirations. Les germes confondus et endormis de la stérile matière sont réveillés par la puissance de leur voix ou fécondés des feux de leur génie. Et qu'importe, après tout, à ce génie évocateur des tempêtes, s'il laisse sa vie dans la débâcle des éléments. En échange ne leur a-t-il pas ravi l'éclair qu'il était venu chercher ! Et qu'importe à ce géant de se voir maudit ou glorifié. Les hommes qu'il dotera de ses œuvres ne s'occuperont pas de savoir si leur auteur a succombé en les enfantant !

« Enfant, j'ai été jeune comme toi et comme toi j'ai senti ce mystérieux élan qui fait battre le cœur à se briser... Entends ces sublimes, ces vagues

symphonies, là-bas, dans les roseaux frissonnants encore.....

« J'ai trouvé la science, mais comme on la trouve, au prix de mon repos. Mon génie est devenu puissant, terrible même. Je puis faire obéir ces esprits insaisissables et invisibles : âmes tourmentées de cette harmonie universelle qu'on nomme la nature. A ma voix, à mon geste, ces êtres prennent un corps et s'élancent attentifs à mes ordres, qu'ils exécutent en esclaves. Je suis leur roi. Un mot les fait rentrer dans le néant d'où ma pensée seule les fait surgir. Ma volonté les organise, mon intelligence les discipline et les conduit... Et l'on m'appelle *maudit*... mais, que m'importe le monde... Ecoute, si ton cœur sait commander à tes sens, tu verras ce monde, ce monde imbécile où tu dois vivre, applaudir à la dernière, à la plus belle des œuvres de Bombyx le damné. Les épreuves auxquelles je vais te soumettre, sont toujours terribles, souvent fatales. Il faut en être sobre. Ces gigantesques instruments ont un souffle pareil à celui de tempêtes et modulent d'ineffables accords qui emportent quelques lambeaux de notre existence. Ecoute !

Maître Bombyx développa alors le manuscrit que Frantz l'avait vu écrire dans sa taverne ; puis il le jeta au vent en criant de toutes ses forces :

— *Commencez !*

Ce fut aussitôt un étrange et monstrueux prélude vociférant des milliers d'accords majestueux. Les échos s'en emparant, les prolongeaient à travers les immensités sonores des espaces en les grandissant

encore. Puis, des ondes, des roseaux, des arbres, des bruyères, des rochers, de tous les points des ténèbres, sortirent des formes noires et grêles. Leur tête était proéminente comme ces caractères hiéroglyphiques où sont cachées les sensations énivrantes que fait éclore l'âme d'un musicien. Elles volent, se saisissent, s'enlacent, se confondent presque, et c'est une chaîne merveilleuse, immense où chaque création de l'univers apporte sa note. Tous les bruits, les soupirs, et les fracas s'y sont personnifiés à la voix puissante du maître.

La ronde tournoie légère comme ces feuilles qui, emportées par une bourrasque d'automne, s'élèvent en spirale avec des crépitements joyeux. Tantôt les formes s'élevaient, se berçant avec mollesse; tantôt elles s'élançaient furibondes, et ce mouvement les rapprochant, leurs voix devenaient plus intenses, plus saisissables. Les flots illuminés du marais, battant sourdement ses rives, disparurent bientôt sous le nuage épaissi de ces esprits tourbillonnants. Leur sombre avalanche, se multipliant sans cesse, s'avancait, s'avancait toujours.

Les bruits les plus divers sortaient de la phalange. C'était, des cris aigus et stridents, des voix vibrantes comme celles des cymbales, les sons graves et lents d'un orgue qui s'éteint. C'était le bruit assourdissant du tonnerre qui éclate, le frissonnement des rires sataniques qui pénètrent, les sons mélancoliques du hautbois qui s'éloigne, le tintement de la clochette sur la colline le soir. Des sons plaintifs, des sons mourants. Puis tout à coup renaissait le tumulte

éclatant dans toute l'ampleur de sa délirante énergie. Jamais concert plus vaste, plus puissant, plus solennel ne fit tressaillir ces échos sauvages. Jamais âme mortelle ne put enfanter, connaître même, pareilles magnificences, jamais voix incréées de la terre et de l'air ne s'éveillèrent pour harmoniser en chœur les sublimes merveilles qu'on leur avait dérobées.

Frantz n'avait plus peur. Un instant engourdie par la crainte, son âme d'artiste s'était enfin réveillée sous le charme de l'énivrante symphonie. Il ne pensait plus aux dangers qui l'environnaient de toutes parts, mais il était fasciné par la magie et les enchantements de cet orchestre que dans ses rêves les plus ambitieux il n'eût jamais imaginé. Il regardait, écoutait, et se penchait de plus en plus vers la valse infernale qui sous lui tournoyaient à perte d'haleine, toujours plus furieuse, toujours plus sublime, toujours plus rapprochée. Et le vertige, vertige qui ne pardonne pas, lui montait à la tête; il sentait ses pensées vaciller. Mais dans l'enthousiasme de sa reconnaissance, il saisit la main de maître Bombyx pour la presser. Cette main était glacée! Frantz le regarda. Les yeux du maître rayonnaient toujours d'un feu sombre, mais tout à coup, il s'affaissa et poussant un long soupir d'angoisse, un soupir de damné, il roula de rocs en rochers jusqu'au marais où il disparut.

Alors! oh! alors, se sentant libre du frein qui jusqu'à ce moment la maîtrisait, de la volonté qui d'un mot l'eût rendue au néant, la valse tourna plus folle, plus rapide, plus insensée que jamais. La terre trem-

bla, le vent mugit, la nature entière s'ébranla entraînée par la valse furieuse. Jusqu'à ce jour, les pics neigeux, entourés de vastes solitudes, étaient demeurés insensibles aux bruits d'en bas, qui se perdaient dans leurs moroses déserts sans trouver de voix pour leur répondre. Mais en cette nuit terrible, les solitudes s'émurent et prêtèrent leurs lugubres échos pour propager jusqu'aux confins du monde, le tumulte envahissant de la fête infernale.

La ronde tournait déjà si près de Frantz, qu'il sentait des corps froids le frôler. Les chants retentissaient si vibrants à ses oreilles que, le vertige le saisissant au cerveau, il chancela comme un homme ivre. La figure pâle comme de la cire, il se penchait au-dessus du gouffre croyant toujours se tenir au rocher que sa main inerte n'étreignait plus. Il ressentit un choc et fut précipité dans le vide. Pauvre Frantz !

Cependant le malheureux jeune homme n'arriva pas jusqu'aux eaux qui formaient le fond du précipice. Il fut arrêté dans sa chute par la mêlée plus compacte et plus dense qui s'écrasait. La danse enragée l'emporta dans ses bonds frénétiques.

Le lendemain matin des pêcheurs ramenaient dans leurs filets le corps de maître Bombyx, le musicien maudit. Mais ils s'enfuirent effrayés en le laissant là.

Ils racontaient avoir vu sur les eaux dormantes du marais, danser un spectre, léger comme une faible vapeur. Ce spectre était venu près d'eux regarder le cadavre ; puis il avait disparu dans les ajoncs qui s'étaient inclinés en gémissant sous le vent de sa

course. Le fantôme avait un port de jeune homme, et ses traits étaient ceux du petit musicien Frantz.

Le pasteur alla bénir le marais. Mais ses vœux n'eurent pas toute la puissance désirable, ou l'effroi des paysans était trop enraciné. car nul ne vint plus troubler le silence de la vallée.

Les habitants du pays dirent partout qu'on re-voyait tous les soirs le même fantôme glissant sur le marécage. Déjà, la chair avait abandonné les os de maître Bombyx, le musicien du diable, que ses pieds de squelette esquissaient encore les pas convulsifs d'une valse irrésistible!

A quelques milles de Kœnisberg, un jeune homme laborieux, s'il en fût, habitait dans un vieux schloss délabré. Il se nommait Goëtz et étudiait la noble science de l'infortuné Frantz. Goëtz, d'humeur sombre et sauvage, ne fréquentait personne. Il n'aimait que la forêt, où journellement il s'égarait pour rêver. Il assistait avec un tremblement de joie, en hiver, à la lutte des éléments contre les géants séculaires. Le vent triomphait toujours de l'arbre qu'il renversait terrassé. C'était ses fêtes, à lui, ses orgies, aussi en revenait-il le cœur rempli d'inspirations larges, hardies et nobles, comme la nature qui les avaient inspirées. Fuyant les routes, il cherchait l'isolement et parcourait les sentiers ignorés en demandant à tous les vents quelques notes, quelques mélodies, quelques accords.

Or un jour qu'on lui avait conté la triste histoire du pauvre Frantz, il fut pris tout à coup du désir

insensé d'entendre la fameuse valse. Aussi, n'écoulant ni les pleurs de ses parents, ni les prières de ses amis, il quitta son vieux schloss, ivre déjà à la pensée des enchantements de la valse diabolique à la conquête de laquelle il allait.

Il visita bien des lacs, bien des rivières, bien des étangs, et arriva enfin aux bords du marais maudit. Il gravit le fatal sentier, et sur le bord de l'abîme, il fit toutes sortes d'évocations, appelant le dieu de la musique ou le démon de la mélodie. Il attendit... écouta... mais en vain, tout était calme autour de lui, les flots dormaient, le vent se taisait. Le plus léger bruissement n'agitait même pas la chevelure verte des saules silencieux qui baignaient leurs pieds dans l'eau stagnante.

Il revint en ce lieu, le lendemain, le surlendemain; il revint souvent, il revint longtemps. Mais plus sage que nombre de leurs confrères, les spectres ne paraissaient pas et gardaient le repos universel. Décidé à partir, Goëtz revint une dernière fois au marais, maugréant contre le fantôme obstinément invisible et le donnant à tous les diables. Il allait même se retirer, quand il fut frôlé par un homme qui le salua en passant. Goëtz regarda avec étonnement cet inconnu dont la démarche était si rapide et si légère qu'il paraissait glisser plutôt que marcher sur l'étroite saillie, bordant l'abîme. Un pied si ferme, un œil si sûr, n'était certes pas d'un maigre secours dans un pareil dédale de périls où l'on ne pouvait avancer qu'en rampant.

L'entrée en matière était toute simple, et Goëtz

rompant une fois avec ses habitudes silencieuses, aborda franchement l'inconnu et lui dit :

— Vous êtes sans doute venu ici pour voir danser le fantôme du marais maudit, pour entendre la fameuse et incomparable valse ?

L'inconnu fixa sur le jeune artiste ses regards étincelants.

— Hélas non ! répondit-il, la danse formidable a cessé ; on a tant béni ces eaux, tant fait de pèlerinages à je ne sais plus quel saint, que le charme est rompu, le grand valseur a battu en retraite.

« Pourtant, continua-t-il avec mystère en se penchant à l'oreille de Goëtz, maître Bombyx que j'ai beaucoup connu dans ma jeunesse, m'a laissé une partie de son pouvoir. Je puis faire jaillir des ténèbres l'orchestre invisible, pour mener la danse fantôme. Mais tout service mérite récompense et toute peine demande salaire...

— Oh ! la valse ! la valse sublime, que je l'entende, ne serait-ce qu'un instant. Qu'exigez-vous ?

L'inconnu se pencha sur l'épaule de Goëtz et murmura un mot. Le jeune homme se redressa terrifié.

— Mon âme ! s'écria-t-il.

— Ton âme ! répondit Satan qui venait de se révéler dans toute la pompe de son costume historique et merveilleux.

Le jeune musicien tremblait, partagé entre l'horreur de la proposition et le désir maladif et mortel qu'il avait d'entendre la valse. Il dit enfin.

— Tu l'auras !

Puis ne pensant plus qu'à la jouissance qu'il allait

éprouver, il tendit tous ses sens pour écouter l'ouverture du bal diabolique. Mais il n'entendit d'abord que les battements précipités de son cœur.

Comme un oiseau se confiant à l'appui de ses ailes, le roi des ténèbres s'élança de l'étroite plateforme, il plana un moment au-dessus du marais et se laissa enfin tomber perpendiculairement jusqu'à la surface de l'eau. Au frémissement de son vol, un cadavre s'éleva lentement du marais qui se mit à rouler des vagues furieuses. Satan saisit alors la main du mort et sembla faire beaucoup d'efforts pour arracher d'entre ses doigts un objet qui s'y trouvait caché. Le cadavre fronça ses noirs sourcils, mais abandonnant ce qu'il tenait, il se renfonça dans le séjour de l'éternel repos.

La voix terrible du prince de la nuit jeta un mot éclatant comme un coup de tonnerre :

— Commencez !

Et soudain la valse tourbillonna splendide, bruyante, majestueuse, étourdissante, fantastique, comme sous l'évocation de maître Bombyx. C'était toujours ces voix étrangères à ce monde, ces corps impalpables. Enfin toute cette épouvantable fantasmagorie aussi terrifiante qu'enchanteuse souvenir énivrant de la satanique soirée.

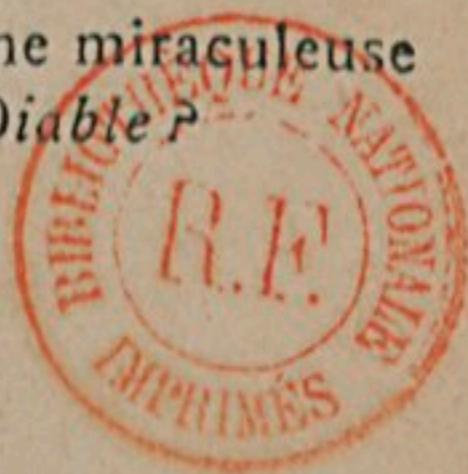
Longtemps, bien longtemps, Goëtz dévora cette harmonie si belle en son horreur. Cependant quand il crut avoir assez rempli son âme avide, quand il sentit le vertige qui l'attirait, il eut souvenance de la triste fin du malheureux Frantz et demanda au démon de faire rentrer dans le néant ces esprits infernaux.

— Oh ! Oh ! lui dit l'ange déchu en le saisissant, ton âme m'appartient et je n'attends pas. Comme bien d'autres, tu pourrais te repentir, j'y ai déjà été pris, mais maintenant je me paye. Viens, viens te mêler à la danse, vois qu'elle est belle ! viens.

Pourtant, Goëtz faisait des efforts désespérés, son âme torturée résistait. Mais le diable était le plus fort, et le pauvre jeune homme sentit l'étroite plateforme, où s'était engagée cette lutte furieuse, céder lentement sous ses pas. Alors les transports du formidable orchestre redoublèrent. Des rires hideux, épouvantables, retentirent sous le malheureux cramponné à quelques racines qui fléchissaient sous son poids... l'abîme l'appelait, et toujours Satan l'entraînait... toujours !...

Un grand fracas se fit, c'était un meuble que le maestro Rinaldi venait de renverser dans son cauchemar. Il se réveilla encore effrayé des hallucinations de son sommeil. Son visage était inondé de sueur, mais la valse était trouvée !

Je ne sais si cette histoire est l'origine miraculeuse de la *Valse infernale* de Robert le Diable ?



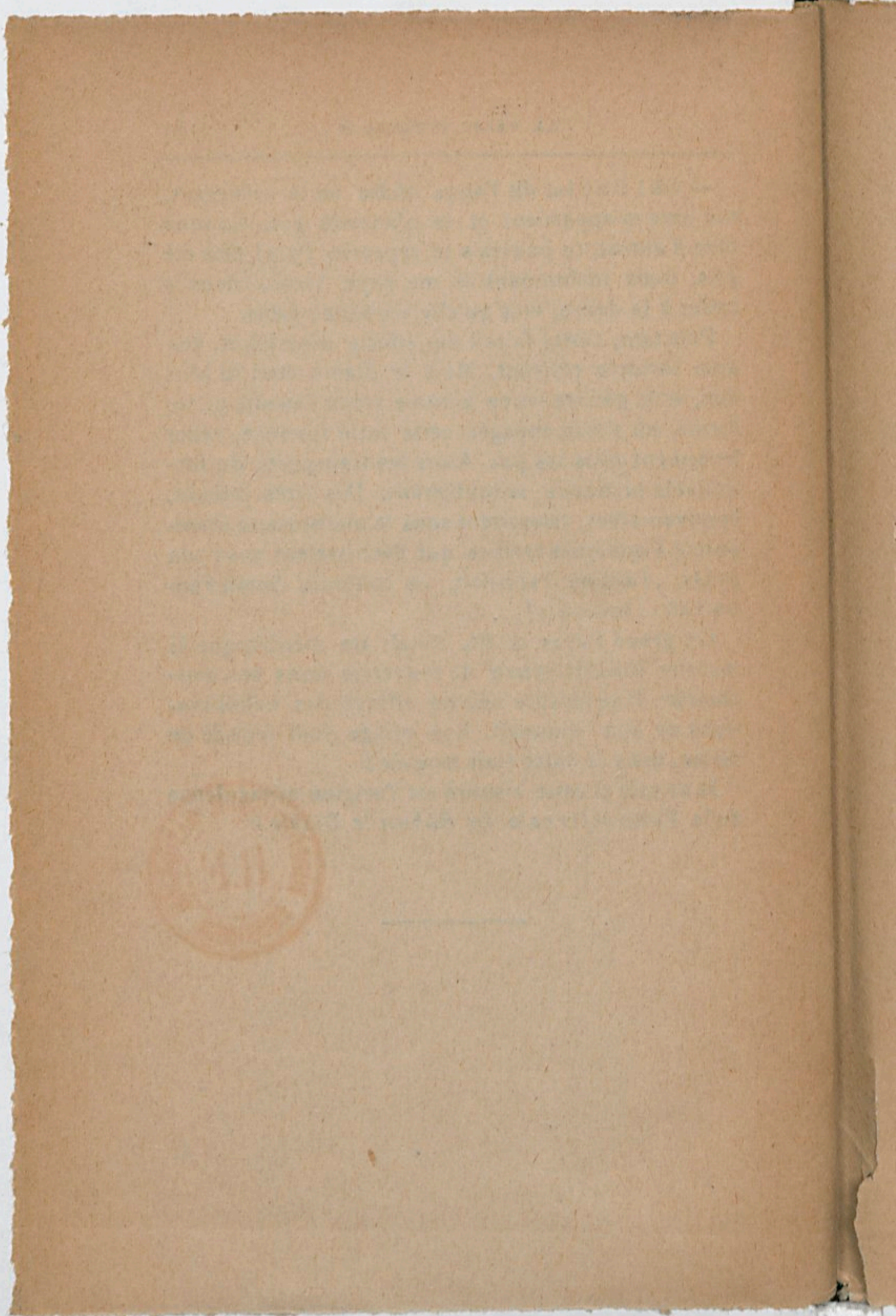


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Le Judas Breton.....	7
Le Vieux de la Montagne.....	55
La Défaite de Méphisto.....	113
La Valse infernale.....	175



La Gauloise

Société anonyme d'assurances contre les accidents

Etablie à Paris, rue de Choiseul, 15

Ensemble des garanties : **3 MILLIONS**

La Compagnie a été autorisée à verser le cautionnement réglementaire pour réaliser les Assurances contre les accidents du travail.

Banquiers et Dépositaires des fonds de la Compagnie :

La Caisse des Dépôts et Consignations — Le Crédit Lyonnais

Assurances des Accidents du travail

(Loi du 9 avril 1898)

La Gauloise, Compagnie anonyme française, a versé à la Caisse des Dépôts et Consignations le cautionnement exigé par la loi et a été autorisée à rechercher les Assurances des Accidents du travail (*Officiel* du 1^{er} décembre 1900).

Les Polices qu'elle émet sont, quant aux garanties, conformes à la loi et à celles de toutes les Compagnies similaires, mais elles contiennent des conditions beaucoup plus libérales et les primes sont plus raisonnées et plus équitables.

La Compagnie s'est, en outre, fait une spécialité de l'assurance des Syndicats industriels et des Syndicats agricoles. Elle a créé dans ce but des contrats spéciaux dits : « *Polices syndicales avec participation dans les bénéfices* ».

Ces contrats présentent les avantages de la mutualité et offrent toutes les garanties des Compagnies à capital.

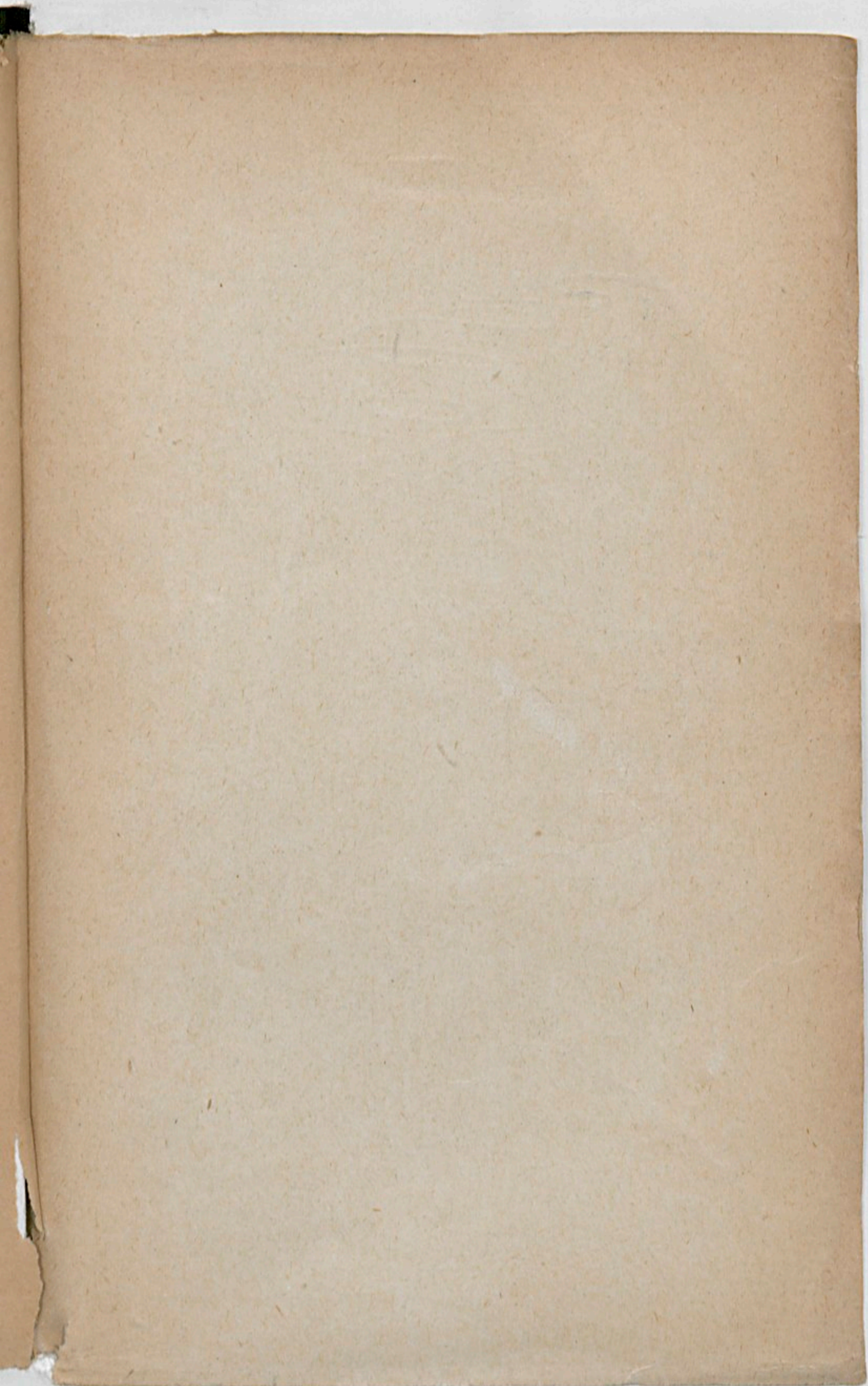
La Gauloise offre à tous les Industriels qui désirent se faire garantir contre toutes les conséquences de la loi du 9 avril 1898, les avantages suivants :

- Primes très réduites ;
- Conditions libérales ;
- Sécurité absolue.

La Gauloise organise des agences dans toutes les localités et crée dans chacune d'elles un service médical et pharmaceutique.

S'adresser, pour les renseignements, au Siège Social :

15, rue de Choiseul, à PARIS





Un trésor précieux pour les familles, c'est les
Romans d'Aventures, Chasses & Voyages qui paraissent dans la
COLLECTION A.-L. GUYOT

Chez tous les libraires... 0 fr. 20 — Franco-poste... 0 fr. 30